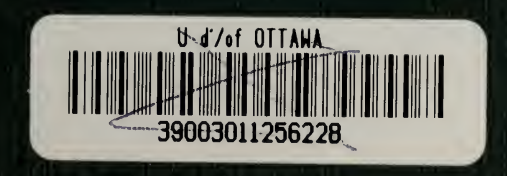


12 - 4 - 55

ŒUVRES

DE

# L'ABBÉ GOURDON.

---

TOME SECOND.

ANGERS. — IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE,
CHAUSSÉE SAINT-PIERRE.

# ŒUVRES

DE

# L'ABBÉ GOURDON

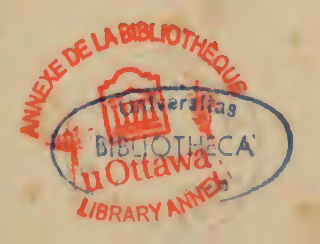
PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE.

TOME SECOND.

ANGERS
LIBRAIRIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

1851



# ESSAI D'ÉLOGE FUNÈBRE

DE

# MESSIRE RENÉ-MICHEL LEGRIS-DUVAL,

PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI,

FONDATEUR DE L'ŒUVRE DES PETITS SAVOYARDS,

PRONONCÉ

**En assemblée solennelle de cette œuvre, au mois de mars 1819, dans l'église des Missions étrangères, à Paris.**

*In omni opere dedit confessionem Sancto, et Excelso in verbo gloriæ.*

Il rendit témoignage au Dieu saint par toutes sortes de bonnes œuvres, et ses discours furent consacrés à la gloire du Très-Haut.

*Eccles.*, ch. 47, ℣ 9.

Messeigneurs et Messieurs,

Une voix qui vous fut bien chère, devait encore aujourd'hui vous répéter des leçons que vous aimiez à écouter; mais vos oreilles accoutumées à ses paroles pleines de grâce et d'onction ne les entendront plus. Les signes de deuil qui m'environnent, les larmes que je vois couler, annoncent que le juste a reçu sa récompense. La mort ne nous laisse, hélas! que nos précieux souvenirs, pour tempérer de trop justes regrets.

Loin de moi, Messieurs, la pensée de condamner une affliction que je partage avec vous, de blâmer des pleurs auxquels je viens mêler mes pleurs. Cependant mon ministère m'oblige de vous rappeler que la tristesse des enfants de l'Église ne doit pas ressembler à celle des impies. Ceux-ci ne conservent aucune espérance, et la vôtre s'étend bien au-delà du tombeau. Religion consolante! nous devons t'invoquer dans toutes les circonstances de la vie; mais c'est surtout en parlant des Saints qu'il faut emprunter ton langage : toi seule, en effet, as le droit de louer la vertu, puisque tu en es l'unique source; toi seule possèdes le secret d'adoucir les séparations les plus cruelles, en fixant leur terme aux bornes de la vie.

Plaçant donc ma confiance dans les nobles inspirations de la foi, j'oserai vous entretenir des prodiges qu'elle a opérés dans une âme docile à ses mouvements salutaires : heureux de pouvoir vous présenter tant de fruits de bénédiction dans les œuvres d'un seul homme.

Lorsqu'un auteur sacré renferme l'histoire du roi prophète dans ces admirables paroles : *Il rendit témoignage au Dieu saint par toutes sortes de bonnes œuvres, et ses discours furent consacrés à la gloire du Très-Haut*, il semble avoir écrit d'avance la vie de l'infatigable et fervent apôtre, dans lequel le Seigneur vient de couronner ses dons.

Sous quelque rapport qu'on l'envisage, il paraît

toujours si parfait, qu'on a peine à distinguer en lui aucune qualité dominante ; il les possède toutes dans le degré le plus élevé. Son esprit et son cœur renferment également des trésors ouverts à tous les besoins. Prêtre sans tache et sans reproche, directeur éclairé et prudent, oratenr touchant et modeste, ami sensible et discret, juge plein de lumière et d'indulgence, père des pauvres, consolateur des affligés, accessible à toutes les conditions comme à tous les âges, il nourrit au sein de l'humilité et de la douceur, un courage à toute épreuve, une grandeur d'âme au-dessus de tous les sacrifices. Son noble ami (*) a eu raison de dire, *qu'on retrouvait en sa personne les qualités de trois hommes justement renommés, saint François de Sales, Fénélon et saint Vincent de Paule.* Vous croiriez qu'il ne s'est jamais appliqué qu'à la bonne œuvre dont il vous entretient aujourd'hui, tant il paraît propre à en assurer le succès ; demain il vous intéressera pour une autre, et vous fournira un nouveau sujet d'étonnement et d'édification.

Souvent un orateur chrétien, obligé de payer à des cendres illustres selon le monde, un tribut d'éloges imposé par l'usage, ne s'assied qu'en tremblant dans la chaire de la vérité, étonnée elle-même de retentir du bruit des flatteries. Ici, j'éprouve une crainte bien différente. Ce que vous allez entendre ne sera qu'un

(*) M. le duc de Doudeauville.

faible souvenir de ce que vous savez mieux que moi. Près des cendres d'un tel père, que dire à ses enfants, que leur tendresse n'ait pas recueilli, que leur reconnaissance ait oublié? Mais la douleur ne cherche point des choses nouvelles : elle se nourrit et se console par les mêmes récits.

Pour retracer avec plus de fidélité ces souvenirs si chers à nos cœurs, nous considérerons celui qui nous les a laissés sous un double aspect : nous rappellerons sa vie intérieure, les vertus et les œuvres qu'il s'efforçait de couvrir du voile de la modestie, et sa vie extérieure, les saintes entreprises que son zèle ne lui a pas permis de cacher.

Tel est le partage de l'éloge incomplet que je consacre à la mémoire de Messire René-Michel Legris-Duval, prédicateur ordinaire du Roi, et fondateur de l'œuvre des petits savoyards. Comme j'ai eu peine à obtenir quelques jours pour un travail si important, j'ai droit d'espérer toute votre indulgence.

## PREMIÈRE PARTIE.

*Heureux l'homme qui a porté, dès son enfance, le joug aimable du Seigneur!* Ce sont les paroles de l'Esprit-Saint lui-même. Il est vrai cependant que les secrets de la divine miséricorde sont impénétrables comme les profondeurs de sa justice. La grâce peut renverser Paul sur le chemin de Damas, et faire d'un

persécuteur de l'Eglise naissante, l'apôtre des nations. Une voix toute-puissante peut triompher en un instant des faiblesses d'Augustin, et changer ses désirs voluptueux en affections pures et sublimes. Mais ce n'est pas la marche ordinaire de la vocation à l'apostolat.

Aussi nous aimons à voir un prédestiné, entouré dès son berceau de présages favorables, et Dieu préparer de longue main, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, les hommes qu'il destine à des œuvres importantes. Ainsi, la sagesse prématurée du jeune Tobie réjouissait ses frères captifs, et leur promettait d'avance *les conseils salutaires* et *les consolations qu'il leur donna* dans la suite : *monita salutis dabat eis... et consolabatur eos.* Ainsi s'annonça, dès ses premières années, M. l'abbé Duval. Destiné par la Providence à traverser les erreurs et les crimes de la révolution, à soutenir beaucoup d'âmes ébranlées, à ramener au bercail des brebis égarées par de faux pasteurs, il ferma des plaies profondes et saignantes, il apporta, presque en naissant, les signes visibles d'une si belle et si utile mission.

Me pardonnerez-vous, Messieurs, de vous distraire un instant du sentiment de votre perte, pour reporter vos regards vers les jours de l'aimable enfance de M. Duval? Le vrai mérite est si rare, qu'il a droit à nos hommages, aussitôt qu'il commence d'être aperçu.

Sorti des bras d'une famille recommandable, honorée de l'estime et des suffrages du noble pays qu'elle

habite encore, cet enfant de bénédiction entra au collége de Louis-le-Grand, avant l'âge de sa première communion. Bientôt ses maîtres et ses condisciples eux-mêmes reconnurent en lui un élève de la plus haute espérance. Le germe des vertus et des talents qu'il a développés depuis ne pouvait pas échapper à des juges aussi habiles à le reconnaître.

« Je ne sais, dit avec une touchante simplicité le pieux confident (*) de ses premières pensées, qui a eu le malheur de survivre au plus cher de ses disciples, « je ne sais s'il avait des défauts; mais je ne me sou- » viens pas qu'on lui en ait jamais reproché, bien » moins, qu'il ait eu la moindre punition. » Il paraît néanmoins qu'une imagination vive jusqu'à l'impatience, aurait pu nuire à tant d'heureuses qualités, si comme saint François de Sales, avec lequel il a eu beaucoup d'autres rapports, il n'eût triomphé de bonne heure d'un penchant malheureux, fruit, hélas! trop naturel de notre commune origine.

Le moment de s'unir à Dieu pour la première fois était enfin arrivé. Le jeune Duval, à qui la grâce avait déjà révélé le prix d'une faveur si douce, se disposait à la mériter avec une incroyable ardeur. Son cœur brûlait déjà d'une flamme divine qu'il ne pouvait contenir. On rapporte que ses condisciples, ravis de l'entendre parler de Jésus-Christ, l'entouraient

(*) M. Augers (son confesseur).

pendant leurs récréations, et le forçaient en quelque sorte de préluder devant cet intéressant auditoire au ministère de la parole évangélique qu'il devait un jour remplir avec tant de succès. O innocent apôtre! qui de nous, admis à écouter tes leçons si précoces, n'eût pas senti couler des larmes d'attendrissement et d'admiration? L'enfant Jésus, à l'exemple duquel tu croissais en science et en sagesse, expliquait ainsi la loi dans le temple de Jérusalem.

Le collége de Louis-le-Grand était encore à cette époque riche d'augustes et de nobles souvenirs. Dieu habitait avec l'enfance, sous le toit magnifique que les rois avaient élevé. Là, les jeunes chrétiens étaient préparés par des maîtres habiles dans la science des cœurs, à la réception d'un adorable sacrement. Ils apprenaient à regarder comme l'action la plus importante de la vie, l'alliance solennelle qu'ils contractaient avec Jésus-Christ, aux pieds mêmes des autels sur lesquels il s'immole.

Nous n'essaierons point de vous donner l'idée de la sainte joie dont un bienfait tant désiré remplit l'âme du jeune Duval, encore moins de vous rendre la ferveur de ses premiers entretiens avec l'auteur de la grâce : terrestres et mortels, uous ne pouvons parler le langage des anges.

Il faut d'ailleurs, malgré le charme qu'ils présentent, abréger les détails d'une vie dont tous les instants furent *pleins*, selon le langage de l'Ecriture.

Ainsi, nous ne dirons, ni le succès de ses études, ni l'intérêt général dont il fut constamment l'objet. N'avons-nous pas tous entendu raconter comment il était obligé de partager ses loisirs, entre ses condisciples, jaloux dans chaque quartier du collége de le posséder au moins un jour par semaine. Ceux mêmes qui n'avaient pas la force d'imiter ses vertus, goûtaient dans ses entretiens, les premières douceurs de l'aimable gaîté et de la tendre éloquence de Fénélon, qu'il a fait revivre parmi nous. Tous les yeux étaient fixés sur lui; tous les cœurs lui étaient attachés; lui seul ignora toujours l'impression qu'il faisait naître et les sentiments qu'il excitait.

Cependant la France commençait à ressentir les atteintes d'une maladie mortelle. Sa destinée fut mise dans la balance de la justice éternelle, et Dieu jugea qu'elle méritait d'être livrée sans défense à ses propres dérèglements. Des hommes devenus puissants par le mensonge, par les passions qu'ils divinisaient, proclamèrent des doctrines funestes et osèrent essayer leurs forces contre les défenseurs des véritables principes. La vérité fut obligée de céder dans cette lutte impie, et les anciens maîtres de Louis-le-Grand se séparèrent, en pleurant, de leurs élèves, qu'ils appelaient leurs enfants. Dès ce moment, on put prévoir qu'une secte ennemie des sages institutions, ne respecterait ni leur utilité ni leur gloire. M. Duval fut témoin d'une séparation cruelle; mais son âme ne se

laissa point abattre par ces tristes présages. Beaucoup de désordres affligèrent sa piété sans décourager son zèle; il pleurait la perte de ceux qui se laissaient entraîner et soutenait les autres dans leur première ferveur. Il touchait alors au terme de ses humanités.

Dès qu'elles furent terminées, il se livra sans relâche à l'étude de la théologie. Depuis longtemps il se sentait appelé aux fonctions du saint ministère ; il en connaissait trop le prix, pour les embrasser sans préparation. Il accompagna toujours son travail de la méditation et de la prière, bien convaincu qu'un Chrétien, et surtout un prêtre, doit encore plus nourrir son cœur que son esprit des grandes vérités de la révélation.

Déjà exercé à mortifier ses sens, à se renoncer soi-même, à faire hommage de tous les mouvements de son âme à celui qui l'avait créé, il redoubla d'attention et de sévérité à mesure qu'il approchait du ministère des autels. Enfin le Seigneur, qui l'avait choisi, lui donna la confiance de se charger d'un fardeau redoutable aux anges mêmes. Humblement prosterné sur le pavé du temple, il consomma le sacrifice de sa liberté et reçut l'imposition des mains. Le bruit d'un orage terrible se faisait entendre de plus près; les signes précurseurs de la tempête qui allait agiter l'Eglise et l'Etat, devenaient de jour en jour plus frappants. Mais le jeune lévite, inébranlable comme celui dont il tirait sa force, ne fut point effrayé d'un avenir

menaçant et prochain. Une année plus tard, son zèle aurait été réduit à dérober les honneurs du sacerdoce pour en courir les dangers, car les ordinations cessèrent d'être publiques. Ainsi, les évêques des premiers temps, consacraient dans le silence des catacombes de généreux prédicateurs de la foi, que la hache des bourreaux attendait pour les immoler. Ah! qui dira la ferveur de ses premiers sacrifices, lorsque tenant dans ses mains l'agneau qui efface les péchés du monde, son âme toute entière s'embrasait d'amour et que ses facultés demeuraient anéanties en présence de l'adorable victime!

Mais déjà l'impiété, érigée en système, avait violé l'asile du sanctuaire, et forcé M. Duval à s'éloigner de la capitale, où il avait passé les premiers et les plus doux moments de sa vie; heureux de n'avoir placé son espérance que dans les biens éternels, au moment où la religion ne pouvait offrir d'autre couronne que celle du martyre. O Eglise de France, naguère si brillante et si pure, ses yeux mouillés de larmes se tournèrent alors vers tes temples profanés, tes autels souillés par le schisme et brisés par la fureur! Résolu à partager tes périls et tes humiliations, il te fit serment dans son cœur de te rester fidèle à la vie et à la mort. Il emporta dans sa fuite la consolante pensée que le sang de tes enfants, si injustement répandu, deviendrait un jour pour toi une source de gloire et de fécondité!

Ne croyez pas, M. F., qu'uniquement occupé de sa propre sûreté, il se soit tenu dans une retraite inutile à l'Eglise persécutée. Malgré les dangers qui naissent sous ses pas, il ne craint point d'exposer sa vie. Les infirmes, les mourants, les affligés étaient déjà, comme depuis, les objets les plus chers à son cœur. Il se glissait dans l'ombre de la nuit pour essuyer les larmes, pour porter à l'indigent le pain matériel et au malade expirant la nourriture céleste. Les jours étaient alors si mauvais, qu'il était obligé pour faire le bien de prendre toutes les précautions qu'exige le crime.

Dans cette extrémité, il ne put se résoudre à abandonner sa patrie. Il se réjouissait de voir échapper au fer des assassins des pasteurs qui devaient reparaître après la tempête, et rapporter parmi nous tant de vertus rehaussées de l'éclat d'un long exil supporté sans faiblesse. Pour lui, Dieu l'avait arrêté par d'invisibles liens, et il éprouvait la vérité de cet oracle, que l'amour divin est fort comme la mort. En effet, quel autre principe que celui d'une charité brûlante, pouvait lui inspirer un pareil dévoûment? A la fleur da son âge, à l'entrée d'une carrière que de justes espérances semblaient joncher de fleurs et embellir de tous les succès, M. Duval, plein de talents et de qualités aimables, fait le sacrifice de sa vie, et ne veut point d'autre partage que la douleur et les angoisses de ses frères persécutés. Il ne se contente pas de nourrir les âmes, il voudrait soulager les besoins du

corps. Ce que la charité reconnaissante des fidèles lui fournissait dans sa propre détresse, il le versait aussitôt dans le sein des indigents. On a découvert qu'il vécut longtemps de racines et de légumes, pour donner son pain aux malheureux. Et vous seul, ô mon Dieu, étiez témoin de ces actes héroïques; et vos regards s'arrêtaient avec complaisance sur les merveilles que la grâce opérait dans ce fidèle serviteur. Cependant on disait alors que la Religion n'était qu'un aveugle et cruel fanatisme, et que tous ses ministres étaient dignes de mort!....

Enfin l'activité des persécuteurs se ralentissait. Ecrasés du poids de leurs crimes, devenus un objet de mépris dès qu'ils cessèrent d'inspirer la terreur, ils n'avaient plus la force de soutenir leur sceptre d'ignominie. Une main plus ferme, quoique moins redoutable, le saisit. Alors la France se livra à quelques espérances. Elle ne pouvait être entièrement consolée, car elle était veuve de ses princes légitimes. Toutefois, les enfants de l'Eglise eurent la joie de voir relever les autels.

M. Duval, dont la Providence avait conservé les jours, profita avec empressement de la liberté rendue à son zèle, pour en multiplier les salutaires effets. Devenu presque un des membres d'une famille illustre, digne d'apprécier un pareil ami, au sein de la bienveillance la plus attentive, il ne vit dans la paix dont il jouissait que le bonheur d'être plus utile.

Sa faible santé ne l'empêcha point de se livrer sans interruption aux travaux les plus pénibles. Honoré de la confiance de tous les rangs et de tous les âges, il passait la plus grande partie du jour à purifier les consciences, à donner des conseils pleins de sagesse, surtout à prodiguer des consolations. Car il semblait qu'un instinct secret indiquât sa demeure à tous les cœurs affligés. Qui fut jamais plus propre à diriger les âmes, à leur faire goûter les charmes de la vertu? Des paroles de grâce et de salut coulaient comme naturellement de ses lèvres. Combien ce ministère sans éclat s'accordait à la fois avec son désir immense de faire le bien, et le désir non moins sincère d'éviter les suffrages du monde! C'est à vous, âmes fidèles, qui lui devez tant de paix intérieure, tant de douces espérances, c'est à vous qu'il appartient de rendre hommage à sa prudence, à ses lumières, à son désintéressement, à sa charité. C'est à vous, Messieurs, noble espoir conservé par ses soins à l'Eglise et à l'Etat, de nous dire avec quelle habileté il vous faisait éviter les écueils, avec quelle assurance vous marchiez à sa suite dans les temps les plus difficiles. Vous aviez tous placé dans ses mains la garde de votre innocence, ou déposé dans son cœur les secrets de votre repentir. Celui dont vous aviez toute la tendresse ne paraîtra plus au milieu de vous; mais ses touchants discours, pourraient-ils jamais s'effacer de votre souvenir? Non, non. Prêtre vénérable, vous vivrez tou-

jours dans ce troupeau chéri dont vous fûtes le pasteur, dans ces familles qui vous doivent leur concorde, dans les pauvres, dont vous avez adouci le malheur, dans les âmes, dont vous saviez charmer les douleurs, dans ce clergé, dont vous fûtes l'ornement et l'exemple, dans cette ville enfin qui retentit aujourd'hui des louanges que votre humilité repoussa toujours.

En effet, M. F., ce fut malgré lui que M. Duval se vit entouré d'une considération si générale. Comme Vincent de Paule, il ne se plaisait que dans l'humble exercice des fonctions les plus modestes. Jamais on ne l'entendit parler de lui ni de ce qu'il avait fait, et c'est toujours la reconnaissance publique qui apprenait ses bonnes œuvres aux personnes qui vivaient dans son intimité. Nous savons tous que le Roi lui fit inutilement exprimer le désir de le voir accepter les honneurs de l'épiscopat. Pénétré du néant de toutes choses, il aimait surtout à se confondre aux pieds de Jésus-Christ. C'est là qu'avec une abondance de larmes, il méditait les grands mystères qui fortifient l'homme même, en lui découvrant sa faiblesse. Eminemment doué de l'esprit d'oraison, il puisait dans de fréquents et pieux entretiens avec l'Auteur de la grâce, tous ses sentiments et toutes ses pensées. Voilà pourquoi, quand il était forcé de les produire au-dehors, ses discours portaient l'empreinte d'une douceur céleste qui convertissait ceux qui les enten-

daient; car, vous seul, ô mon Dieu! pouvez change les cœurs que l'éloquence humaine ne fait qu'agiter. Instruit à l'école de la croix, cet homme, dans lequel vous admiriez des idées si justes, une conception si prompte, une connaissance exquise des convenances, une mesure si parfaite, ne se crut jamais dispensé de soumettre ses projets aux lumières de ceux qui concouraient à ses saintes entreprises. Plein de fermeté et de résolution quand son devoir l'obligeait à diriger les autres, il aurait caché ses talents sous le voile de l'obéissance, si ses nombreux et respectables amis avaient consenti à devenir ses guides.

Enfin, son âme sensible devait le porter vers le culte touchant que l'Eglise rend à la reine des anges, l'incomparable Marie. Aussi M. Duval mettait son bonheur à célébrer sa gloire, à imiter ses vertus. Ennemi de toute superstition, de toute voie extraordinaire et suspecte, il se livrait avec abandon et simplicité à sa confiance extrême en la mère de Dieu.

Vierge pleine de grâce et de bonté! Tous ceux qui le regardaient comme leur père sont aussi vos enfants. Il vous a confié sa famille désolée, vous ne l'abandonnerez point. C'est pour rendre hommage à votre protection toute-puissante, que nous allons raconter le succès des bonnes œuvres qu'il entreprit sous vos auspices : c'est la seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Le créateur, dans sa miséricorde infinie, dit saint Athanase, se plaît à illustrer, même malgré eux, ses serviteurs fidèles, pour prouver que la vertu est possible et ne surpasse point les forces de la nature humaine. C'est ainsi que la Providence a rempli ses desseins à l'égard de M. l'abbé Duval. Le désir du bien dont il était dévoré, ne lui permit pas toujours de ne l'opérer qu'en secret. Il fut obligé de le rendre public pour lui donner plus d'étendue. Grâces vous soient rendues, ô Seigneur, qui n'avez pas voulu que votre peuple fût privé de si beaux exemples et de si puissantes exhortations.

Déjà une démarche héroïque avait fixé sur lui les regards de la France attentive dans son malheur à recueillir les actions louables pour se consoler des crimes dont elle était alors souillée. Un forfait épouvantable allait être consommé au milieu d'un peuple renommé jusque-là par la douceur de ses mœurs, autant que par son amour pour l'auguste famille qui présidait depuis tant de siècles à ses destinées. Louis XVI, condamné par des traîtres et des ingrats, devait porter sa tête sur l'échafaud révolutionnaire. Le fils de saint Louis n'avait pour soutenir son noble courage au fond des cachots, que le Dieu de ses pères, auquel il offrait, pour sauver la France, le sacrifice de sa vie. On ignorait encore que le saint et courageux abbé de

Firmont eut été choisi pour conduire à l'autel la royale victime. Un si grand et si périlleux ministère parut à M. Duval le dernier devoir d'un prêtre catholique envers le fils aîné de l'Eglise. Plein de force et de zèle, il sort de sa retraite, se dévoue à l'infortune de son roi, et paraît tout-à-coup au tribunal de l'iniquité avec l'assurance de la vertu et la paix de l'innocence. « — Permettez que j'accompagne Louis à la mort, dit-il, je suis prêtre catholique; ensuite vous ferez de moi ce que vous jugerez à propos. Des juges trop profondément corrompus pour admirer un pareil héroïsme, le soumirent à d'humiliantes questions, et le rendirent témoin de leurs discussions sanguinaires. Oh! que votre âme fut cruellement déchirée par ce langage d'impiété et de mort!

Cependant des amis de son enfance n'avaient pas renoncé à tout sentiment honnête, pour le soustraire au fer des meurtriers; ou plutôt il lui fut donné par la Providence de se jouer, ainsi que le jeune David, avec les lions et les ours, en fureur, comme avec les tendres agneaux : *Cum leonibus lusit quasi cum agnis et in ùrsis similiter fecit.* Ecclés. Il apprit qu'il briguait trop tard l'honneur d'exposer une vie qui ne comptait encore que vingt-sept années; il retourna loin des murs ensanglantés de la capitale pleurer la honte de son pays. Mais il ne perdit point, aux yeux de la justice éternelle, le prix d'un dévoûment sublime. Et vous, défenseurs du trône, qui fûtes trompés

comme lui dans l'espérance de mourir ensevelis sous ses ruines, vous avez associé le nom de M. Duval à vos plus glorieux souvenirs.

Mais, parmi vous, Chrétiens, s'en trouvera-t-il un seul pour qui sa mémoire soit indifférente? Vous ne serez pas insensibles à sa perte, vous, âmes généreuses, qui mettez toute votre joie à essuyer les larmes de l'indigence et du malheur, à préparer à l'enfance une éducation chrétienne, à ouvrir au repentir un asile sacré. Vous avez appris que M. Duval, à l'exemple de son divin maître, a passé sur la terre en faisant du bien, et vous vous souviendrez des succès de son zèle pour vos pieux desseins. Et vous, qui soupirez après le rétablissement du ministère apostolique, oublierez-vous jamais ce qu'il fit pour le pieux séminaire qui renferme dans son sein tant de consolantes espérances? Oublierez-vous qu'il soutenait par d'abondantes largesses ces missionnaires de France, devenus plus chers aux amis de la morale, depuis que les calomnies des méchants s'attachent à leurs courses pacifiques. O hommes de Dieu! que votre courage ne se laisse point abattre; la vérité vous protége et vous défend! Oublierez-vous enfin que les missions étrangères furent l'objet de sa tendre sollicitude, et qu'il contribua à envoyer des consolateurs jusqu'aux extrémités du monde aux membres souffrants de Jésus-Christ? Vous surtout, Messieurs, qui préférez aux plaisirs de votre âge, au double éclat de la naissance

et des talents, l'humble titre de visiteurs des hôpitaux, de catéchistes des Savoyards, vous vous rappellerez sans doute que M. Duval conçut au milieu de vous, après vingt-cinq ans de désastres, la pensée de rétablir une œuvre que le nom de l'abbé de Fénélon rend encore plus touchante et plus belle. Continuez, Messieurs, à remplir des fonctions si intéressantes et si méritoires. L'estime, je pourrais dire l'admiration des amis de la Religion, vous dédommagent amplement de quelques froides et injustes plaisanteries. On n'oubliera point non plus votre promptitude à répondre au premier appel qui fut fait à votre zèle; on se souviendra qu'il ne fallut qu'un discours inspiré d'en haut, pour placer dans vos jeunes cœurs, le désir de sauver les âmes, à côté de l'antique honneur et de la sainte Foi, qui n'en sortiront jamais. Partout où le bien se continuera, partout où les entrailles de la miséricorde s'ouvriront au malheur, M. Duval présidera encore de saintes assemblées; partout son esprit sera présent pour entretenir l'union des volontés et le concert des intentions.

Interrogez les orphelins, les prisonniers, les ignorants, les malades, les vieillards; demandez-leur qui la Providence leur avait donné pour la représenter auprès d'eux : tous répéteront avec attendrissement le nom de M. Duval; tous mêleront leurs pleurs à vos pleurs, leurs soupirs à vos regrets. Depuis la noble famille qui l'avait adopté, jusqu'à l'enfant des mon-

tagnes à qui il procurait du pain et la connaissance de Jésus-Christ, les mêmes sentiments, les mêmes respects environnent son tombeau.

C'est ici le lieu de remarquer que l'Esprit-Saint accomplissait en lui la promesse qu'il a faite, quand il dit : *Je vous inspirerai moi-même les paroles que vous devez prononcer.* M. Duval excellait surtout à parler sans autre préparation que la méditation habituelle dont il nourrissait sa foi. On se préparait inutilement à une longue résistance : à peine il avait ouvert la bouche, qu'il devenait le maître de toutes les volontés. On renonçait à ses propres désirs pour partager ses intentions, et des aumônes incalculables étaient souvent le fruit inattendu de ses plus simples exhortations.

Qui pourrait désapprouver les honneurs rendus à sa mémoire? Il était agréable à ceux même qui n'eurent pas le courage de profiter de ses exemples et de ses leçons : tant la bonté de Dieu avait réuni de charmes dans le Juste qu'elle vient de couronner! Ses plus zélés coopérateurs se plaisent à répéter qu'il était l'âme de toutes les bonnes œuvres auxquelles il prenait part. Plusieurs de nous ont entendu ces paroles de la bouche du confident de ses pensées les plus intimes, le pasteur de cette paroisse, bien digne d'être le dépositaire des secrets d'une si belle âme, et de recevoir les derniers soupirs d'un prédestiné.

Cependant la vénération, le respect, l'attachement

ne pourront prolonger des jours si utiles. O mon Dieu! n'est-ce point pour nous avertir que vous préparez de nouveaux châtiments à notre ingratitude, que vous voulez enlever votre serviteur du milieu de votre peuple? Car, M. F., nous ne devons pas nous borner à une admiration stérile : les exemples des Saints sont pour nous, et nous rendrons compte des leçons qu'ils nous ont faites. Ah! du moins M. Duval emportera dans la tombe des vœux accomplis et quelques douces espérances. Deux fois témoin du miracle de la restauration, les bontés d'un roi dont il hâta le retour par de ferventes prières, l'auront consolé jusqu'à la fin de sa carrière, d'avoir survécu à tant d'illustres infortunés.

Sa santé, qui se soutenait à peine, venait d'éprouver un neuvel affaiblissement. Bientôt des symptômes plus graves font craindre pour sa vie. Il devait être martyr de la charité après en avoir été l'apôtre. C'est auprès d'une mourante ramenée par ses soins au bercail de l'Église, que le zèle acheva d'épuiser ses forces. Depuis ce pieux excès aucune espérance fondée n'adoucit les vives inquiétudes de ceux qui l'entouraient. On vit alors l'empire de la vertu, dans les temps même où le vice se fait gloire de ses désordres. D'une extrémité de Paris à l'autre, un prêtre, dont l'humilité avait refusé tous les titres, est devenu l'objet de la sollicitude la plus générale. Des associations de jeûnes, de prières, de larmes, se forment spon-

tanément, comme au temps des plus grandes calamités. Il semble que chaque famille soit menacée dans ses plus chères affections. L'entraînement fut si universel que les hommes mêmes dont le saint apôtre combattit toujours les doctrines, crurent cette fois qu'ils devaient joindre leur voix à la voix publique, et la calomnie respecta une réputation inattaquable. Ce n'est pas cependant qu'il eût laissé ignorer ses sentiments. Plein d'indulgence pour les aveugles, il fut toujours inflexible envers les erreurs.

Pour passer rapidement sur des moments trop douloureux pour vous, M. Duval reçut les derniers sacrements avec une piété angélique. La présence de son Dieu lui parut si douce, qu'elle rappela sa raison égarée par un délire de quelques heures. Dans un moment où les autres malades peuvent à peine entendre les exhortations qu'on leur adresse, M. Duval, un pied dans la tombe, la mort dans le sein, ranime son âme défaillante. Il sort de l'assoupissement où il paraissait plongé, il prend la parole, et les assistants s'étonnent de retrouver dans son dernier discours, une éloquence plus douce et plus entraînante encore que celle qu'ils avaient admirée tant de fois : c'est que l'éternité lui révélait déjà ses ineffables délices. Ainsi le saint vieillard Siméon, prenant dans ses bras le rédempteur d'Israël, se sentit tout-à-coup une vigueur nouvelle et entonna le cantique de son repos éternel.

Enfin, les yeux tendrement attachés sur le signe adorable de la Rédemption, supportant sans la moindre plainte les approches cruelles de l'agonie, après avoir consolé ceux qui lui avaient prodigué tant de soins, il s'endormit du sommeil des Justes, jeune encore, mais depuis longtemps mûr pour le ciel. Il mourut pauvre comme il avait vécu, modeste et bienfaisant. Le respect qui l'accompagnait pendant sa vie n'abandonna point ses restes précieux. Il fallut partager ses dépouilles mortelles, comme autrefois les saintes reliques des martyrs et des confesseurs. Tous les rangs, tous les âges voulurent l'accompagner au lieu de la sépulture. Qui pourrait dire avec quel recueillement, quelle pieuse douleur, les riches et les pauvres, les enfants et les vieillards suivaient le lugubre cortége?

Son cœur est resté aux amis qui en occupaient la première place, et qui avaient tant de droits à le conserver. Son corps repose dans cette église des Carmes, à laquelle l'Église de France a voué des souvenirs qui ne s'effaceront jamais : il méritait d'être associé à la gloire de tant d'illustres victimes, dont le sang rougit les autels en haine desquels ils furent immolés.

Le lendemain de la triste cérémonie, la France pleurait le meurtre de Louis, et déjà, nous nous plaisons à le croire, celui que nous pleurons s'était réuni à la félicité du Roi martyr, dans le sein de l'Eternel.

Pourquoi, M. F., prolongerais-je un éloge que je n'ai pas l'espoir de rendre complet? Hélas! j'affaiblis peut-être les vertus et les œuvres de celui à l'honneur duquel je l'avais entrepris. Du moins, ô vertueux ministre de Jésus-Christ, vos amis, vos enfants qui l'ont entendu suppléeront par la sincérité de leurs regrets, à ce qui manque à mes paroles. La pensée de son bonheur vous fera supporter sa perte. Mais il a laissé parmi vous un grand nombre d'orphelins. Les jeunes élèves de l'abbé de Fénélon, devenus les fils adoptifs de M. Duval, conserveront dans cette église les entrailles de leur second père; elles y sont déjà déposées comme un gage de sa tendresse pour eux. Sans doute qu'ayant vécu parmi des pauvres et des enfants, il garde, jusque dans le ciel, le souvenir de leur misère pour les protéger. Que dis-je? Il descend lui-même au milieu de cette réunion, tel qu'il fut au dernier jour de sa vie. Il me semble que d'une voix qui s'éteint, il vous adresse ses adieux, et que, montrant de la main ses Savoyards affligés, il vous répète les touchantes exhortations qui pénétraient jusqu'au fond de vos cœurs. C'est en ce sens que j'ose solliciter votre commisération. Ce n'est pas inutilement que nous aurons invoqué la charité des fidèles sur les cendres de M. Duval. C'est le plus bel hommage à sa mémoire, que de verser dans le sein des indigents les biens de la fortune que l'aumône seule peut sanctifier.

Consolez-vous, infortunés qu'une terre ingrate rejette de son sein, que la détresse force, dès vos plus tendres années, à chercher loin de vos mères affligées, un pain souvent arrosé de vos larmes; consolez-vous, c'est encore votre père qui plaide votre cause en ce jour. Cette chaire, ce temple, le rappellent; ces signes de douleur le rendent présent à tous les cœurs.

Qu'il veille sur votre innocence! Que le ciel exauce les vœux de son amour pour nous! Que nous profitions tous de ses sages conseils! Que nous imitions ses salutaires exemples! Enfin, que nous ayions le bonheur de nous réunir à lui dans les demeures éternelles!

Ainsi soit-il!

# PANÉGYRIQUE

# DE SAINT AUGUSTIN.

*Scientia sapientis tanquam inundatio abundabit, et consilium illius sicut fons vitæ permanet.*

La science du sage se répand comme une inondation salutaire, et ses conseils ressemblent à une fontaine de vie qui ne tarit jamais.

*Ecclés.*, 21-16.

Ces images à la fois nobles et gracieuses dont l'Esprit-Saint se plaît à revêtir la science du sage, se présentent d'elles-mêmes à la pensée au seul nom de l'illustre évêque d'Hyppone. Les eaux qui fertilisent les campagnes sont moins fécondes que la science d'Augustin, et ses conseils ont plus de douceur que les sources d'eau vive qui rafraîchissent le voyageur au milieu des sables du désert. Ce n'est point avec des couleurs faibles et languissantes qu'on peut tracer le portrait du plus grand des Pères de l'Église. Quand l'imagination se livrerait sans réserve à l'admiration

dont elle est saisie, elle atteindrait à peine la vérité. En lui les dons de la nature semblent le disputer aux prodiges de la grâce. Loin de nous cependant le dessein criminel de les placer sur la même ligne : mais il nous sera permis de rendre hommage à ses brillantes qualités, à ses talents sans mesure, puisque nous nous faisons une gloire de reconnaître avec lui que sans la grâce ils ne sont que des présents dangereux. Son génie flexible et profond s'élève de lui-même aux plus hautes méditations; il pénètre sans effort les questions les plus difficiles : on dirait que la vérité lui est apparue sans nuage et que cette auguste fille du ciel l'a chargé d'être son interprète. Fidèle à ses ordres, il porte partout sa lumière bienfaisante, et descend quand elle l'exige jusqu'aux éléments de la science du salut. Il fait couler des ruisseaux de lait pour l'enfance et rassasie les forts de la nourriture la plus solide. Soumis comme le dernier des enfants de l'Église à son autorité inébranlable, il courbe humblement sa tête devant la chaire de Pierre; mais si le schisme ou l'hérésie osent menacer cet unique fondement de la catholicité, il se lève, descend dans l'arène prêt à combattre jusqu'à la mort et triomphe à force de douceur, de savoir, de constance et d'humilité des efforts de l'orgueil, des piéges de la mauvaise foi et des excès de la cruauté. Son cœur renferme, aussi bien que son esprit, des trésors inépuisables. Pourquoi soupira-t-il pour des objets indignes

de son amour? Ah! dès qu'il eut goûté la douceur de la grâce, avec quel empressement il en suivit les inspirations? Jamais la charité parla-t-elle un langage plus brûlant? Jamais le repentir versa-t-il des larmes plus sincères? Jamais le besoin d'aimer Dieu excita-t-il de pareils sentiments?

Le nom d'Augustin retentit autrefois dans tout l'univers; il fut répété par toutes les bouches : les siècles n'en ont point obscurci l'éclat immortel. Sa pénitence, ses vertus, ses ouvrages sont encore aujourd'hui la gloire des Chrétiens, le modèle et le guide de la piété, la terreur des ennemis de la foi, de ceux même qui ont vainement cherché à s'approprier des armes qui ne peuvent servir que contre eux. Malgré la corruption et l'indifférence, son culte n'est point abandonné. Le respect et la confiance environnent ses autels, non seulement dans cette sainte retraite où le zèle a rassemblé, après la tempête, les débris d'une famille si digne d'un tel père, mais encore dans tous les lieux où la religion affligée conserve des défenseurs et des enfants. Partout les pécheurs que ses exemples ont touchés, l'invoquent en arrosant ses images sacrées de leurs larmes, partout les justes lui demandent des conseils, les affligés des consolations, les docteurs de la loi des lumières et des éclaircissements, les fidèles des règles et des exhortations. Il suffit aux besoins de tous, et tous se plaisent à répéter que la science du sage se répand comme une

inondation salutaire, et que ses conseils ressemblent à une fontaine de vie qui ne tarit jamais. *Scientia sapientiæ tanquam, etc.* Je n'ai point le dessein de célébrer les louanges de cet illustre et saint docteur. Je ne peux que mêler ma faible voix aux accents de la reconnaissance et de la vénération de l'Église universelle. Cependant cette fête ne se passera point sans qu'il ait reçu nos hommages; mais nous chercherons bien moins à exalter sa gloire qu'à profiter de ses leçons. Nous sommes pécheurs, mais nous nous souviendrons qu'il fut pénitent; nous sommes aveugles, incertains, tièdes, chancelants : nous rappellerons sa foi, sa ferveur, son zèle, sa constance : en deux mots, et c'est le partage de ce discours, Augustin est le modèle de la véritable pénitence, première partie; Augustin est le guide de la véritable piété, deuxième partie. *Ave Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Augustin, emporté comme il le dit lui-même, par les passions brûlantes de sa jeunesse, dévoré par la soif de la félicité, s'attache sans discernement aux images trompeuses qui semblaient la lui promettre. Dès la plus tendre enfance, son esprit, nourri des rêves voluptueux de l'antiquité païenne, se plaisait dans les fictions qui ôtent le goût de la vérité; son cœur, agité par des désirs criminels, s'ouvrait déjà

aux charmes funestes d'une sacrilége sensibilité. Bientôt il tombe dans des fautes graves et honteuses : la volupté, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la vaine gloire s'emparent de son âme et la soumettent au plus dur esclavage. La colère de Dieu s'allume contre lui et il n'en éprouve aucun sentiment : *invaluerat super me ira tua et nesciebam.* Le bruit des chaînes dont il était chargé l'avait rendu sourd à la voix du Seigneur : *Obsurdueram stridore catenæ mortalitatis meæ.* En vain sa tendre mère offrait au ciel le sacrifice journalier de ses larmes et de ses prières : le moment qui devait la consoler n'était pas encore arrivé; le fils qui lui avait coûté tant de pleurs ne pouvait pas périr pour toujours; mais vous permettiez, ô mon Dieu! qu'il écoutât encore longtemps les funestes inspirations de l'esprit de mensonge, afin sans doute qu'il pût mieux nous apprendre à les éviter. Semblable à un voyageur que le souvenir des dangers qu'il a courus rend plus circonspect et plus sage, Augustin, mesurant la profondeur des abîmes auxquels la grâce va l'arracher, paraîtra avec toute l'autorité de l'expérience au milieu de l'Église étonnée d'une si noble conquête. Quand il parlera du néant des plaisirs, ses traits porteront encore l'empreinte de leur amertume; quand il prêchera le renoncement aux honneurs, aux richesses, à l'ambition, on se rappellera qu'il a poursuivi toutes les illusions de la vie, et qu'il a succombé de lassitude et d'ennui. Quand il attaquera la

vanité jusque dans ses derniers retranchements; qu'il s'écriera avec le plus sage des rois que la sagesse et la science humaine ne sont qu'affliction d'esprit, on se souviendra des succès de son éloquence, qui n'ont pu combler le vide de son âme. Mais pourquoi nous affliger par le tableau de ses désordres? Déjà il a entendu les discours de saint Ambroise; ébranlé par la force de ses raisonnements, touché de la pureté de ses vertus apostoliques, ses yeux s'ouvrent, le voile de l'erreur se déchire, un nouveau jour l'éclaire; il hésite cependant encore; enfin la grâce se présente à lui d'une manière si frappante, qu'il ne peut lui résister; il est converti, et sa sainte mère, apprenant une si heureuse nouvelle, se réjouit des larmes d'un fils dont les folles joies avaient si souvent attristé son âme : *Exultat et triumphat; et benedicebat tibi....*

O Dieu de miséricorde! qui racontera vos bienfaits? Quelle langue mortelle dira les secrets ineffables de votre amour pour les hommes! Qui célébrera les merveilles de votre puissance? Vous changez, quand il vous plaît, les persécuteurs en apôtres, et vous faites sortir des rangs mêmes de l'hérésie les plus zélés défenseurs de la foi!

Jusqu'alors la vie d'Augustin n'offrait que des exemples funestes, et voilà que son retour est devenu le plus parfait modèle de la pénitence. Il a bien fallu, avant de parler de son repentir, payer ce tribut à la vérité et rendre hommage à la bonté du Père

céleste. Hélas! nous n'avons peut-être que trop fidèlement imité les égarements de sa jeunesse; puissions-nous imiter la sincérité de sa conversion!

La véritable pénitence, c'est le changement de la volonté, qui comprend non seulement le regret des fautes commises, mais encore leur réparation. C'est dans ce sens que l'apôtre des nations, écrivant aux chrétiens de Rome, leur recommandait de faire servir à leur sanctification les instruments de leurs iniquités passées. Or, aucun pénitent n'a mieux rempli ce précepte que celui que je vous propose pour modèle. Son esprit et son cœur ont également concouru à réparer les erreurs et les désordres auxquels il s'était livré. Ce n'était point assez pour lui d'en interrompre le cours; à peine il a connu le prix de sa vocation, qu'il met la main à l'œuvre, imprime à toutes ses actions la marque des nouveaux sentiments qui l'animent.

L'oisiveté et les entretiens d'un monde profane avaient été les premières occasions de ses chutes : il fuit le monde, se tient dans la retraite pour se préparer au baptême, et consacre les nuits après les jours aux larmes, aux prières, à la méditation des saintes vérités qu'il venait d'embrasser. Le désir de se faire un nom par l'éclat de ses talents l'avait emporté jusqu'à Rome, centre de la corruption et théâtre de toutes les intrigues; il renonce aux espérances de cette vie, il se dépouille même des biens qu'il avait

reçus de son père, et publie, pour abattre d'un seul coup son orgueil et ses prétentions, le livre admirable qui renferme l'aveu de ses crimes. Il avait eu le malheur de combattre pour l'hérésie, de mépriser les livres dictés par l'Esprit-Saint; il se dévoue sans réserve à la défense de la Foi, à l'édification de l'Église, à l'instruction des brebis égarées. Un évêque que la Providence inspire, lui impose malgré lui le fardeau du redoutable ministère des autels. La volonté de Dieu se manifeste par celle de Valère; Augustin se soumet aux desseins de la Providence, il succède au saint prélat qui lui remet en mourant le soin de son église. Bientôt de cette ville, jusque-là obscure, partent des traits de lumière qui vont éclairer, consoler, réjouir les fidèles et le successeur même de saint Pierre sur son trône ébranlé par l'orgueil des enfants du mensonge. N'attendez pas que je rappelle ici les efforts et les succès de son zèle, que j'analyse les ouvrages immortels qui sortirent de sa plume. Il suffit de savoir qu'ils furent la consolation et l'appui des fidèles menacés par les hérétiques; que ses prédications et ses écrits dissipèrent les ténèbres de l'ignorance, éteignirent les feux de la discorde et de la haine, ranimèrent la charité, et portèrent le dernier coup à ces sectes impies qui déchirèrent trop longtemps le sein de l'Église, dans lequel leurs auteurs avaient été nourris.

Non, je ne m'exposerai point, ô docteur incompa-

rable, à détruire par une entreprise téméraire, le respect de ce troupeau choisi que vous couvrez de votre puissante protection. A la vue des prodiges de grâce dont vous êtes rempli, que puis-je faire que d'admirer en silence l'immensité de vos travaux, l'étendue de vos lumières, et surtout cet amour parfait qui vivifie toutes vos pensées, qui purifie tous vos désirs, et qui donne à vos actions un mérite que Dieu seul peut récompenser dignement. Ce n'est d'ailleurs pas de stériles hommages que les saints attendent de nous. Maintenant qu'ils ont fourni leur carrière et qu'ils jouissent du prix de leur fidélité, ils nous pressent de marcher sur leurs traces, et de réparer comme eux les erreurs de nos jeunes années et les égarements d'une volonté qui chercha peut-être bien loin du Seigneur la félicité qu'on ne peut trouver qu'en lui : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* C'est donc notre propre conduite qu'il nous importe d'examiner. Interrogez toutes les personnes qui font profession de piété, celles mêmes qui ne conservent que les principes de la Foi, elles vous répondront unanimement qu'elles ne mettent leurs espérances que dans la miséricorde du Dieu qui nous a rachetés; si une voix présomptueuse s'élevait au milieu du temple pour tenir un autre langage devant le Très-Haut, le souvenir du pharisien condamné par Jésus-Christ, malgré sa prétendue justice, se présenterait aussitôt à la mémoire, et les âmes fidèles seraient

effrayées d'une si criminelle audace. Par conséquent, de votre propre aveu, ce n'est pas sur votre innocence que vous prétendez établir vos droits à l'héritage céleste. Hélas! votre innocence! Qui a conservé pure et sans tache la robe éclatante dont vous fûtes revêtu en devenant enfant de l'Église? La pénitence est donc pour tous l'unique planche qui puisse nous sauver du naufrage, et nous faire arriver au port après que la tempête a brisé le vaisseau et a englouti les trésors qu'il portait. Oh! combien il est important de connaître et de remplir les conditions nécessaires du véritable repentir! Augustin est votre modèle; comparez votre conduite à la sienne. Il ne vous a pas été donné, comme à lui, d'éclairer l'univers et de convertir les hérétiques : ce n'est pas sous cet aspect éclatant que vous devez l'envisager; mais vous n'êtes pas moins que lui obligés à suivre la règle fondamentale de la pénitence, à faire servir à vous sanctifier les dons que vous avez reçus de la main du Créateur, et que vous avez peut-être profanés par un usage sacrilége. *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem.*

Ici, malgré la confiance que m'inspire cet auditoire, je ne peux me défendre d'un secret sentiment de frayeur. Qui que vous soyez aujourd'hui, vous avez tous été pécheurs; vous êtes forcés de le reconnaître en présence de celui qui trouve des taches dans

les anges eux-mêmes; mais s'il en est ainsi, d'où vient cette fausse sécurité que je lis sur tous les visages? Où sont vos œuvres de pénitence? Sur quelles réparations fondez-vous la confiance du pardon de vos péchés? Est-ce sur la fuite du monde, sur l'horreur que vous inspirent les scandales, sur le dégoût que vous ressentez pour les plaisirs criminels? A Dieu ne plaise que je porte sans motifs le trouble dans vos consciences; mais descendez jusqu'au fond de votre âme; examinez ses mouvements, sondez ses dispositions les plus intimes. Quoi! vous frémissez! vous vous troublez! Auriez-vous encore avec l'amour-propre quelque honteux engagement? La sainte austérité d'une vie régulière vous paraîtrait-elle un fardeau trop difficile à porter? Vos pensées, jadis livrées aux vains projets de la terre, seraient-elles troublées jusqu'aux pieds des autels, par les souvenirs de la vanité et du mensonge? Vos cœurs, trop sensibles peut-être aux charmes d'une vie dissipée, laisseraient-ils échapper des soupirs à l'ombre même du tabernacle? Les douceurs de la maison du Seigneur vous sembleraient-elles des amertumes? Seigneur, éloignez à jamais de nos esprits des soupçons si injurieux à votre famille chérie! Ici, vous régnez sans partage, et si quelques moments d'oubli contristèrent autrefois votre tendresse paternelle, combien de larmes précieuses, combien de chastes désirs, combien de sacrifices généreux ont réparé les faiblesses de quelques jours!

C'est à vous, M. F., et non à ces fidèles épouses de Jésus-Christ, à vous, sans cesse exposés à périr sur une mer fameuse par ses naufrages, qu'il convient de peser vos prétendues pénitences et vos réparations imaginaires. Souffrez que je vous interroge au nom de celui qui m'a envoyé; et vous, Mesdames, accoutumées à la pompe auguste des saints mystères, aux pieuses fêtes de la retraite, permettez que je rappelle pour leur instruction des désordres dont le nom ne devrait jamais troubler ces saintes assemblées. Il est vrai qu'Augustin fut voluptueux, qu'il porta longtemps des chaînes indignes de ses mains ; mais quand la grâce les eut brisées, regretta-t-il un funeste esclavage ? Voyez couler ses pleurs, entendez ses soupirs, admirez sa réserve; il porte les précautions jusqu'au scrupule : plus il fut profondément blessé par les traits d'un amour profane, plus il s'efforce de ranimer son âme flétrie en l'enflammant du feu de l'amour divin. Seigneur, s'écrie-t-il, vous augmenterez, s'il vous plaît, de plus en plus vos miséricordes, afin que mon âme, dégagée des filets de la concupiscence, me suive pour aller vers vous : *Augebis, Domine, magis magisque in me munera tua ut anima mea sequatur me ad te.* Jugez-vous sur ce modèle : qu'avez-vous fait pour l'imiter ?

Il est vrai qu'Augustin désira les richesses et les honneurs de ce monde, qu'il se nourrit longtemps des vains applaudissements des hommes. Mais sitôt qu'il

eut appris à connaître les biens éternels, il foula à ses pieds tous les avantages d'ici-bas, qui lui parurent plus méprisables que la cendre et la poussière. Je vous conjure, s'écrie-t-il, ô mon Dieu, par Jésus-Christ, mon roi, et par ma chère patrie, la céleste Jérusalem, de ne pas permettre que j'arrête mes yeux à l'éclat fragile qui les avait séduits. *Obsecro te per regem nostrum et patriam Jerusalem.... ut ista consensio sit semper longe atque longius.* Jugez-vous sur ce modèle : qu'avez-vous fait pour l'imiter?

Il est vrai qu'Augustin fut idolâtre de la science humaine et que son orgueil le fit errer longtemps dans les routes ténébreuses de l'erreur ; mais aussitôt qu'il eut été éclairé des lumières de la Foi, il fit de la vérité sa compagne inséparable et lui consacra ses talents, son amour et sa vie. Que dirai-je enfin? Vous savez avec quelle exactitude il rechercha jusqu'à ses moindres fautes, avec quelle constance il s'appliqua à les réparer : effrayé de la perfection de sa pénitence, je n'ose plus vous dire de vous juger vous-mêmes, ni vous demander ce que vous avez fait pour l'imiter.

Cependant, en évitant une comparaison trop affligeante, ne perdez point l'espérance que son exemple doit vous inspirer. Oui, comme Augustin, vous ferez pénitence, et vous trouverez encore en lui le guide de la véritable piété.

## SECONDE PARTIE.

Nous portons dans notre âme l'image de la divinité : le péché, en altérant cette auguste ressemblance, ne l'a pas entièrement effacée : il nous reste encore dans notre infortune quelques débris de cette ancienne élévation. Si les passions nous courbent vers la terre, la raison connaît le vide des biens qu'elle peut nous offrir. Si les désordres d'une vie sensuelle nous forcent à repousser la lumière, la vérité fait malgré nous tressaillir notre cœur. Nous la cherchons quelquefois, nous voulons la connaître, alors même qu'elle doit nous affliger, et peut-être nous ôter toute espérance. La Foi, s'emparant de ces ruines précieuses, les rassemble et les réchauffe pour ainsi dire, et rend l'homme à sa première dignité, quand il est docile à ses leçons et fidèle à ses commandements. Il est vrai qu'il conserve jusqu'au tombeau les marques humiliantes de son esclavage, et qu'il ne pratique le bien qu'à force de combats; mais enfin la grâce le soutient contre les ennemis qui l'environnent sans cesse. Avec son secours tout-puissant, il marche, il s'avance vers l'éternelle félicité. Plus il se rapproche de l'état dans lequel la main du Créateur le tira du néant, plus il sent la noblesse de son origine, plus il comprend le bonheur de sa dernière fin. Lorsque le Chrétien est parvenu à n'aimer que la vérité, à lui rap-

porter toutes ses pensées, à lui faire hommage de toutes ses actions, à lui sacrifier, s'il le faut, son repos et sa vie; alors il n'a plus rien à désirer que le terme de son exil. Tel est le caractère de la véritable piété. J'aime à me la représenter comme un sentiment divin, comme un céleste enthousiasme qui s'empare de la volonté et l'élève bien au-dessus des misérables intérêts qui nous divisent, des satisfactions incomplètes qui excitent et entretiennent nos désirs. Sur le sommet des hautes montagnes, on jouit de la sérénité, tandis qu'un affreux orage gronde à leurs pieds et porte dans la plaine l'épouvante et le deuil. C'est ainsi, âmes vraiment pieuses, que vos saintes méditations ne sont point interrompues par le bruit des scandales qui vous environnent; c'est ainsi que les révolutions les plus terribles, le spectacle des empires ébranlés jusque dans leurs fondements, n'ont pu vous faire perdre la paix de la conscience, ni l'amour du souverain bien, même en vous enlevant tout ce qui pouvait vous être ravi.

C'est de la piété que parlait Augustin, lorsqu'il s'écriait : Unique force de mon âme, venez vous y établir pour jamais; rendez-la si pure par votre souveraine pureté, qu'elle soit toute remplie, toute possédée de vous, et qu'elle n'ait plus ni tache ni ride. C'est le terme de mes espérances; c'est le mouvement qui anime mes paroles; c'est le sujet de toutes mes joies : *Hæc est spes mea; ideo loquor : et in eâ spe gaudeo.*

Heureuse disposition! paix délicieuse qu'on ne peut acquérir qu'à l'aide de la véritable lumière, qu'on ne peut conserver qu'en suivant le flambeau sacré de la Foi, puisque la Foi seule nous montre à découvert le néant des choses présentes, et nous donne, avec la Charité, la force de renoncer à tout, pourvu que Dieu nous reste. Telle fut la volonté constante d'Augustin converti. Chargé, comme le grand apôtre, de la sollicitude de l'Église universelle, dont les évêques réclamaient ses conseils, réservé par la Providence à soutenir pendant tout son épiscopat les assauts redoublés de l'hérésie, à voir le fer et le feu des barbares pénétrer jusqu'aux portes d'Hyppone, à mourir incertain sur le sort de ce peuple si cher à son cœur, les consolations de la Foi ne l'abandonnèrent point. S'il éprouve des angoisses sur les dangers que court son troupeau, la paix de son âme n'en est point troublée. Il ne demande pour ses enfants que la force de supporter leurs maux, s'ils ne doivent pas en être préservés. Consultez tous ses ouvrages, interrogez toutes ses pensées, celles mêmes qui semblent s'être échappées de son cœur, sans réflexion et sans étude, partout vous trouverez la nécessité de se donner à Dieu sans partage, de renoncer aux espérances humaines, de mourir à sa propre volonté, partout vous reconnaîtrez les motifs les plus propres à inspirer ces saintes résolutions. Que dis-je! partout vous sentirez que celui qui parle a déjà fait

la douce expérience des sacrifices qu'il conseille, et si vous n'êtes pas encore endormis du sommeil de la mort, vous serez édifiés, attendris, transportés de l'ardeur dont il est animé lui-même. Son union avec Dieu était si intime et ses sentiments tellement purifiés par de célestes entretiens, que les expressions qui nous les ont transmis sont restées dans la mémoire des vrais fidèles, comme le langage de la piété la plus tendre et la plus éclairée. L'Église elle-même les ayant adoptées, les présente à ses ministres à la suite des livres qu'elle a reçus de l'Esprit-Saint; elle leur impose l'obligation de les méditer, d'en faire la règle de leur conduite, et lorsqu'ils descendent de l'autel encore tout couverts du sang de Jésus-Christ, elle place sous leurs yeux les prières d'Augustin et ses actions de grâces comme seules dignes d'être en-endues dans ce précieux moment.

O vous, qui voulez goûter à l'ombre de cet asile toutes les douceurs de votre vocation, ne cherchez point d'autre guide que celui que l'Église a choisi pour le sien. Vous fûtes accoutumés, dès vos premiers pas dans cette sainte carrière, à respecter son autorité, à bénir son nom, à implorer sa protection paternelle, ne vous écartez jamais de la voie qu'il vous a tracée. Si l'enfer se soulève contre vous, si l'ennemi pénètre jusque dans la solitude, dirigés par l'esprit d'Augustin, vous reconnaîtrez les piéges et vous les éviterez. Le démon ne résiste point aux

doubles armes de la science et de l'humilité, deux caractères éminemment remarquables de tous les ouvrages du grand et saint évêque d'Hyppone. Il n'est pas nécessaire de prouver ici ce que personne ne conteste; mais il ne sera pas inutile de faire encore retour sur nous-mêmes pour juger de nos progrès à la suite d'un maître si capable de nous diriger.

Beaucoup de Chrétiens, devenus tièdes et languissants, regrettent les jours où la grâce répandait dans leurs cœurs les charmes d'une piété sincère. On les voit s'affliger au souvenir de ces heureux moments; ils rappellent, en versant des larmes, les années où leurs passions encore muettes n'osaient troubler la paix dont jouissait leur cœur. Alors ils étaient convaincus et touchés; aujourd'hui, si la Foi leur reste encore, elle ne soumet qu'avec peine leur froide raison. Ce n'est plus la religion qui les anime, ce ne sont plus ses leçons qui les frappent et les font agir, c'est une ancienne habitude, ce sont des convenances de position et d'état, c'est la honte d'abandonner tout-à-fait ce qui d'abord avait paru la chose essentielle; c'est la crainte d'être confondu avec le grand nombre condamné trop ouvertement par l'Évangile, pour qu'on ose le suivre. Jusque dans les engagements les plus saints, le temps, l'uniformité des exercices, les épreuves refroidissent le zèle et affaiblissent les résolutions. Ah! nous n'aurions point à gémir sur de pareils désordres, si la véritable science fournis-

sait sans cesse des aliments à la piété. A Dieu ne plaise que j'appelle les simples fidèles aux études réservées aux docteurs de la loi; mais on ne peut trop les exhorter à l'étude des mystères d'amour qu'ils sont obligés de connaître, à l'étude de ces livres dictés par l'esprit de Dieu, qui sont entre leurs mains comme des trésors inutiles dans lesquels ils ne veulent rien puiser. Ne croyez pas qu'il suffit de les avoir parcourus; il faut les relire sans cesse, conserver la précieuse substance, en rappeler les principes dans toutes les occasions. Oui, si la piété fait chaque jour des pertes irréparables, si les modèles de perfection que la mort enlève ne sont pas remplacés par ceux qui succèdent à leur nom, c'est, dans le siècle si vain de ses prétendues lumières, le défaut de science qui cause ces malheurs. Interrogez toutes les classes de la société; cherchez dans les familles les plus distinguées par les vertus de leurs ancêtres, cherchez la science du salut. Où sont-ils, les enfants des saints qui ont, comme leurs pères, embrassé dans leurs méditations les hautes vérités que la Foi nous révèle? Où sont-ils, les jeunes Chrétiens qui dérobent aux soins des affaires et refusent au bruit des plaisirs des moments de loisir et de silence pendant lesquels ceux qui leur ont donné le jour écoutaient autrefois la voix intérieure du Dieu qu'ils adoraient? Où sont-ils les disciples de Jésus crucifié, qui se retirent, comme les premiers fidèles, dans le secret de la

maison du Seigneur pour contempler les images de ses souffrances, pour graver dans leurs cœurs les souvenirs touchants de la Crèche et du Calvaire, pour répandre des larmes d'attendrissement et de douleur aux pieds d'un enfant porté sur les bras de la plus pure des Vierges? O tableau de l'amour infini du Dieu qui nous a sauvés? O mystères dignes d'occuper à jamais notre esprit et notre cœur, vous étiez l'objet de tous les hommages; vous enflammiez la charité; vous encouragiez la faiblesse : la fureur des passions que vous n'aviez pu enchaîner par de si doux attraits, venait se briser contre les mystères plus terribles de la mort et de l'éternité. L'enfer s'ouvrait sous les pas des pécheurs, et la sentence du souverain juge retentissait à leurs oreilles pour troubler leurs criminels plaisirs. Sources fécondes de la véritable piété, avez-vous cessé de vous offrir aux besoins des fidèles? Non; mais ils ne vous connaissent plus; comme le peuple prévaricateur qu'exhortait Jérémie, ils ont abandonné les fontaines d'eau vive et se sont creusé des citernes infectes qui ne conservent pas les eaux : *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ et foderunt sibi cisternas, dissipatas quæ continere non valent.*

Nous avons observé que l'humilité la plus profonde respire dans toutes les paroles d'Augustin converti. Soumis pendant sa vie à l'autorité de l'Église, il a voulu laisser après lui un témoignage authentique de son

respect pour ses jugements. Il l'a chargée, en quelsorte, de revoir ses écrits et d'en retrancher tout ce qui aurait pu blesser la pureté de la doctrine sur des sujets délicats et difficiles à traiter. Cette soumission sans bornes aux règles établies par l'Esprit-Saint lui-même, a soutenu la piété contre les plus dangereux exemples. Les maîtres de la vie spirituelle, s'accordant unanimement à donner l'humilité pour base à l'édifice qu'ils voulaient élever, avaient en quelque sorte accoutumé l'orgueil à se courber sans murmure sous le joug d'un enseignement divin. Les pratiqnes consacrées par l'expérience des siècles, les usages de la saine antiquité, les traditions qu'elle nous avait laissées en héritage, formaient autant de barrières impénétrables à la nouveauté et au relâchement qu'elle amène à sa suite. Les pasteurs dirigeaient leurs troupeaux, les maîtres leurs élèves, les pères leurs familles, les rois leurs sujets. Alors on n'entendait point les cris de la révolte et de l'indépendance; on ne se faisait pas gloire de mépriser les lois les plus légitimes; on ne soumettait point à un examen dangereux la conduite de ceux que la Providence avait chargés de gouverner ses enfants. Le Seigneur n'habite point au sein du tumulte, *non in commotione Dominus;* ses communications avec l'âme fidèle ne peuvent avoir lieu que dans le silence des passions, *ducam eam in solitudinem et ibi loquar ad cor ejus.* Ne soyez donc pas surpris que lorsque tous les freins

sont rompus, toutes les autorités méconnues, toutes les digues emportées par la violence du torrent d'une orgueilleuse liberté, la piété effrayée se soit retirée du milieu du monde, et qu'elle ait à peine trouvé un asile dans l'enceinte des temples qu'elle a préservés de la destruction. O piété! douce compagne de la véritable science et de l'humble soumission, heureuse cette maison qui n'a point méconnu tes bienfaits et tes charmes! heureux les jours qui te verront renaître pour la France! heureuse l'Église, quand les pasteurs après lesquels elle soupire, l'embelliront du pur éclat qu'ils reçoivent de toi: heureuse la terre entière lorsque tu viendras à la suite des fléaux qui ont pesé sur elle, adoucir ses douleurs, essuyer ses larmes et rassurer tous ses habitants contre de nouvelles tribulations!

## PÉRORAISON.

Qu'il est doux de former de pareils souhaits en présence des autels où s'immole la victime dont le sang peut les réaliser! Le cœur, déjà ému par l'appareil des cérémonies, par le recueillement des épouses de Jésus-Christ, par le nom d'un illustre Pénitent, d'un Évêque, la gloire de son siècle et l'honneur de l'Église, se livre facilement à de consolantes espérances. Ainsi le voyageur, longtemps battu par la tempête, entr'ouvre son âme à la joie, sitôt qu'il aperçoit quelques signes de sérénité. Seigneur, nous avons mérité

les châtiments de votre colère, nous ne nous plaignons point de la sévérité de vos jugements; nous savons qu'ils sont ceux de la vérité et de la justice; mais vous êtes notre père, et vous n'avez pas formé le dessein d'effacer votre famille du livre de vie; nous espérons en vous, nous ne serons pas confondus pour l'éternité. Grand Saint, à qui nous offrons des hommages sincères, vous n'avez oublié ni les dangers de ce monde, ni les intérêts de ceux qui implorent votre protection. Soyez notre interprète auprès du Père des miséricordes! Que votre pénitence soit imitée par les pécheurs, que vos leçons soient à jamais la règle de notre piété, l'amour de notre cœur, et qu'en marchant à votre suite, nous arrivions comme vous au bonheur éternel.

Ainsi soit-il.

# PANÉGYRIQUE

# DE SAINT VINCENT DE PAUL.

*Suscitabo super oves meas pastorem unum qui pascat eas.*

Je susciterai pour la conduite de mes brebis un pasteur qui les nourrira.

*Ezéch.*, 34-23.

Telles furent les consolantes paroles que le Seigneur fit autrefois adresser au petit nombre des Israëlites qui étaient restés fidèles à la loi et qui gémissaient en secret des désordres dont ils étaient les infortunés témoins. Malheur, s'écriait le Prophète, à ces pasteurs qui abandonnent leurs brebis, qui se nourrissent de leur lait et se couvrent de leurs toisons. Malheur à ceux qui ne raffermissent pas ce qui est faible, qui ne lient pas ce qui est rompu, qui ne cherchent pas ce qui se perd. Mais du sein de ces malédictions terribles, s'élève une voix d'espérance et de douceur :

Je me prépare un serviteur fidèle, un pasteur digne de ce nom qui dirigera mon troupeau et qui lui fournira une nourriture salutaire. *Suscitabo super oves meas Pastorem unum qui pascat eas.*

A qui pourrai-je appliquer cette prophétie d'une manière plus juste et plus convenable qu'au glorieux confesseur dont nous célébrons la fête, et dans quel temps fut-elle accomplie plus exactement que lorsque Dieu le fit naître pour sécher les larmes de l'Église et lui rendre son antique splendeur? La France, encore toute dégouttante du sang des guerres civiles et du meurtre de son roi, respirait à peine après une longue et cruelle agitation. De nouveaux troubles se préparaient dans les desseins de la vengeance céleste, et le règne de Louis XIII n'était pour ainsi dire qu'une trêve indéfinie pendant laquelle la discorde aiguisait ses armes et les réparait. Le schisme et l'hérésie marchant de front avec l'orgueil et la rébellion, avaient mis le plus beau royaume du monde à deux doigts de sa perte. Les colonnes mêmes du sanctuaire, ébranlées jusque dans leurs fondements, chancelaient ainsi que le trône sous les coups redoublés d'une attaque furieuse; les portes des temples avaient été enlevées et les choses saintes étaient devenues la proie d'une audace sacrilége. La pureté des ministres, comme celle des fidèles, avait été souillée par le souffle impur des ennemis du Seigneur, et l'Église répandait depuis longtemps ses larmes et

ses prières devant celui qui garde dans ses trésors la miséricorde et les châtiments. Tout-à-coup, elle est exaucée, et c'est dans l'obscure chaumière d'un pauvre habitant des landes de Bordeaux que l'Esprit-Saint fait naître celui qui doit réparer de si grands maux. Admirable secret de la Providence! Éloignez-vous, disparaissez, vains calculs des hommes! Ce n'est pas à vous qu'il appartient de suivre ni de développer les desseins de la sagesse éternelle. A la vue d'un tel prodige, au souvenir des plaies profondes qui furent fermées par la main de Vincent de Paul, à la pensée des travaux entrepris, des obstacles surmontés, des succès obtenus, je me trouble et m'effraie : il ne reste plus d'autre sentiment que celui de l'admiration. Comment embrasser dans toute son étendue un sujet à la fois si noble et si fécond? Le plus grand des orateurs chrétiens se plaignait de la vanité de l'éloquence au moment où il n'avait à célébrer que la grandeur passagère d'un héros du siècle et le néant d'un éclat emprunté; que dois-je dire en commençant l'éloge d'un héros de la Foi, dont la gloire sera aussi durable que Dieu même, qui en fut l'unique source? Sous quel aspect vous le peindrai-je, à vous surtout qui tant de fois l'avez entendu louer par la vertu, seule capable d'égaler les louanges au vrai mérite? Quelqu'indigne que je sois de lui servir d'organe, je trouverai dans votre indulgence et dans votre respect même pour saint Vincent, la force de

remplir l'engagement que j'ai contracté. Vous suppléerez à la faiblesse de mes paroles, et pour peu que je réussisse à vous retracer quelques-unes de ses vertus et des actions héroïques que l'on médite en cette maison avec tant d'assiduité et de succès, j'en aurai assez fait pour votre édification et pour l'honneur de l'illustre fondateur des filles de la charité.

C'est une grâce bien précieuse de la Providence, que celle qui ne permet pas que l'humilité des Saints nous dérobe la connaissance des perfections qu'ils ont cachées pendant leur vie avec tant de soin; car il nous serait presque inutile de n'avoir qu'à admirer l'élévation de leurs pensées, la gloire de leurs actions éclatantes, puisque nous ne sommes pas appelés à les imiter. Mais en même temps que nous rendrons de justes hommages aux grands desseins du Seigneur, exécutés par saint Vincent, nous pourrons aussi apprendre à régler notre conduite sur ses vertus particulières. Tel est le but que je me propose, telle est la marche que j'essaierai de suivre, en parcourant sa glorieuse et pénible carrière. Telle aussi me paraît devoir être la division naturelle de son éloge. Nous verrons donc, dans la première partie, le zèle de Vincent de Paul pour sa propre sanctification, et dans la seconde, le zèle de Vincent de Paul pour la sanctification de ses frères, et ce sera tout le sujet de ce discours. Esprit-Saint, qui répandîtes sur lui tant de grâces et de faveurs, c'est votre propre ouvrage que

j'entreprends de célébrer, c'est à vous que je demande la force et l'onction nécessaires pour ne rien diminuer de la gloire qui vous est due; pour inspirer à tous ceux qui m'entendent, l'estime de vos ineffables dons, vous ne rejetterez point la prière que je vous adresse au nom de la plus pure et de la plus humble de vos créatures, la divine Marie. *Ave Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque Dieu prépare dans son amour pour les hommes quelque grande et salutaire entreprise dont les effets doivent recevoir les bénédictions de la postérité la plus reculée, il commence par former des instruments propres à remplir ses intentions. Pour que la terre connaisse que c'est de lui seul que vient tout don parfait, il néglige d'ordinaire les moyens employés par la faiblesse humaine. Tout dans ses mains se change en force, en courage, en sagesse, en constance, *ignobilia mundi elegit.* Il n'a besoin ni de la fortune, ni de la naissance, ni de l'illustration. Gédéon au milieu des travaux de la moisson, David à la suite des troupeaux de son père, devienuent en un instant les guides et les sauveurs d'Israël. Trois choses néanmoins sont absolument nécessaires pour mériter d'être le coopérateur des œuvres divines : la vocation, l'humilité, l'entière confiance en la toute-puissance du

Seigneur. Ces principes, aussi anciens que la religion même dont ils furent la base, Vincent de Paul les connut de bonne heure, et c'est en les suivant qu'il s'acquit la gloire du ciel et les hommages de la terre. C'est en nous pénétrant nous-mêmes de leur importance, que dans tous les états, dans toutes les conditions, dans toutes les circonstances, nous opérerons notre salut et celui des autres, si Dieu juge à propos de nous faire servir à leur édification.

Il semble, au premier coup-d'œil, que l'immense charité de saint Vincent doive seule absorber les sentiments et les éloges. Tous les âges de la vie, toutes les classes de la société, tous les ordres de la religion forment à l'envi un concert de bénédictions en son honneur, presque toutes les contrées du monde conservent les souvenirs et les monuments de sa bienfaisance. Mais il ne faut pas croire cependant qu'il n'ait pratiqué d'abord des vertus plus obscures aux yeux des hommes, et qu'il n'ait commencé par se sanctifier lui-même avec un zèle infatigable. Il était déjà plein de grâces et de mérites au jugement du Seigneur, avant d'être connu par les nombreux établissements qui font respecter sa mémoire jusqu'au sein de l'incrédulité. Ce ne fut qu'après avoir amassé dans son cœur un trésor inépuisable, qu'il le versa sur ses frères avec l'abondance et la richesse d'un fleuve qui répand sur son passage la fécondité et la vie; mais il est temps d'entrer dans quelques détails et de faire

l'application des principes que nous venons d'exposer. Que j'aime à me figurer Vincent de Paul encore dans les ténèbres de l'enfance, se laissant déjà conduire par un instinct religieux, ou plutôt par la puissance secrète de la grâce. Il sort de la cabane de son père la houlette à la main, et celui que Jésus-Christ destine à devenir le guide de son troupeau, s'exerce par des occupations innocentes, par les soins et la vigilance d'un berger fidèle, aux veilles, aux fatigues, à la sollicitude des pasteurs de l'Église. Ainsi les héros du monde annoncent, dès leurs tendres années, par des exercices bruyants et périlleux, l'ardeur de leur sang et la fermeté de leur âme. Les parents de ce jeune élu, plus heureux et plus sages que les grands de la terre, ne possédaient d'autres biens que leur amour pour le travail, et leur respect pour la religion. Ils apprenaient à leurs enfants à lever leurs mains vers le ciel, ils formaient leur bouche à répéter les doux noms de Jésus et de Marie; ils leur enseignaient à secourir ceux qui étaient dans l'indigence. Vincent écoutait leurs leçons avec une docilité parfaite et s'empressait de les mettre en pratique. Il devait un jour forcer, par ses exhortations et ses exemples, l'opulence et la richesse à se dépouiller pour nourrir les membres souffrants de Jésus-Christ, et déjà il versait lui-même dans le sein des malheureux les faibles épargnes de l'enfance et de la pauvreté. O anges du Seigneur, ministres de sa volonté sainte, sans doute vous étiez

commis à la garde de cet enfant de bénédiction ; sans doute, vous assuriez ses pas et vous dirigiez sa marche pour éloigner tout danger d'une tête si chère. Il va quitter cette vie paisible à laquelle il s'était attaché comme à la voix de la Providence. Dieu l'appelle, il entend sa voix, il se sépare de sa famille, et tous les obstacles qu'il rencontre ne servent qu'à enflammer son zèle. Il se sent pressé de répondre à sa vocation, et malgré la frayeur que lui inspire un redoutable ministère, il avance à grands pas dans la sainte carrière que la grâce lui a ouverte. Le sacerdoce offrait alors des avantages capables de flatter l'ambition d'un jeune homme né dans l'obscurité. Il pouvait faire servir ses talents à s'avancer dans le monde, et trop d'autres ecclésiastiques, conduits par des vues humaines, lui donnaient de funestes exemples. Le grain de la terre n'était pas alors entièrement séparé de la rosée du ciel. Mais il se garda bien de se laisser surprendre. Ni les suggestions, ni les conseils, ni les besoins mêmes de la famille, ni le désir de la réputation, ni celui d'une vie molle et paisible, ne trouvèrent entrée dans son cœur. Inébranlable dans ses résolutions, il fut dans ses études le plus parfait modèle que l'on puisse présenter à la jeunesse chrétienne. Déjà, je le vois devenu capable d'enseigner les autres, auxquels il donne des soins assidus sans rien négliger pour se perfectionner lui-même. Fidèle au devoir de l'état qu'il avait embrassé par l'inspira-

tion divine, il fait ses délices de la lecture des livres saints. Il savait que les lèvres du prêtre sont dépositaires de la sagesse, et que les peuples doivent y venir puiser comme à une source intarissable. C'est là, c'est dans cette étude approfondie des paroles de la sagesse éternelle, qu'il trouve ces grandes maximes sur la vanité des choses humaines, sur les perfections infinies de Dieu, sur la nécessité de tout quitter pour sauver son âme. C'est dans ces entretiens salutaires qu'il contracte la sainte habitude de tout voir en Dieu, de tout juger par l'esprit de Dieu. C'est dans ces grandes méditations qu'il apprit à tout oser, à tout entreprendre pour la gloire du Seigneur qui lui révélait sa puissance, sa miséricorde et sa justice. Son imagination, toute remplie des nobles idées de la Foi, l'élevait au-dessus de toutes les pensées des hommes; comme les prophètes, il n'ouvrait la bouche que pour prononcer des oracles, et comme un autre Moïse, il portait pour ainsi dire le rayon de lumière sur le front, tant ses communications avec la divinité étaient intimes et fréquentes. O livres dictés par l'esprit de grâce et de douceur, de force et de sagesse, que vous êtes sublimes, que vous êtes instructifs! Qu'ils sont petits, qu'ils sont méprisables les oracles trompeurs de la raison humaine, quand on les compare à vous! Qu'ils sont audacieux, qu'ils sont funestes et dangereux les livres de l'orgueil et de la corruption que l'incrédulité vient de reproduire pour perpétuer nos

malheurs ! Qu'ils sont froids, qu'ils sont vides de consolations et d'espérances, les dogmes qu'ils renferment, les principes qu'ils professent, dans lesquels la nature, avec toutes ses misères, promet sans honte et sans pudeur un bonheur qu'elle ne peut se donner à elle-même.

Je ne dirai rien de la préparation de Vincent de Paul aux ordres sacrés, de la ferveur avec laquelle il entra dans le sanctuaire, des larmes qu'il répandit en offrant la victime innocente qui rachète les péchés du monde. Ce que vous venez d'entendre de la vivacité et de l'élévation de sa foi, fait assez comprendre de quelle sainte frayeur il dut être saisi, de quelle reconnaissance son cœur fut pénétré, lorsqu'il se vit revêtu des devoirs et du titre de prêtre de Jésus-Christ.

Si le temps me permettait de vous rappeler ici les nouvelles précautions qu'il crut devoir prendre pour s'assurer de sa vocation, avant de s'engager dans les liens du sacerdoce, si je pouvais vous peindre avec quelle pieuse anxiété il priait le Seigneur de lui faire connaître ses desseins ! Que dis-je ? si je pouvais le conduire depuis ses premières années jusqu'au moment où il remit son âme à son Créateur, partout vous le verriez fidèle à cet oracle de saint Paul : *non sumpsit sibi honorem; sed vocatus est à Deo.* Jamais, dans les actions les plus indifférentes en apparence, il ne se détermina par ses propres lumières, jamais il n'agit sans avoir consulté le Seigneur.

Cette salutaire réserve fut pour lui la source de l'éminente sainteté à laquelle il s'éleva de si bonne heure. Toujours dirigé par la Providence, il n'encourut point le danger de se voir abandonné par elle. Les périls auxquels il fut exposé, les difficultés qu'il rencontra si souvent, les épreuves, les tentations mêmes qui épurèrent son zèle, ne troublèrent jamais la tranquillité de son âme, toujours forte de la force de Dieu même.

Mais plus il est paisible, plus il est ferme au milieu des tribulations dans l'ordre de la Providence, plus il tremble, plus il se défie de ses propres forces, dans l'ordre de la nature. Ses paroles et ses actions attestent qu'il a porté l'humilité au plus haut degré de la perfection évangélique. Qu'était-il à ses propres yeux? que voulait-il paraître aux yeux de ceux qu'attiraient vers lui l'éclat de ses vertus et le désir de profiter de ses leçons? Il s'estimait le dernier des hommes, il ne cherchait qu'à se faire oublier. Il résiste aux sollicitations, aux prières, aux larmes des grands, des riches du monde, dont il était devenu le guide, le consolateur et l'appui; il s'éloigne, il échappe pour ainsi dire à leur surveillance; c'est au milieu des pauvres, des ignorants, qu'il catéchise, qu'il confesse, qu'il sert de ses propres mains. C'est là qu'à l'exemple de Jésus-Christ, son modèle, il trouve ses délices et son bonheur. Il se plaît à rappeler l'obscurité de son origine, et refuse d'en faire sortir ses pa-

rents. Accusé d'une bassesse infâme, il prend la plume pour commencer sa justification ; mais il se souvient du silence de son divin maître et se reproche aussitôt ce premier mouvement de sensibilité naturelle. Que vous dirai-je encore? car dans une vie pareille, il est impossible de citer tous les faits ; l'éclat de son mérite, le bruit du bien qu'il opère augmente et se répand tous les jours, malgré le soin qu'il prend de cacher ses merveilles. Il parle : les incrédules, les libertins fondent en larmes et se jettent à ses pieds ; il parle : les paroisses, les villes, les provinces entières, réforment leurs mœurs et renoncent à leurs désordres ; il parle : et les Bérulle, les François de Sales, les Ollier, et les fidèles et les pasteurs viennent en foule écouter sa doctrine et demander ses conseils. Le saint évêque de Genève le connaît, l'estime et lui confie comme à un second père la conduite de la nouvelle famille qu'il vient d'enfanter à Jésus-Christ. La première supérieure de cette congrégation si glorieuse à l'Église le fait le dépositaire de ses épreuves et le confident de ses combats. Il rétablit le calme dans son âme, et commande à ces tempêtes excitées par le démon, avec le même succès que Jésus-Christ commanda aux vents qui menaçaient la barque de saint Pierre. O Vincent de Paul, ô François de Sales, vous fûtes dignes de vous connaître et de vous apprécier, puisque les mêmes vues, les mêmes désirs, les mêmes travaux, la même

humilité vous ont conduits à la même gloire! Mais que vois-je au milieu des auditeurs de ces conférences ecclésiastiques devenues l'école de la piété et de la saine doctrine? Est-ce un prophète, est-ce un père de l'Église, un Tertullien, un Jérôme? C'est Bossuet, la lumière de l'Église, le rempart de la catholicité, l'effroi de l'hérésie, l'antagoniste et le vainqueur de tous les esprits superbes et rebelles à la Foi; assis comme un simple disciple au rang de ceux que Vincent enseigne, il vient ici reprendre de nouvelles forces pour combattre l'erreur. Lorsqu'il aura terrassé tous les ennemis de la chaire pontificale, il s'applaudira des lumières puisées à Saint-Lazare, et portera le témoignage de sa reconnaissance jusqu'au pied du Saint-Siége. Les têtes couronnées elles-mêmes s'honorent de reconnaître les vertus et les talents d'un simple prêtre; Louis XIII expire, et la mort lut semble douce entre les bras d'un Saint. Il est assis aux conseils des rois; les plus grands ministres admirent sa prudence; tous rendent hommage à ce pauvre berger devenu presque le pasteur de la France entière. O vanité du pouvoir, vanité des richesses, vanité de la sagesse humaine! Comme vous disparaissez, comme vous fuyez devant l'homme sur qui repose l'esprit du Seigneur.

Mais quelque solide, quelque sincère que soit sa modestie, ne serait-elle point ébranlée par tant de témoignages de respect et de vénération? De l'élé-

vation où il est forcé de rester aux yeux des hommes, aura-t-il la force de descendre jusqu'à la bassesse intérieure et de cacher son front dans la poussière? L'humilité, cette vertu sublime, qui n'est autre chose que la connaissance de soi-même, mise en pratique, et qui, par conséquent, doit tenir le premier rang sous le règne de la vérité; l'humilité, dis-je, si peu connue dans la faveur, si contraire d'ailleurs aux dispositions naturelles de l'homme qui vit ici-bas comme un roi détrôné, ne s'affaiblira-t-elle point dans la gloire dont Vincent de Paul est environné? Non, non, ne craignez rien pour lui. Écoutez, voyez ce vénérable vieillard (car il avait déjà parcouru la plus grande partie de sa carrière) : il est à genoux au milieu de ses enfants, ses yeux sont baignés de larmes, il fait entendre de profonds soupirs. Eh! quel coup imprévu a frappé ton âme, ô respectable père? Quel chagrin mortel a troublé la sérénité de ton front? Quelle grâce viens-tu demander à ceux qui ont promis d'obéir au moindre signe de ta volonté? Ce qui l'afflige, ce qui fait couler ses pleurs, c'est la dignité de supérieur dont il est revêtu et dont il demande que vous le déchargiez, pour le faire rentrer dans sa première obscurité. Tes vœux, ô Vincent! ne seront point exaucés; mais tu auras devant Dieu tout le mérite de celui qui s'abaisse volontairement; *qui se humiliat exaltabitur!*

Qu'on ne s'imagine pas cependant que cette humi-

lité sans bornes prit sa source ailleurs que dans l'entière confiance qu'il avait en la toute-puissance du Seigneur. Si Dieu est pour nous, s'écrie le prophète, qui sera contre nous ? Tel était le motif de la constance et du courage de l'humble Vincent. Plus il connaissait sa faiblesse, plus il avait l'expérience de sa vanité, plus il comptait sur le bras de celui qui tient l'univers entier dans sa main. Et comment ne pas s'abandonner sans réserve et sans crainte à cette admirable Providence qui nous fournit chaque jour de nouvelles preuves de sa sollicitude. Malheur! malheur à l'ame aride qui n'a pas ressenti le besoin de s'appuyer sur le sein d'un Dieu plein de tendresse et de charité! Malheur, malheur à ce cœur insensible qui n'a jamais goûté le bonheur de répandre ses imperfections devant son Créateur et qui ne sait pas que sa main paternelle nous retire de l'abîme, nous soutient et nous fortifie à mesure que nous faisons l'aveu de nos misères! Ah! celui-là ne connaît point les épanchements ni les douceurs des sentiments de la nature elle-même. Il ne s'est jamais reposé entre les bras d'un père; il n'a jamais versé des larmes de joie sur le retour d'un ami, faible image des délices que l'on savoure entre les bras du Seigneur. Mais revenons à saint Vincent. Il commence, sans moyens, sans espérance humaine, ces établissements magnifiques dont nous admirerons bientôt les salutaires et durables effets; il entreprend de faire le bien de plu-

sieurs royaumes, au moment où il manque de tout pour les siens; il accomplit seul ce que la munificence des plus grands rois, ce que la durée des siècles n'avait osé entreprendre: il rencontre des obstacles, il éprouve des difficultés, ses amis tremblent et se découragent; mais il ranime leur foi; il relève leur espoir, et l'on voit éclore sous ses pas tant et de si étonnantes merveilles, que les impies eux-mêmes sont forcés d'y reconnaître le doigt de Dieu. *Digitus Dei est hic.* Qu'étaient ses premières fondations? quelle proportion entre la première assemblée des Dames de Charité et ces vastes asiles où l'indigence et la maladie, l'enfance et l'infortune reçoivent en même temps la nourriture et les remèdes du corps avec les consolations de l'âme? Qui n'eût dit alors en jugeant par les faibles lumières de la raison humaine, qu'il bâtissait sur le sable et que le premier vent de l'adversité emporterait jusqu'aux pierres de ces fragiles édifices. Et cependant les tempêtes de la colère céleste ont retenti pendant vingt-cinq ans sur la France; l'ennemi de tout bien a reçu le pouvoir de frapper jusqu'aux filles de Vincent de Paul qui n'avaient jamais entendu que les bénédictions du malheureux consolé par leurs soins; il les a dispersées, il se flattait de leur avoir fait une plaie mortelle; mais, à l'exemple de leur père, elles ont placé leur confiance en Celui qui met un frein à la fureur des flots et qui ne fait que se montrer pour confondre les méchants.

Vocation, humilité, confiance, voilà les routes qu'a suivies Vincent de Paul et dont il ne s'est jamais écarté; voilà la source de l'éminente sainteté à laquelle il s'est élevé dans l'ordre de la Providence; voilà la marche qu'il nous trace à nous-mêmes, si nous voulons arriver à son but. Telles sont les qualités qui l'ont rendu si propre à devenir l'instrument des desseins du Seigneur; telles sont aussi les vertus qui assureront notre gloire si nous les étudions, si nous les pratiquons avec le zèle et la constance de ce héros de la religion.

## SECONDE PARTIE.

Vous avez vu saint Vincent de Paul travailler à sa propre sanctification et saisir toutes les occasions de s'avancer jusqu'au plus haut degré de la perfection chrétienne; il est temps de parler de ce qu'il a fait pour y conduire ses frères. Ah! c'est en ce moment surtout qne j'éprouve la difficulté de vous donner une juste idée de ces immenses travaux, de ces nobles entreprises qui ont rendu son nom vénérable à toutes les nations et qui, dans les jours même de l'aveugle paganisme lui auraient fait élever des autels. La Foi plus éclairée et plus juste envers le Dieu qu'elle adore a exposé ses restes sacrés à la vénération des peuples sans rien dérober au Seigneur, qui seul a droit à nos

adorations; elle a ordonné aux fidèles de rendre à sa mémoire des hommages dignes de ses bienfaits. Son image embellit et orne nos temples comme celle des apôtres, des confesseurs et des martyrs. Les pauvres y viennent contempler celui qui pleura sur leur indigence, et les riches le modèle de la charité qu'ils doivent exercer.

Ce qu'il y a de plus admirable dans la charité de Vincent de Paul, c'est qu'aucun genre de douleur ne lui fut étranger. Sensible à tous les besoins, affligé de tous les maux, il pouvait dire comme le grand apôtre : *Quis infirmatur et ego non infirmor? Quis scandalizatur et ego non uror?* Il avait reçu du ciel un cœur vaste comme les misères des hommes et une force d'âme capable de tout faire pour les soulager. Il semble que le souvenir de ses premières années, pendant lesquelles il n'avait vu que des pauvres, les lui eût fait adopter pour la portion favorite du troupeau de Jésus-Christ. Émû de bonne heure par le spectacle de l'indigence, il avait gardé cette impression profonde qui donnait même à son visage une teinte de tristesse paisible qu'il conserva toujours. La conduite de Dieu sur lui dut encore augmenter cette disposition naturelle, car tout fut ménagé pour le rendre témoin des souffrances les plus cruelles, et même pour les lui faire partager.

Je le vois devenu la proie des barbares, obligé de quitter sa patrie et de suivre ses tyrans sur une plage

étrangère. Ses pieds et ses mains sont meurtris de chaînes pesantes, son corps succombe sous le poids du travail; mais son âme conserve l'inaltérable sérénité de la vertu. Au milieu des musulmans et des esclaves, partageant le triste sort de ses compagnons d'infortune, il oublie ses propres maux pour ne s'occuper que des maux de ses frères. Il ose prêcher Jésus-Christ à ceux qui versent le sang des Chrétiens; que dis-je? tout esclave qu'il est, il commande à ses maîtres, qui l'écoutent avec respect. La dureté d'un renégat s'amollit à ses paroles, il voit à ses genoux ce maître impitoyable devenu pénitent. Vincent est libre; il rentre dans sa patrie et ramène en triomphe une brebis égarée, un enfant ingrat qu'il a rendu à l'Église. Heureux présages qui lui font voir la force de la grâce et qui l'enflamment du désir de se consacrer tout entier à la conversion du monde. Ce fut alors qu'il commença ses missions, après avoir fait refleurir la piété dans la première paroisse qui fut confiée à ses soins. Ni les pleurs, ni les gémissements, ni les prières, ni les sollicitations de ceux qu'il a régénérés ne peuvent arrêter ni suspendre son départ. Sans doute cet homme sensible qui répandit des larmes en quittant ses parents après un voyage que la tendresse lui fit faire, emporta dans son cœur le regret de ne pouvoir consacrer le reste de sa vie à ses chers paroissiens; mais il entendait la voix de Dieu qui l'appelait à nourrir du pain de la parole toutes les brebis abandonnées, et il ne

se permit point de resserrer son zèle dans les bornes étroites de son voisinage. Chargé de donner des leçons aux enfants des grands du monde, il instruit, il réforme tous ceux qui l'entourent; il établit la piété au sein de la dissipation du siècle, et devient pour tous un objet de vénération.

Mais passons sur ces traits particuliers, trop nombreux pour trouver ici leur place, suivons Vincent de Paul dans ses courses apostoliques. Ce n'est plus un simple missionnaire qui borne ses travaux aux lieux, aux temps; c'est un nouveau Paul qui parcourt toutes les contrées, ranimant le flambeau de la Foi prêt à s'éteindre, réveillant par la terreur l'assoupissement de toutes les consciences, amolissant par son onction les cœurs les plus endurcis, faisant revivre de la vie de la grâce tous les ossements arides qui couvrent la face de la France. Ce n'est plus seulement un prédicateur plein de zèle, c'est un patriarche de la Foi, le père d'une famille nombreuse d'ouvriers évangéliques à qui il apprend les secrets de la miséricorde du Seigneur, qu'il envoie sous sa conduite jusque dans les régions les plus éloignées, au milieu des ravages de la contagion et des horreurs de la mort, porter les dernières consolations au repentir expirant. A ces derniers traits, vous reconnaissez sans doute les malheureuses victimes de la justice humaine qu'elle avait frappées sans leur fournir les moyens de devenir meilleures.

Consolez-vous, ô forçats de Marseille! Ne perdez point dans les fers la seule espérance qui puisse adoucir vos maux et vous les rendre utiles. Consolez-vous, vous ne serez plus en proie à des remords sans fruit; on n'entendra plus parmi vous les cris du désespoir ni les blasphèmes de la fureur. Un ange de paix vient vous apporter des consolations que le ciel seul peut vous donner; il est au milieu de vous, il vous serre dans ses bras, il pleure sur vos justes châtiments et vous force à pleurer vous-mêmes les crimes qui vous les ont attirés. Les portes du ciel s'ouvrent à sa voix; levez vers lui vos yeux baignés de larmes, vos mains chargées de chaînes; le temps du salut n'est pas encore passé. Vous êtes pécheurs, soyez pénitents, et le sang de Jésus-Christ va couler sur vous pour vous rendre à l'innocence. Vous aurez désormais un asile dans vos maladies, et votre mort n'effraiera plus par l'excès de la misère, ni par l'horreur de la réprobation, les témoins de vos derniers moments.

Mais que vois-je, ô ciel! mes yeux ne m'ont-ils point trompé? Celui qui fut esclave à Tunis porte des chaînes à Marseille. Où est-il, qu'est-il devenu le consolateur des affligés, le guide des pécheurs convertis, le pasteur général des ouailles infortunées que renferment ces galères, séjour réservé au crime et que la vertu n'avait point encore honoré de sa présence? Est-ce sa noble figure que j'aperçois au milieu de ces visages flétris par les passions ou défigurés par

la douleur? Oui, c'est lui, c'est Vincent de Paul. Touché du désespoir d'un malheureux père de famille, il jette sur lui un regard de compassion. La charité brûle son cœur; il ne peut résister à son inspiration toute-puissante: Mon ami, s'écrie-t-il en le serrant dans ses bras, donnez-moi vos fers, je les porterai; allez, allez consoler votre épouse, vos enfants éplorés, je tiendrai ici votre place, je bénirai le Seigneur pourvu que vous reveniez à lui. O Chrétiens, ô disciples d'un Dieu crucifié pour nous, depuis le moment où le Fils de l'Homme se soumit à la mort pour racheter les hommes, parcourez tout l'univers, interrogez tous les peuples, et voyez s'il est un dévouement pareil à celui de Vincent.

Celui qui brûlait de zèle pour les derniers fidèles, ne pouvait être indifférent à la sanctification des pasteurs de l'Église. Pénétré de l'importance de leurs saintes et périlleuses fonctions, il s'occupe de les préparer par des instructions capables de les pénétrer d'une religieuse frayeur à l'approche des ordres sacrés. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir fondé ces conférences ecclésiastiques dont le grand Bossuet faisait l'éloge et dans lesquelles tous les ministres des autels venaient réparer les pertes que cause toujours à l'esprit intérieur le commerce du monde; ce n'est pas assez que sa maison de Saint-Lazare soit ouverte à tous ceux qui veulent se renouveler dans la ferveur; il a compris que des retraites passagères ne peuvent

seules former, surtout dans les ministres de l'Église, la pureté, la régularité, l'esprit de renoncement et de mortification, nécessaires à l'exercice de leurs fonctions. Et voilà la première idée des séminaires; précieux établissements qui réjouiront l'Église jusqu'à la fin des siècles, et lui donneront toujours des ministres capables de la consoler des fureurs de l'impiété et des scandales de l'hérésie.

Plus j'avance dans l'histoire de saint Vincent, plus je vois que la nécessité d'abréger mon récit me force à indiquer à peine ce qui suffirait à l'éloge des plus saints personnages. Paraissez donc ici à ma place, vieillards qu'il a secourus, qu'il a nourris, à qui il a donné des asiles. Vous qui, délaissés sur la fin de votre carrière, malgré vos longs travaux, ne trouviez pas même un abri contre les injures de l'air, ni une pierre pour reposer votre tête; venez faire entendre les accents de votre reconnaissance et faites-nous connaître les anges de la terre : ces femmes, nées dans l'opulence et la mollesse, n'ont pas craint de vous servir à son exemple de leurs propres mains, et d'échanger ainsi la gloire passagère du monde pour la couronne de l'immortalité.

Et vous, enfants infortunés, exposés par des mères coupables à perdre misérablement le jour que vous avez reçu du crime, à qui devez-vous la conservation de votre fragile existence et le bonheur d'entendre les instructions de la religion? Quelles sont ces nouvelles

mères qui vous adoptent, qui vous nourrissent, qui vous élèvent et vous consolent ainsi du malheur de votre naissance? Qui vous a ouvert les bras de la charité lorsque ceux de la nature elle-même vous étaient fermés? Un discours de Vincent de Paul a fait ce miracle.

Faut-il maintenant que, pour parler de ses largesses, je rappelle les orages de la minorité d'un grand roi? La France, en proie à la guerre civile, voyait fondre sur elle tous les malheurs à la fois, le fer et le feu désolant ses provinces, la famine détruisant ses sujets, les pays voisins, encore plus malheureux que nous, implorant vainement notre secours, si Vincent de Paul, qui suffisait à tout, qui dirigeait toutes les bonnes œuvres, ou plutôt qui les inspirait toutes, n'eût trouvé, dans l'étendue de sa charité, les moyens de secourir à la fois et sa patrie gémissante et les étrangers aux portes de la mort. Je susciterai pour la conduite de mes brebis un pasteur qui les nourrira, disais-je avec le prophète au commencement de ce discours, *suscitabo super oves meas pastorem unum qui pascat eas.* A qui, je le répète, ces paroles peuvent-elles s'appliquer plus justement qu'à celui qui nourrit en même temps et le corps et les âmes, et qui défendit la Foi avec autant de zèle qu'il prêcha la pénitence?

Vous êtes sans doute étonnés de n'avoir point encore entendu prononcer, dans le cours de ces éloges,

le nom des filles de la charité, de cette congrégation si florissante et si digne des respects dont elle est environnée. Elle semble avoir été l'objet des affections particulières de son saint fondateur. Il l'aima dès sa jeunesse, c'est-à-dire dès le moment où il en jeta les premiers fondements, et sur le point de terminer sa carrière, le saint vieillard s'attendrissait encore au souvenir des bienfaits qu'elle procure aux malheureux. Les institutions qu'il lui a données attestent les soins, les veilles, les réflexions que lui avait coûtés une œuvre si importante, comme le juste succès qu'elle a obtenu prouve la sagesse et la profondeur de ses vues. Mais nous nous abstiendrons de blesser la modestie, et nous ne croyons pas que là où les faits parlent tous les jours, il soit nécessaire de parler nous-mêmes. De toutes les faveurs de saint Vincent de Paul, c'est celle que nous connaissons le mieux et que nous oublierons le moins.

Vincent de Paul a reçu sa récompense; il n'est plus au milieu de ses enfants que par son esprit qui les anime et qui perpétue ses bienfaits. Je ne vous peindrai pas ses longues et cruelles souffrances, toujours vaincues par une patience héroïque. Je ne vous rappellerai pas la douleur de ses enfants, la consternation générale, le trouble et l'inquiétude sur tous les visages, lui seul calme, paisible, sur le cilice et la cendre, attendant avec une sainte impatience le moment de sa délivrance. Qui pourrait dire ce qui se

passait alors dans son âme prête à entrer dans les splendeurs de l'éternité? Quelle langue mortelle pourrait retracer la ferveur et l'éclat de ses vertus à ces derniers moments, où elles s'étaient déjà purifiées par un rayon de la gloire céleste. Je ne vous parlerai plus de sa vie mortelle, si glorieuse pour lui-même, si utile à ses frères, je vous dirai en finissant : Dans ces jours consacrés à sa mémoire, réunissons nos vœux et nos prières, allons tous ensemble les offrir à saint Vincent, qu'il les présente au Dieu des miséricordes et qu'il fasse descendre sur nous, sur l'Église de France, qu'il a illustrée par ses talents et ses vertus, sur le prélat dont la bienfaisance et la douceur nous le rappellent, sur cette maison qui le vénère comme son père, toutes les grâces qui conduisent au bonheur éternel.

Ainsi soit-il!

# AMOUR DE DIEU.

*Posuerunt adversùm me mala pro bonis, et odium pro dilectione meâ.*

Les hommes m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour que je leur porte.

*Psal.* 108, ℣. 4.

S'il est un devoir sacré pour les âmes bien nées, c'est celui de la reconnaissance. Malgré les ténèbres que les passions ont répandues sur les obligations les plus incontestables, l'ingratitude est encore un crime aux yeux des nations. Ceux qui s'en rendent coupables n'oseraient s'en glorifier : que dis-je? ils se donnent des peines infinies pour couvrir la noirceur de leur conduite : car le monde entier venge par ses mépris la bienfaisance outragée.

Cependant j'observe avec douleur que cette règle universelle cesse d'avoir son application quand il s'agit des bienfaits du Seigneur. Hélas! pourquoi tant d'enfants ingrats abusent-ils sans crainte et sans honte

des dons les plus précieux de sa main paternelle? pourquoi nous-mêmes, M. F., si prompts à condamner les injustices d'autrui, sommes-nous toujours disposés à excuser les nôtres? pourquoi enfin notre cœur ne répond-il que par l'indifférence et la froideur aux saints empressements de la charité de Jésus-Christ.

*Posuerunt adversùm me mala pro bonis, et odium pro dilectione meâ.* Les hommes m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour que je leur porte.

Trop justes reproches que je viens vous faire en son nom. Et remarquez, je vous en conjure, dans quelles circonstances je vous les adresse. C'est dans le temple du Dieu vivant, devant le tabernacle où il réside pour recevoir les hommages de son peuple; c'est à la suite d'une fête solennelle instituée pour réveiller le souvenir de sa présence, et ranimer le feu sacré de l'amour qui lui est dû; c'est dans le jour que l'Eglise consacre au cœur adorable de Jésus, source inépuisable de bonté, de miséricorde, de consolations, de bonheur, comme si la religion se plaisait à multiplier ses faveurs à mesure que nous cessons de les mériter.

O cœur de mon Sauveur! ô sanctuaire de la piété! ô asile de l'innocence! ô refuge du repentir! je n'essaierai point de soulever le voile qui couvre les ineffables secrets que vous renfermez. Que les âmes fidèles et reconnaissantes jouissent en paix de la douceur

de vos entretiens, qu'elles contemplent dans une sainte ivresse les mystères de l'amour dont vous les enflammez, qu'elles se nourrissent des hautes espérances que vous faites naître! Des cœurs égarés par la dissipation, flétris par l'ingratitude, peut-être hélas! endurcis par le crime, ne peuvent prétendre aux grâces insignes que vous n'accordez qu'à vos plus chers enfants. Nous chercherons donc moins à approfondir les merveilles de l'amour divin qu'à le faire naître dans nos âmes. Convaincus comme le prophète, que les maux qui affligent la terre prennent leur source dans la légèreté de ses habitants, nous fixerons nos pensées sur les perfections et les bienfaits de notre Dieu pour nous exciter à la reconnaissance. Nous développerons les effets de cette charité puissante qui nous rend les amis, les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ. Nous ferons entendre tour à tour la voix de la justice et celle de notre propre intérêt. Au tableau de la grandeur et de la majesté du Très-Haut succédera celui de notre misère, ou plutôt celui des secours qu'il nous offre, des avantages qu'il nous promet : en deux mots, et c'est le partage de ce discours, nous exposerons les motifs de l'amour de Dieu, première partie; nous en méditerons les heureux effets, deuxième partie.

Esprit-Saint, qui formâtes le cœur de Jésus des plus purs rayons de l'amour dont vous êtes la source, inspirez vous-même mes paroles : purifiez mes lèvres,

embrâsez mon cœur afin que rien d'impur et de terrestre ne se mêle à un sujet tout divin. Je vous demande cette grâce par l'intercession de Marie : *Ave Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

En vous proposant, M. F., les motifs qui doivent vous porter à l'amour du Seigneur, je n'ai pas prétendu vous faire un tableau complet de ses perfections ni de ses bienfaits. Vous n'attendez point de moi que je révèle des mystères que l'oreille de l'homme ne peut entendre. En effet, si nous osons considérer Dieu dans sa nature, nous sentons qu'il échappe à notre faible intelligence : si nous l'envisageons dans les rapports qu'il a bien voulu établir entre lui et ses créatures, que sont les hommages, les respects, les adorations des âmes les plus ferventes, en comparaison de leurs obligations? Toutes les fois que mon esprit s'élève vers l'Eternel, un trouble involontaire s'empare de mes pensées; une sainte frayeur agite tous mes sens, et j'éprouve la vérité de cet oracle : le scrutateur de la majesté sera confondu par la gloire : *Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ.*

Cependant les saints nous assurent (et ils en avaient fait la douce expérience) que si nous connaissions les perfections de Dieu, nous sentirions bientôt s'allumer

en nous les flammes du plus pur amour, que notre âme, une fois accoutumée à cet aliment céleste, ne goûterait plus les choses d'ici-bas, que plaçant sa félicité loin des hommes et de leurs passions, loin des intérêts et des inconstances de la vie, elle la trouverait toute entière à l'ombre des autels dans les chastes liens d'une ineffable union.

O mon Dieu! qui éclairera les ténébres qui nous environnent? qui fixera notre incertitude? Tandis que vous enseignez que la vie éternelle consiste à vous connaître, *hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum,* vous nous avertissez que vous êtes un Dieu caché, et qu'une nuit profonde dérobe à tous les regards l'entrée du sanctuaire où vous résidez, *verè tu es Deus absconditus.* Faudra-t-il que nous renoncions au bonheur de vous aimer parce que nous ne vous aurons pas connu, ou bien, Seigneur! n'auriez-vous parlé aux hommes que pour multiplier les obstacles dans la voie du salut, et tendre des piéges à notre ignorance? Ah! que jamais un pareil blasphème ne souille ma langue destinée à publier vos grandeurs! Non, non, le Seigneur n'a point voulu se jouer de notre faiblesse. Il nous apprend, il est vrai, à nous défier de nos propres lumières; mais en même temps il se découvre assez clairement à nos yeux pour que nous jugions avec assurance que lui seul mérite nos respects et notre amour.

En effet, M. F., tout ne nous parle-t-il pas de l'ex-

cellence de ses perfections? Quel est l'homme attentif à la voix de la nature qui n'ait compris le sublime langage de l'univers? Les cieux, dit le prophète, racontent à la terre la gloire de celui qui les a dressés comme une tente magnifique, le jour qui expire l'annonce au jour qui va naître, et la nuit elle-même, malgré son silence, se fait entendre à la nuit, *et nox nocti indicat scientiam.* L'astre brillant qui nous éclaire se lève sur l'horizon, emblème de sa majesté : il s'avance à pas de géant pour fournir sa carrière, et des merveilles sans cesse renaissantes attestent sa fécondité. Il sème sur son passage les fleurs, la verdure qui couvre la terre, et fait germer les fruits qui sortent de son sein. Qui n'a pas admiré l'innombrable variété de ses productions? qui n'a pas été frappé du retour et de la régularité des saisons? qui a vu sans étonnement la mer en courroux briser l'orgueil de ses flots, et respecter le grain de sable que la main de Dieu oppose à sa fureur? qui a pu méconnaître sa sagesse dans ce corps dont les organes sont si propres aux divers emplois qui leur sont assignés, dans cette âme surtout, noble image de l'essence divine, toutes les fois qu'elle n'abuse pas des dons qu'elle a reçus pour outrager son bienfaiteur? qui ne voit pas son immensité dans les soins de la Providence qui s'étendent à tous les lieux comme à tous les temps? qui n'adorerait pas la bonté paternelle prêtant une oreille attentive, non pas seulement aux soupirs de l'infor-

tune, mais même aux cris des oiseaux qui demandent leur nourriture? Enfin qui oserait douter de sa puissance en voyant l'ordre qu'il a établi se maintenir pendant la durée des siècles, et chaque partie de cet ensemble merveilleux s'empresser, pour ainsi dire, de remplir les ordres qui lui ont été donnés?

O Dieu, dont les perfections sont infinies! les créatures les plus insensibles semblent s'animer pour vous obéir et vous glorifier! L'homme seul, l'homme, l'ouvrage le plus parfait de votre sagesse, oublie son auteur, et dédaigne de le servir. Il ne rougit pas de courber vers la terre ce front où respire l'empreinte de votre grandeur, ni de fixer sur des objets périssables, peut-être, hélas! criminels, ces yeux qui lui furent donnés pour contempler les prodiges qui sortent de vos mains.

Il est temps, M. F., de mettre un terme à ce désordre. La justice vous presse d'imposer silence à vos préjugés pour écouter enfin le langage de la saine raison. Ne l'entendez-vous pas vous reprocher vos coupables erreurs, vos préférences? Celui qui a ainsi prodigué la perfection dans ses ouvrages n'est-il pas lui-même éminemment parfait? Que sont, en comparaison des beautés qu'il renferme, les illusions qui flattent nos sens, les charmes trompeurs qui nous séduisent? Une ombre qui nous échappe, un songe qui s'évanouit. Vous soupirez après des richesses périssables, et vous négligez des trésors éternels. Vous

vous épuisez de fatigues et de soins pour parvenir à des honneurs dont vous ne jouirez qu'un instant, auxquels vous n'atteindrez peut-être jamais, et vous oubliez celui qui dispense la majesté des Rois comme un faible rayon de l'éclat immortel qui l'environne. Vous demandez des plaisirs; vous cherchez des jouissances toujours prêtes à se flétrir entre vos mains; et vos cœurs affamés de désirs ne savent point s'élever jusqu'au séjour de la félicité. Car les délices les plus pures de la terre ne sont qu'une goutte de l'océan de bonheur dont Dieu est le centre et la source. Loin de nous, M. F., la pensée de jouir des dons du Créateur sans les faire remonter jusqu'à lui. Que les choses visibles et périssables nous rappellent sans cesse la puissance, la sainteté, la sagesse, la bonté de celui qui leur a donné l'existence, qui nous a créés nous-mêmes pour glorifier son nom. Malheur à l'homme, malheur au chrétien surtout dont le cœur reste froid et la langue muette, quand la religion l'invite à bénir le Très-Haut dans l'immensité de ses perfections. O merveilles! ô grandeurs de mon Dieu! s'écriait saint Augustin, les anges eux-mêmes ne peuvent comprendre les mystères de votre adorable essence, et le langage le plus sublime se refuse à les exprimer : *O Trinitas super inenarrabilis quam neque dicere, neque cogitare, neque cognoscere possibile est etiam oculis angelorum.*

Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle,

ajoutait le même saint docteur, comment ai-je pu vivre si longtemps sans vous connaître? comment puis-je vous connaître sans vous aimer? Puissent ces paroles se graver dans les cœurs de tous ceux qui m'écoutent! puisse l'amour divin règler toutes leurs affections, diriger tous leurs désirs, purifier tous leurs sentiments. Daigne l'Esprit-Saint les convaincre qu'à Dieu seul apppartient l'honneur, la magnificence, la gloire maintenant et dans les siècles des siècles. *Soli Deo... Gloria et magnificentia, imperium et potestas et nunc et in sæcula sæculorum.*

Jusqu'ici, en admirant ses attributs, nous ne les avons pour ainsi dire considérés que dans des sujets qui nous sont étrangers. Ils acquerront un nouveau prix à nos yeux, ils deviendront plus touchants par des œuvres dont nous sommes l'objet. Jusqu'ici nous avons regardé Dieu comme un maître souverainement parfait, à qui les créatures doivent l'obéissance et l'amour, parce qu'aucune ne peut lui être comparée. Comme nos esprits enveloppés de ténèbres ont peine à s'élever jusqu'à la hauteur de son être, peut-être la voix de la reconnaissance sera-t-elle plus puissante sur nos cœurs que celle de la justice, peut-être les bienfaits dont nous avons été comblés seront-ils plus propres à nous émouvoir. Mais qui osera raconter ses miséricordes? *Quis adjiciet enarrare misericordiam ejus?* N'est-ce point, ô mon Dieu! une entreprise téméraire que de parler de vos bontés pour les hom-

mes? cependant je me sens pressé de les publier, et vous serez vous-même ma force et mon appui. J'ouvre les livres que l'Esprit-Saint a dictés, et qui renferment nos destinées et nos espérances. Je vois nos premiers parents sortant des mains du Créateur pleins de grâce et d'innocence. La vérité éclaire leur esprit, le germe de toutes les vertus repose dans leur cœur, l'image de la divinité ennoblit leur âme et leur donne l'empire de l'univers. Bientôt, hélas! ces précieux avantages disparaissent : ils ont méconnu la main de leur bienfaiteur, elle est prête à se fermer pour toujours. Ils n'ont plus qu'à subir le juste châtiment de l'ingratitude et de la révolte. Arrêtons ici nos pensées, chrétiens, et supposons un instant que Dieu nous a livrés à l'horreur de ce triste sort. Enfants malheureux d'un père coupable, criminels nous-mêmes avant d'avoir vu le jour, nous ne faisons que passer sur une terre de désolation : la mort nous saisit, et l'abîme éternel devient notre unique héritage. Ah! s'il se trouvait, dans cette pieuse assemblée, quelque pécheur insensible à la grâce de sa vocation, qu'il frémisse! qu'il tremble! en pensant qu'il naquit enfant de la colère du ciel, et qu'il pouvait mourir victime de sa vengeance. S'il lui est encore permis d'espérer le bonheur, qu'il rende grâce à sa miséricorde!

Car c'est Dieu qui a trouvé dans les trésors de sa bonté paternelle de quoi réparer tous nos maux. Et telles sont aujourd'hui les hautes espérances d'un

chrétien fidèle, que l'Eglise ne craint pas, après saint Augustin, d'appeler la chute d'Adam une faute heureuse, *felix culpa.*

Quel a donc été le médiateur entre l'homme coupable et la justice du Très-Haut? Quelle est l'auguste victime dont le sang a réconcilié le ciel avec la terre? Ecoutez l'apôtre saint Jean : « Tel fut l'amour de Dieu pour le monde, qu'il a livré son propre Fils afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils obtiennent la vie éternelle. » *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.*

O désiré des nations, les patriarches, les prophètes, les rois ont inutilement hâté de leurs désirs l'accomplissement de ce grand sacrifice. Pour nous, M. F., plus heureux que tant de saints personnages, nous avons vu la gloire et le salut d'Israël. Nous avons appris la naissance de Jésus, et le souvenir de la crèche de Bethléem confond notre orgueil et nos injustes prétentions. Nous avons appris la vie de Jésus, et le souvenir de sa charité pour les pauvres, pour les affligés, pour les pécheurs, confond notre indifférence et notre égoïsme. Nous avons appris la mort de Jésus, et le souvenir de sa croix détruit les vains prétextes de la tiédeur, renverse les faux calculs de la sagesse humaine, impose silence aux passions, établit la nécessité de touets les vertus, donne des forces à la faiblesse, des consolations au repentir, des

encouragements à la ferveur : car la croix est le livre de l'univers, et les ignorants comme les sages y trouvent d'immortelles leçons. *Sic Deus dilexit mundum ut filium suum unigenitum daret.*

Enfin nous connaissons l'autel sur lequel se renouvelle chaque jour le sacrifice offert par Jésus; la table mystique où les âmes se nourrissent du corps et du sang de Jésus; et nous semblons encore attendre de nouveaux bienfaits pour le payer de retour : peuple ingrat! Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait? *Quid est quod ultrà debui facere et non feci?*

Je m'arrête, M. F., je suppose que ce tableau, tout imparfait qu'il soit, suffit à des cœurs disposés comme les vôtres. Oh! qu'il me serait facile d'ajouter de nouveaux traits, et de rendre notre ingratitude encore plus sensible!

Hélas! tandis que des peuples innombrables sont assis dans les ombres de la mort, que le malheur de leur naissance les prive pour jamais de l'espérance d'être délivrés, le soleil de justice ne luit sur nous que pour éclairer des résolutions chancelantes, des inconstances journalières, des résistances à la grâce, des crimes peut-être. Tandis que Jésus-Christ réside nuit et jour dans nos temples, qu'il prête une oreille attentive à toutes les prières, qu'il invite lui-même ses enfants à la pénitence, qu'il fait goûter aux justes d'ineffables douceurs, la dissipation, la froideur, nous accompagnent jusqu'au pied du sanctuaire.

Tandis qu'autour de nous la mort moissonne les pécheurs jusque dans les bras de la volupté, dans le sommeil de l'indifférence, souvent sans leur laisser le loisir de se reconnaître, vous vivez, M. F., et la voix du Seigneur se fait entendre à vos cœurs, et sa patience vous attend et sa miséricorde vous ouvre les voies du retour. Hâtez-vous donc de chercher un asile dans le cœur de l'aimable Jésus. Confessez vos injustices, abjurez vos erreurs; adorez les perfections du Très-Haut; que ses bienfaits soient à jamais l'objet de vos actions de grâces, et que vos cœurs embrasés de l'amour divin en recueillent les précieux effets.

## SECONDE PARTIE.

L'apôtre saint Paul enseigne avec raison, que la véritable piété est utile à tout : *pietas ad omnia utilis est.*

En effet, chrétiens, l'amour divin est pour nous une source féconde de mérites dans les moindres actions, de courage et de force dans les sacrifices les plus douloureux, de douceurs ineffables dans ses communications. Parmi les effets de l'amour de Dieu, le premier et le plus précieux sans doute, c'est le mérite qu'il donne à nos moindres actions. Sans ce principe de vie, le bien que nous faisons peut nous mériter des récompenses temporelles, nous assurer l'estime et les hommages des hommes qui ne lisent

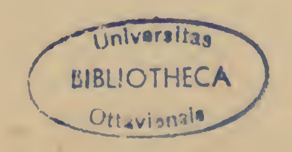
point dans le secret des cœurs ; mais ces œuvres, passagères comme le motif qui les produit, ne nous suivront point au-delà du tombeau. Tel est l'enseignement de l'Evangile, tel est celui des apôtres, fidèles dépositaires de la doctrine de leur divin maître.

Celui qui n'aime pas Dieu, dit saint Paul, demeure dans les liens de la mort : *Qui non diligit Deum manet in morte.* Quand il verserait ses trésors dans le sein des pauvres, qu'il affronterait tous les périls, qu'il livrerait son corps aux flammes, si le divin amour n'a pas consacré son dévouement, il ne peut espérer de le rendre méritoire pour le ciel. Il n'est, suivant l'expression de l'Écriture, qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante : *Factus sum velut æs sonans aut cymbalum tinniens.* Les hommes vertueux selon le monde, et dont la vertu n'est pas épurée par la religion, ressemblent à des sépulcres blanchis dont l'extérieur, agréable à la vue, recouvre des cadavres infects ou d'arides ossements.

Avec la charité, au contraire, tout s'anime, tout se vivifie. Elle nous élève jusqu'à Dieu, elle nous fait ses amis. Or, de même que parmi les hommes l'amitié donne du prix aux moindres services, de même aussi, dans le commerce intime que l'amour établit entre le créateur et la créature, rien n'est indifférent, tout devient digne de récompense. Les actions les plus ordinaires, les secours les plus légers offerts aux membres souffrants de Jésus-Christ, ceux mêmes qu'on ne peut

refuser sans barbarie, sont inscrits dans le livre de vie, le ciel est le prix d'un verre d'eau froide donné en son nom.

Continuez, âmes chrétiennes, à édifier vos frères, à secourir l'indigence, à essuyer les pleurs des malheureux : quels trésors vous amassez pour la vie future! Qu'elle est consolante pour vous la religion que vous pratiquez! Nous admirons quelquefois les combats et les travaux de ceux qui nous ont précédés dans la carrière du salut. Touchés comme eux du désir de nous sanctifier, notre zèle s'enflamme au récit de leurs sacrifices; mais leurs austérités, leurs veilles, leur pauvreté volontaire découragent notre faiblesse et ralentissent notre ardeur. Nous serions tentés de répéter avec les disciples encore ignorants et grossiers : Si c'est là le chemin du ciel, qui pourra donc être sauvé? *Quis ergo poterit salvus esse?* Rassurez-vous, Mes Frères, la grâce a des secrets que nous ne connaissons pas. Tantôt elle entraîne dans la solitude des âmes si pures, que le monde ne mérite pas de les posséder; tantôt elle inspire à des cœurs généreux de grandes et sublimes entreprises, dont l'éclat rejaillit sur l'univers entier, dont les effets se perpétuent pendant la durée des siècles; tantôt, enfin, elle développe dans le silence et l'obscurité d'une vie ordinaire, les germes précieux de la sainteté. De même que la Providence soutient les plus faibles roseaux contre les vents et les orages, de même aussi elle conserve ses



élus jusqu'au milieu du monde et les met à l'abri de son souffle empesté. Sous le voile de la simplicité et de la modestie, sous le joug des obligations journalières d'épouse et de mère, jusque dans les embarras de la fortune, l'amour de Dieu établit son empire et porte des fruits de bénédiction. Sans doute, aucune créature ne fut jamais élevée à un si haut degré de vertu et de gloire que la divine Marie. Assise dans les cieux, sur le trône que le roi des rois a préparé pour son auguste mère, elle reçoit les hommages des anges, qui se réjouissent de l'avoir pour reine. Cependant l'Ecriture ne nous dit rien qui puisse nous faire croire qu'elle ait signalé sa vie par aucune action d'éclat. L'Eglise, lui offraut ses hommages, en chantant son triomphe et sa félicité, lui répète, avec le saint roi David, que toute sa gloire vient de la beauté de son âme : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.*

J'emprunte ici, Mes Frères, les paroles du docteur de la grâce : Aimez et faites ensuite ce que vous voudrez : *Ama et fac quod vis.*

Vous êtes engagés dans les liens du mariage, dans les soins indispensables d'une nombreuse famille : aimez Dieu et laissez agir votre amour. La jeunesse et ses folles pensées vous troublent et vous agitent, vous craignez que l'attrait des plaisirs ne vous surprenne et ne vous entraîne : aimez Dieu, et confiez la garde de votre innocence à son amour. Les épreuves,

les chagrins déchirent votre âme sensible, la calomnie vous poursuit de ses traits envenimés, la terre refuse de vous entendre, le ciel semble être pour vous d'airain : aimez Dieu, et dormez en paix sur la foi de son amour. *Ama et fac quod vis.*

Le second effet de l'amour de Dieu dans les âmes qu'il nourrit et qu'il enflamme, c'est un courage céleste, un héroïsme tout divin que rien ne peut ébranler. L'amour est fort comme la mort, dit l'Esprit-Saint : *Fortis est ut mors dilectio.* Il règne, il commande en maître, et tous les autres sentiments lui sont assujettis, parce qu'il en est la source et le guide. Forcés par la nature même de fournir un aliment continuel à la soif de bonheur qui nous dévore, nous devenons les esclaves des passions qui nous trompent en nous présentant des fantômes que nous ne pouvons saisir. Tout dépend du choix de la volonté. L'avarice, l'ambition, la volupté, la fausse gloire feront mépriser la vie à celui qui est l'unique objet de ses désirs : *Fortis est ut mors dilectio.*

Heureux, si dociles aux tendres invitations de la grâce, nous déposons toutes nos affections aux pieds de celui qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous. Alors rien ne pourra nous séparer de lui : ni les tribulations, ni la souffrance, ni la faim, ni la nudité, ni les dangers, ni la persécution, ni la gloire, car l'amour est fort comme la mort : *Fortis est ut mors dilectio.*

Vous faut-il des exemples, Mes Frères? N'est-ce

pas l'amour divin qui donne au père des croyants la force de lever son bras sur son fils bien-aimé? Ah! quel autre motif a pu imposer silence à la tendresse paternelle? Et cependant l'ordre du Tout-Puissant va s'exécuter sans qu'un murmure, une plainte, ait affaibli le mérite de la plus parfaite résignation. Un sacrifice plus douloureux encore que celui d'Abraham est imposé par la justice divine à la plus tendre des mères, et son âme est percée du glaive de la douleur. Marie voit son fils adorable entre les mains des bourreaux : couvert de plaies et d'outrages, il meurt sur une croix, et l'amour maternel adore en silence l'arrêt porté contre l'innocent. Que dis-je? Marie, aux pieds de son fils expirant, offre avec lui le sang précieux qui lave les péchés du monde. L'amour l'emporte sur la mort. *Fortis est ut mors dilectio.*

Nous adressons nos prières à des saints qui furent comme nous obligés de combattre le démon, le monde et ses périls, qui, avec des grâces moins abondantes peut-être que celles dont nous sommes comblés, brisèrent tous les liens, triomphèrent de tous les obstacles, renoncèrent à tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. L'Église honore des martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Qui les a soutenus dans leur pénible carrière? Comment ont-ils méprisé les tourments et la mort? Ah! répond ici saint Léon, c'est que les flammes de l'amour divin étaient plus vives en eux que les flammes allumées par le bour-

reau, et que le feu qui les brûlait au dedans était plus ardent que celui qui les consumait au dehors : *Flammis tuis superari charitatis Christi flamma non potuit et segnior fuit ignis qui foris urit quam intùs accendit.*

Chrétiens, voilà vos modèles : la charité de Jésus-Christ vous presse : *Charitas Christi urget vos.* Il ne s'agit point d'abandonner vos familles, de renoncer à vos biens, de vous ensevelir dans les forêts ou dans les déserts. Ouvrez votre cœur à la reconnaissance, adorez la volonté du Seigneur, offrez-lui chaque jour des prières plus ferventes, des vœux plus dignes de lui, et son amour, en soutenant votre faiblesse dans les plus douloureux sacrifices, sera encore pour vous une source de douceurs dans ses communications.

Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ, nous viendrons à lui et nous établirons en lui notre demeure : *Si quis diligit me, ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* Divine union! ineffables entretiens de l'amour le plus pur! qui peut exprimer le bonheur que vous faites éprouver! Pouvoir à chaque instant parler à son Sauveur, entendre sa voix paternelle, lui demander des lumières dans ses doutes, des consolations dans ses chagrins, reposer comme l'apôtre bien-aimé dans ses bras et sur son cœur, n'est-ce pas goûter d'avance la félicité des élus? Que reste-t-il à désirer sur la terre, que peut-on envier dans le ciel quand on pos-

sède le roi du ciel et de la terre, l'auteur et le consommateur de la vie éternelle? Eloignez-vous, plaisirs trompeurs que le monde poursuit; fuyez, funestes jouissances qui m'avez peut-être séduit : vous n'aurez plus d'attraits pour moi. Seigneur! que j'aime vos tabernacles! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine!* Mon âme ne suffit plus à la joie que je goûte en vous. *Deficit anima mea in atria Domini!* Mais ces délices sont bien mieux senties par les âmes fidèles qu'exprimées par des paroles qui ne les rendent qu'imparfaitement. C'est à votre propre expérience que j'en appelle, Mes Frères, au souvenir des larmes que vous avez versées aux pieds des autels, à ces moments précieux où le sang de Jésus-Christ coulait dans vos veines, où le bonheur du ciel était dans votre cœur.

Cessons, cessons, Chrétiens, d'imiter le langage des impies qui ne connaissent point les douceurs du service de Dieu. Cessons de plaindre les saints Pénitents qui renoncent en apparence à tous les biens de la vie. Nous ne voyons que leurs corps desséchés par les veilles, exténués par les macérations; mais si nous pouvions pénétrer dans l'intérieur de leurs âmes, si nous goûtions l'onction sainte que l'amour y répand, nous gémirions sur notre folie, sur les amertumes et les douleurs dont nos jours sont obscurcis, nous nous écririons avec saint Augustin : Malheur à l'âme audacieuse qui s'est séparée de son Dieu et qui a cru trouver hors de lui quelque chose

de meilleur que lui : *Vœ animœ audaci quœ speravit, si a te recessisset, se aliquid meliùs habituram.*

Que conclurons-nous de ces réflexions, Mes Frères? sinon que notre intérêt s'unit à notre devoir pour nous engager à aimer le Seigneur, à l'aimer plus que toutes choses, à l'aimer de tout notre cœur, à l'aimer sans feinte, sans partage, sans inconstance. Aimons-le donc, ce Dieu si parfait et si bienfaisant; méditons ses perfections infinies, rappelons-nous sans cesse ses bienfaits.

Il frappe depuis si longtemps à la porte de vos âmes, Mes Frères. Depuis si longtemps, il vous adresse ces touchantes paroles: Mon fils, donnez moi votre cœur : *Fili, prœbe cor tuum mihi.* Quoi, mon Dieu, vous nous prévenez, vous nous recherchez, vous descendez jusqu'à nous adresser des prières, et nous serions assez ingrats pour vous repousser! Non, Seigneur, il n'en sera point ainsi : nous le promettons en présence de la victime sainte que nous adorons. Cœur sacré que vous offrez en ce jour à notre vénération, vous serez désormais l'unique objet de notre amour. Vous voyez la sincérité de nos promesses; daignez en être le garant, comme vous en serez la récompense.

Ainsi soit-il.

# CHARITÉ.

*Desiderium pauperum exaudivit Dominus, præparationem cordis eorum audivit auris tua.*

Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres, et son oreille a entendu la prière de leur cœur.

*Psal.* 10, ℣. 17.

La religion est prodigue de ses bienfaits envers tous ses enfants. Elle répand sur les jours du Chrétien des charmes inexprimables : elle le soutient dans l'adversité, le console dans les douleurs, le protége dans les périls et le prémunit contre les écueils de la prospérité. Semblable à une mère qui unit la prudence aux soins de la tendresse, elle nous reçoit dans ses bras à l'entrée de la vie ; elle veille autour de notre berceau, elle dirige nos premiers pas, nous accompagne dans la carrière et adoucit par sa présence le passage terrible de l'Eternité.

Depuis que les nations se sont soumises à son empire, elle n'a cessé de travailler à leur bonheur. C'est elle qui a consolidé les trônes et assuré la tranquillité des Etats. C'est par elle que les rois sont devenus les pères de leurs peuples, comme les peuples deviendraient, en suivant ses conseils, les membres d'une même famille. Il n'est pas un établissement utile, pas un projet digne d'éloges, pas une pensée généreuse qu'elle n'ait le droit de revendiquer, car elle commande et inspire tout ce qui est parfait.

C'est surtout en faveur des pauvres, objet de la prédilection de son divin fondateur, que la religion se plaît à développer l'étendue de ses ressources. Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qu'on persécute, tel est le langage de l'Évangile, langage que Dieu seul pouvait tenir, parce que lui seul peut en faire éprouver la vérité. Ce n'est pas tout : Jésus-Christ s'identifie avec les pauvres, et il nous assure que c'est lui-même que nous assistons quand nous couvrons leur nudité, quand nous essuyons leurs larmes, quand nous apaisons leur faim. Pendant qu'il vécut sur la terre, il voulut partager leur sort, et le fils du Très-Haut n'avait pas où reposer sa tête.

Formés par son esprit et par sa grâce, les saints les plus illustres furent, dans tous les temps, les amis et les protecteurs des pauvres. Tel fut, en particulier, l'incomparable Vincent de Paul, dont le nom rappelle

tant de prodiges et mérite tant de bénédictions. Il veille encore du haut des cieux sur les membres souffrants de Jésus-Christ, et c'est lui qui leur envoie des consolations et des secours. Il n'a point laissé en héritage aux humbles filles qu'il avait adoptées les trésors périssables pour lesquels le monde soupire; mais il leur a légué sa charité toute entière. Nous ne craignons point, depuis qu'elles sont au milieu de nous, de répéter avec le roi-prophète, que le Seigneur a exaucé le désir des pauvres, et que son oreille a entendu la prière de leur cœur : *Desiderium pauperum, etc.*

Leur séjour dans cette ville ne trompera point les espérances qui les y ont précédées.

Gloire en soit rendue à la religion qui a pris la veuve et l'orphelin sous sa protection toute-puissante. Car c'est en vain qu'on forme des projets en faveur de l'indigence ou du malheur, si la charité chrétienne n'est pas chargée de les exécuter. Tout ce qui ne vient pas de Dieu est faible et incomplet comme l'esprit de l'homme que les obstacles découragent, que les difficultés rebutent. La Charité a son langage, ses ménagements, ses manières, je dirai presque ses mœurs, que la sensibilité naturelle, que la bienfaisance du siècle ne peuvent imiter. Je ne puis mieux répondre à vos désirs qu'en vous entretenant de son excellence.

On s'étonne que l'Evangile commande des sacrifices : on demande pourquoi les Chrétiens font pro-

fession de résister aux penchants de la nature. Cette doctrine divine, source de toute perfection, fut accusée de fanatisme par ceux qui ne méritaient pas d'en connaître les avantages. Cependant la gloire et la prospérité des empires, la paix des familles et celle de l'univers ne reposent que sur des sacrifices réciproques. Interrogez tous les hommes qui ont acquis des droits à la reconnaissance de leur siècle et de la postérité : demandez-leur combien de fois, dans leur pénible carrière, ils ont immolé les désirs de la nature à la résolution de faire le bien. Ils répondront unanimement que leur vie fut un combat perpétuel et leur vertu une victoire de tous les jours. Car, sans les combats et la vertu qui en est le fruit, le monde n'est plus qu'une arène sanglante où les passions se disputent des victimes et des dépouilles. Nous n'avons point oublié l'époque fatale où les sacrifices furent abolis, non-seulement dans les temples, mais encore dans les cœurs, et ce souvenir rempli d'horreur nous dispense d'une plus longue discussion.

Oui, il suffit de connaître la perversité naturelle, d'avoir été témoin du choc des intérêts et des amours-propres, pour être convaincu de la nécessité des sacrifices, et pour assurer qu'on ne peut être utile que par le renoncement à soi-même. Or, ce généreux dévouement qui soumet toutes les facultés, qui exclut toute autre pensée que celle du devoir, c'est précisément le caractère de la Charité chrétienne. Voyez

quel admirable portrait le grand apôtre a tracé de cette reine des vertus : « *La Charité*, écrit-il aux Corinthiens, *vit de patience et de bénignité : elle ne conçoit point de jalousie, elle n'agit point sans réflexion, elle ne se laisse point emporter par l'orgueil : sans ambition, sans colère, sans intérêt personnel, elle ne pense jamais le mal : elle pardonne tout, elle est pleine de confiance et d'espoir*, *et supporte tout sans murmure.*

Ce fut sous ces aimables traits que parut dans la Judée le plus doux des enfants des hommes, lorsqu'il vint annoncer l'Evangile et réconcilier le ciel avec la terre. Tels paraissent encore à sa suite les ministres de sa Providence, lorsqu'il les appelle à soulager les maux de l'Eglise et à calmer ses douleurs, tel vous a déjà paru le premier pasteur de ce diocèse : telles seront enfin au milieu des pauvres, les filles de Saint-Vincent.

Et ne croyez pas, Mes Frères, que j'exagère ici les qualités nécessaires pour remplir avec succès des devoirs aussi importants que ceux de la véritable bienfaisance. Il n'est pas rare de trouver, parmi les gens que la fortune a favorisés, des âmes bien nées, des cœurs sensibles qui s'intéressent vivement à tout ce qui souffre, et cette ville en offre de nombreux et admirables exemples. Mais il ne suffit pas, pour être utile à ses frères, de sentir leurs malheurs : ce n'est pas même assez de ne mettre à ses largesses que les bornes de la nécessité, il faut encore entrer dans le secret

des cœurs pour fermer des plaies inconnues, il faut défendre celui-ci contre les fureurs du désespoir, arracher celui-là aux liens d'une passion honteuse, montrer à l'un la Providence s'avançant vers son lit de douleur pour le rendre à la santé, à l'autre le glaive de la justice levé sur sa tête et prêt à le frapper s'il persiste dans des habitudes ruineuses pour les siens et déshonorantes pour lui-même. Il faut pleurer avec la veuve sur les restes inanimés de l'époux que la mort vient de lui ravir, il faut recueillir dans ses bras ces enfants éperdus privés pour toujours des soins de la plus tendre mère. Il faut faire descendre dans cette famille désolée toutes les consolations du ciel. Il faut apparaître au milieu des pleurs, des gémissements et du tumulte comme des anges de paix dont la présence ramène l'espérance et le bonheur. Il faut supporter la vue des maux les plus affreux et les guérir de ses propres mains. Il faut mépriser les fatigues, regarder toutes les privations comme des obligations de chaque jour, courir les dangers des maladies les plus contagieuses, et enfin sacrifier sa propre vie à tous ceux qui implorent des secours.

Ce n'est pas en vain qu'il fut dit à Israël : « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* » En effet, Chrétiens, les souffrances corporelles que nous éprouvons, les infirmités qui nous assiégent, les chagrins même dont nous sommes accablés ne sont qu'une faible partie

des misères humaines; on ne remplit point le but de la charité en ne soulageant que ce corps de péché qui, tôt ou tard, sera rendu à la poussière, ou bien en ne distribuant que des consolations passagères. Il est, aux yeux des fidèles, aux yeux même de la raison, des services beaucoup plus importants : ce sont les besoins de l'âme, qui demandent surtout les ménagements de la prudence, la sagesse et les conseils de l'expérience, une patience que rien ne lasse, une douceur à toute épreuve. Je dirais même que, pour réussir dans ce genre d'apostolat, il faut une mission spéciale, une sorte d'autorité céleste qui ne s'acquiert que par une vocation particulière et ne se conserve que par des engagements sacrés. Une vie sans tache, ou plutôt l'exemple de toutes les vertus, voilà ce qui rend avant tout le soin des pauvres, la visite des malades, des œuvres vraiment utiles. Car jamais vous ne parviendrez à délivrer entièrement le monde de ses souffrances inséparables de la condition des enfants du péché; mais vous apprendrez à ceux qui souffrent quel est le prix de la résignation. Si la religion a dirigé vos démarches, elle inspirera vos paroles ; si vous êtes nourri vous-même de ses maximes sacrées, vous les ferez goûter à ceux qui vous écouteront; si vos actions répondent à votre croyance, vous aurez le droit d'invoquer la croix, de la présenter aux mourants et de leur ouvrir les portes d'une meilleure vie.

Je le répète, pour remplir dans son étendue le but de la Charité, il faut savoir que cette vie n'est qu'un passage, il faut le persuader aux malheureux, et les conduire comme par la main dans la voie de la vérité : c'est la seule qui mène au bonheur.

Ne nous abusons pas, Chrétiens ; nos faibles ressources sont bientôt épuisées : nous supportons une première année de disette, nous réparons des pertes passagères, nous relevons de leurs ruines quelques familles accablées par des coups imprévus, mais nous nous épuisons nous-mêmes en secourant les autres. Quand le ciel est longtemps d'airain, quand les malheurs s'accroissent de jour en jour, quand des royaumes entiers languissent, quand l'incertitude règne dans tous les esprits et le trouble dans tous les cœurs, alors la sagesse de l'homme est impuissante. Il faut recourir à Dieu, qui ouvre quand il lui plaît les trésors de sa miséricorde. Alors la soumission devient d'une nécessité absolue, et les discours humains ne la font pas naître ; alors, enfin, l'espérance des biens éternels est la seule barrière contre le désespoir et le crime, et la bienfaisance humaine ne l'inspire pas.

Pauvres de Jésus-Christ, portion précieuse de son Eglise, gardez-vous de prêter l'oreille aux blasphèmes de l'impie, aux sophismes de l'incrédule. Le monde n'est rien pour vous : vous ne recueillez sur cette terre de malédiction que des refus, des mépris ou des injustices ; vous ne voyez dans l'avenir que des

larmes et des souffrances. Ah ! du moins conservez ce que la Foi vous assure; levez les yeux au ciel, et si votre exil doit être long et pénible, que le souvenir de la céleste patrie soutienne votre courage et sanctifie vos douleurs. C'est à l'ombre des autels, c'est aux pieds de Jésus crucifié que vous trouverez des espérances et des consolations, et rien ne pourra vous les ravir.

Maintenant, Mes Frères, que j'ai exposé les conditions de la véritable Charité, vous me demanderez peut-être quelles âmes sont assez mortes à elles-mêmes pour se charger d'une pareille mission, quelles mains sont assez pures pour recevoir vos dons et les distribuer? Je ne doute point que cette ville, si zélée pour le bien, si prompte à faire tous les sacrifices, à seconder tous les projets utiles, ne renferme dans son enceinte un grand nombre d'amis des pauvres, qui remplissent à leur égard les intentions de la Charité la plus parfaite. Nulle part, en effet, les volontés et les efforts ne présentent un accord plus admirable, ne sont plus sagement dirigés; mais si vous craignez que quelques besoins aient échappé à votre sollicitude, que quelques secours aient été réclamés sans que vous ayez pu les porter, le dévouement des filles de Vincent de Paul va compléter vos saintes entreprises. Nous ne vous dirons point combien, depuis leur établissement, ce nom est devenu cher à tous ceux qu'elles assistent, combien le Seigneur répand de

bénédictions sur leurs pieux desseins; nous ne voulons point affliger leur humilité, déjà alarmée des hommages qu'elles ont recueillis. Il suffit que vous sachiez qu'elles brûlent du désir de commencer leur consolant ministère, et qu'elles regardent comme perdus tous les jours qui ne sont pas consacrés au service des malheureux.

Vous les avez appelées, Mes Frères, et elles sont venues sur votre parole; elles ont suivi les pas du pontife que vous attendiez depuis si longtemps : elles ne pouvaient se présenter sous des auspices plus favorables. Lui-même il préside à cette auguste cérémonie, et sa présence y parle bien plus éloquemment en leur faveur que nos faibles paroles.

Elles arrivent au milieu de vous, et déjà les pauvres les environnent comme des enfants qui se pressent autour de leurs mères; déjà ils ne sont plus aussi effrayés de l'approche d'une saison rigoureuse, ils espèrent qu'elles couvriront leur nudité; déjà ils redoutent moins les horreurs de la faim, les dangers de la maladie; ils espèrent qu'elles leur donneront du pain, qu'elles les visiteront sur le lit de leurs souffrances, qu'elles leur prodigueront tous les soins de la plus tendre charité. C'est à vous, Mes Frères, qu'il est réservé d'accomplir tant d'heureux présages. Versez dans leur sein d'abondantes aumônes; qu'elles soient désormais les dépositaires de vos bienfaisantes intentions. Souvenez-vous que

les pauvres sont nos frères, et qu'ils sont comme nous les cohéritiers du royaume de Jésus-Christ. Leur reconnaissance s'élèvera jusqu'au trône des miséricordes, et des bénédictions éternelles descendront sur vous et sur vos enfants. Hélas! que d'affligeants souvenirs poursuivent sans doute les âmes sensibles jusque dans l'ivresse des plaisirs! Qui ne serait pas troublé dans le cours d'une dépense inutile et peut-être criminelle, en pensant que des familles entières gémissent dans la détresse, tandis qu'une main indiscrète prodigue pour des vanités plus d'or qu'il n'en faudrait pour consoler une veuve délaissée, pour ramener à la vie un vieillard expirant, pour rendre à la vertu des cœurs prêts à l'abandonner.

Vous ferez, Chrétiens, un plus noble usage de la fortune; vous vous en servirez pour faire des heureux; vous n'attacherez point vos désirs à des jouissances qui ne laissent que des regrets; vous vous ménagerez, par quelques privations, le plus pur et plus doux de tous les plaisirs. Vos bonnes œuvres seront la source de nouvelles faveurs en ce monde et le principe d'une récompense infinie dans l'autre.

Ainsi soit-il.

# CHARITÉ.

*Impius facit opus instabile; seminanti autem justitiam merces fidelis.*

Rien n'est durable dans les œuvres de l'impie ; mais celui qui sème la justice est assuré de sa récompense.

*Prov.* ch. 11, ℣ 18.

MESDAMES,

Qu'il me soit permis, en commençant cette courte et simple instruction, de vous exprimer d'abord mon admiration et ma reconnaissance pour les bénédictions sans nombre que le ciel répand sur vos saintes entreprises. Je disais, il y a quelques semaines, en vous adressant la parole sur le même sujet, que l'Ecole de l'Hôtel-Dieu n'était que la fille de celle du Sanitat; en effet, c'est à l'heureuse idée qui a créé la

première, à la pieuse industrie de sa fondation, que nous devons la seconde; mais aujourd'hui que je retrouve le même empressement, le même zèle et le même succès, il me paraît plus juste de dire que ces deux écoles sont sœurs, ou plutôt qu'elles n'en forment qu'une. C'est entrer dans vos intentions que de vous attribuer à toutes une seule pensée, un seul et unique but, celui de rendre hommage à la Religion en secourant les pauvres. Cet admirable concert de tant de cœurs unis par l'amour de Dieu et du prochain, rappelle le plus beau caractère de l'esprit évangélique, car on ne peut faire un éloge plus complet de votre association, que de dire de vous, comme des premiers fidèles : *Il n'y a ici qu'un cœur et qu'une âme.*

Vous me pardonnerez, Mesdames, l'expression des sentiments que j'éprouve toutes les fois que j'ai l'avantage d'assister à de pareilles réunions; il me serait impossible de les taire. Si votre humilité s'en alarme, reportez le bien que vous faites vers l'Esprit-Saint, qui en est le premier auteur, rendez-lui grâces des heureuses inspirations qu'il vous donne; remerciez-le d'avoir placé à la tête de cette paroisse un pasteur dont les paroles éloquentes ont gagné la cause des malheureux, dont les travaux encouragent vos sacrifices et raniment votre charité; rendez justice au dévouement sublime de ces sœurs, dignes du beau nom qu'elles portent; mais souffrez que je vous la rende à mon tour, car l'exemple que vous donnez ne sau-

rait être trop connu : nous en avons besoin, si je puis parler de la sorte, pour combattre les fausses maximes et les funestes efforts des ennemis de la Foi.

O Foi ! ô croyance sacrée, source de nos faibles mérites, fondement de nos célestes espérances ! O Eglise de Jésus-Christ ! arche sainte, hors de laquelle il n'y a point de salut pour les coupables mortels, le temps est venu de repousser les outrages dont vous fûtes trop longtemps l'objet. C'est en présence des bienfaits de la Religion, au milieu des pauvres enfants qu'elle instruit, qu'elle console, qu'elle nourrit, qu'il convient de répéter cet oracle de la Sagesse : Rien n'est durable dans les ouvrages de l'impie; mais celui qui sème la justice est assuré de sa récompense.

Oui, Mesdames, je ne sais si mes désirs me font illusion; mais il me semble que des jours pleins de consolations et d'espérances commencent à se lever pour les amis de la vérité et de la justice. Dans toutes les villes de cette France, autrefois si chrétienne, chaque année nous révèle l'existence de quelqu'établissement utile. On dirait que les premières classes de la société, jalouses de faire oublier les scandales dont elles furent accusées, se piquent d'une noble et sainte émulation pour réparer les désastres de l'incrédulité. Le malheur, l'enfance, la piété, le repentir, trouvent presque partout des asiles ouverts, des guides éclairés, des retraites paisibles, des instructions et des conseils; dans cette ville surtout, il n'y a

presque plus à fonder : il suffira de perpétuer ce qui existe ; car les ressources de la Charité sont étendues en proportion des besoins. Du moins, si le but n'est pas encore atteint, l'ouvrage est commencé, les fondements sont établis, et il ne tiendra pas à votre zèle que bientôt l'édifice ne soit achevé.

Et cependant, Mesdames, si nous reportons nos souvenirs vers le passé, si nous remontons quelques années, nous touchons en un instant à l'époque de la destruction, à ces jours de vertige et d'orgueil où la sagesse humaine, assise sur les ruines qu'elle avait amoncelées, se vantait fièrement de régénérer le monde et de faire oublier tout ce que la Religion avait fondé pour le bonheur des hommes. Les peuples, égarés par ses discours trompeurs, lui fournissaient eux-mêmes les armes dont elle se servait pour les détruire, et les hommes, pour qui la vie serait un fardeau insupportable sans le secours et les lumières de la Foi, renversaient alors les temples et les autels, et blasphémaient les leçons salutaires que la raison leur avait fait entendre pendant dix-huit siècles ! Je respecte trop vos sentiments pour reproduire ici le tableau des scènes horribles dont cette ville et tant d'autres furent victimes ; il me suffit de vous avoir fourni des motifs de comparaison entre les œuvres de l'impiété triomphante et celles de la Charité. Je sais qu'il n'y a point parmi vous d'incrédules à combattre ni d'aveugles à éclairer ; mais il me semble que c'est pour les âmes chrétiennes une

consolation bien douce, de penser que la foi qu'elles ont embrassée ne reprend son autorité sur le monde que pour fermer des plaies qu'elle n'a point faites, que pour guérir des maux sur lesquels elle n'a cessé de gémir. Pour ne rien laisser à des interprétations incertaines et pour expliquer ma pensée tout entière, j'ajouterai que je ne partage pas la fausse délicatesse de ceux qui prétendent que nous ne devons plus revenir sur des scandales dont chaque jour efface de plus en plus les traces affligeantes. Ne soyons pas si avares de notre propre expérience, car lorsque la Providence nous donne de grandes et terribles leçons en bouleversant sous nos yeux les sociétés les mieux établies, sans doute elle se propose notre instruction et notre amendement; elle nous défend d'ensevelir dans l'oubli les jours de sa vengeance, de peur qu'elle ne soit encore obligée de nous frapper. Voilà pourquoi le Seigneur ordonne à Moïse de conserver à jamais la mémoire du déluge dans l'histoire qu'il le chargera d'écrire pour les enfants de Jacob, afin qu'à côté de la corruption originelle dont ils ne pouvaient ignorer les funestes penchants, ils trouvassent un motif puissant de la combattre dans le désastre universel qu'elle s'était attiré. Des disciples de Jésus-Christ auront toujours assez de force pour ne mêler aucune amertume dans les souvenirs qu'ils conserveront. Il n'y a rien à redouter de celui dont la Religion dirige les pensées, car ses désirs n'ont point

d'autre terme que l'imitation de son divin maître, dont le dernier soupir fut un acte de miséricorde.

Ainsi, Mesdames, puisque nous avons été témoins de la colère du ciel, profitons des avertissements qui nous ont été donnés par elle : c'est le dessein de la Providence. Car le Dieu que nous adorons ne demande pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Or, quoi de plus propre à détruire les maximes insensées d'une vaine et fausse philosophie, à ramener les hommes égarés vers de meilleurs principes, à produire de véritables conversions, que la considération des désordres causés par l'impiété? Quoi de plus capable de vous pénétrer de plus en plus de la nécessité et des avantages de la Foi? Quoi de plus propre à faire triompher des illusions de l'orgueil, que la comparaison que je viens de vous indiquer? D'un côté, c'est l'homme avec ses ténèbres, avec ses passions et ses vices, qui prétend instruire et régler le monde; malheureux, qui ignore jusqu'au mystère de sa propre existence et qui ne peut se répondre à lui-même d'un jour dans la courte durée de sa vie; de l'autre, c'est Dieu, créateur du ciel et de la terre, la source intarissable de toute vérité, l'auteur de toute sagesse, qui, comme un père plein d'amour, descend vers ses enfants pour leur apprendre le chemin du bonheur éternel : ici, ce sont des discours pompeux, mais vides de sens, parce qu'ils renferment des contradictions sans nombre; des leçons quelquefois élo-

quentes, mais toujours stériles, parce qu'elles sont sans autorité; des principes de bienfaisance universelle, de probité, d'honneur, à la suite desquels apparaissent aussitôt la dureté, l'ambition, l'égoïsme; là, au contraire, c'est une morale pleine de douceur et de simplicité, mais efficace, parce qu'elle repose sur des dogmes inébranlables, et qu'en l'écoutant nous savons qu'elle vient de Dieu même. Ici la licence et l'égarement des pensées, sans les devoirs les plus importants de la société; la liberté de tout dire, de tout entreprendre sous le nom perfide d'indépendance; là, au contraire, des barrières insurmontables opposées à la curiosité, aux folles prétentions; la docilité, la soumission, l'humilité, exigées comme les premières dispositions de l'esprit et les premiers sentiments du cœur. Enfin, dans les dangereux systèmes que nous combattons, une ignorance si complète des misères et des besoins de l'homme, un mépris si profond des pauvres et de leurs souffrances, qu'il n'y a pas un hospice, pas une école de gratuité, pas un asile ouvert à tant de voyageurs infortunés sur le chemin de la vie, que la Religion n'ait le droit de réclamer comme son ouvrage. Qu'on me montre, en effet, avant la prédication de l'Évangile, un seul hôpital chez les peuples les plus renommés par leur philosophie, et qu'on me dise si l'esclave couvert de plaies par un maître sans entrailles, trouvait une sœur de la Sagesse ou une fille de la Charité pour étancher son sang et

panser ses blessures? Non, Mesdames, rien de ce qu'a créé la Foi pour le soulagement et la consolation des hommes n'avait été inspiré par la nature, tant il est vrai que la révélation était absolument nécessaire, et cette seule considération suffirait pour prouver invinciblement l'obligation où nous sommes de connaître, d'étudier et de pratiquer l'Evangile. Ce n'est pas que, dans ces derniers temps, les prétendus réformateurs n'aient essayé de combler ce vide de leurs doctrines par des institutions qui pussent leur faire honneur et les mettre en crédit. Ils n'ont épargné ni frais ni patience pour imiter les grandes créations de la Charité; les plumes les plus habiles et les mieux exercées ont reçu ordre de vanter les nouvelles entreprises et de les annoncer comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain; mais le néant dévore le fruit des travaux des hommes, quand la main de Dieu ne les soutient pas, ou s'il leur est donné de subsister pendant quelques jours, ce n'est que pour se faire juger par de funestes résultats. Il y a plus de trois mille ans que la sagesse éternelle a prononcé qu'il n'y a rien de durable dans les œuvres de l'impie, et cet oracle a conservé sa vérité et sa force, malgré la durée des siècles et les efforts sans cesse renouvelés pour le démentir. Il faut donc le confesser avec les livres saints, il n'y a point de prudence, point de sagesse, point de projets qui puissent prévaloir contre la volonté du Seigneur.

Quelle différence, Mesdames, entre ce triste tableau et les plaisirs si purs que vous goûtez dans les œuvres de la piété! Comme c'est au nom de Dieu qu'elles ont été entreprises, elles prennent, dès leur naissance, quelque chose de grand, d'utile, de consolant comme la vertu qui les produit. Et c'est ainsi que s'accomplit la seconde partie de mon texte : *Celui qui sème la justice est assuré de sa récompense.*

En effet, sans parler ici du prix réservé aux plus faibles sacrifices, sans relever par l'autorité de la Sainte Écriture le mérite de l'aumône que vous connaissez comme moi, je ne puis m'empêcher de me souvenir qu'un verre d'eau donné pour l'amour de Jésus-Christ est un titre à la miséricorde, à la bonté, je dirais presque à la reconnaissance de ce divin maître, si justement appelé *le plus doux des enfants des hommes*. Venez, bien-aimés de mon père, venez prendre possession du royaume que je vous ai préparé, vous dira un jour le protecteur des pauvres : j'étais nu et vous m'avez donné des vêtements; j'avais faim et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif et vous m'avez donné à boire. Voilà ce qui est assuré à la Charité chrétienne, à la vôtre, Mesdames, quand vous aurez fourni la carrière assignée à chacune de vous dans ce lieu de passage et d'épreuves.

O religion pleine de charmes! ô repos de la céleste patrie, bonheur parfait, qu'il en coûte peu pour vous acquérir! Quelles sont faciles les conditions imposées

aux disciples de l'Evangile! Qu'il est rapide le temps de vos combats! qu'elle est précieuse la couronne promise à vos efforts!

Et cependant, malgré l'espoir d'une récompense éternelle, il semble que l'amour de notre Dieu ait voulu soutenir dès cette vie, par les plus douces jouissances, la faiblesse de nos résolutions. Jetez les yeux sur cette intéressante famille qui vous environne de son respect et de sa reconnaissance; comptez ces innocentes créatures arrachées par vos mains à la misère, à l'ignorance, à la corruption, le plus grand de tous les maux. Pensez que vous êtes mères, que ces pauvres enfants ont aussi des mères, dont le cœur, fermé depuis si longtemps aux douceurs de la vie, s'ouvre aux consolations que vous leur offrez. Considérez avec quelle promptitude, avec quel succès admirable cet établissement s'est formé, le point de perfection où il est arrivé; calculez la modicité des ressources, l'espèce de prodige opéré par quelques aumônes, et vous sentirez que le bonheur d'avoir participé à un si grand bien, l'emporte sur les plaisirs bruyants du monde, autant que la foi qui vous guide, l'emporte elle-même sur les fausses doctrines qu'on a vainement tenté de lui substituer.

Je n'ajouterai rien aux motifs pressants que vous avez de soutenir votre ouvrage, je croirais faire injure à votre zèle. Je viens en admirer les fruits plutôt que lui donner des encouragements. D'ailleurs, qu'ai-

je besoin d'unir ma faible voix à celle de l'Eglise? Accoutumées à suivre ses conseils, vous n'oublierez pas pendant la sainte Quarantaine, les salutaires leçons qu'elle vous a déjà fait entendre. Vous vous souviendrez de cette poussière placée sur votre front par la main de ses ministres. Cette grave cérémonie est plus éloquente que les paroles pour rappeler le néant de la vie, la nécessité des bonnes œuvres et le danger de tout ce qui n'est pas fait pour Dieu. Vous fûtes tirées de la poussière, et bientôt ce corps, objet peut-être de trop de complaisance, retombera dans la poussière. La corruption dévorera votre existence matérielle. Mais elle n'éteindra pas le souffle divin qui vous anime; elle n'effacera pas les pages du livre éternel, où sont inscrits jusqu'aux mouvements de votre cœur, jusqu'à vos pensées les plus secrètes. Ah! si lorsque votre âme paraîtra devant le souverain juge, pour subir une sentence irrévocable, les bénédictions de la veuve et de l'orphelin l'accompagnent; si le souvenir des fêtes mondaines auxquelles vous prîtes peut-être une part trop active, dans une année remarquable par l'excès des plaisirs, si, dis-je, ce souvenir, inquiétant pour la foi, est effacé par les prières des pauvres, combien vous vous applaudirez de vos soins et de vos bienfaits! Puissiez-vous les multiplier jusqu'à ce que vous en receviez le prix dans le sein de Dieu même!

# OUVERTURE

DU

# NOVICIAT DE SAINT-MARTIN DE BEAUPREAU,

le 2 octobre 1827.

*Cùm autem placuit ei qui me vocavit per gratiam suam, continuò non acquievi carni et sanguini.*

Quand il a plû à Dieu de me faire goûter les douceurs de sa grâce, j'ai renoncé pour toujours aux conseils de la chair et du sang.

*Galat.*, c. 1, ℣. 15 et 16.

Vous attendiez avec une juste impatience, M. F., la pieuse solennité qui nous réunit. Vous aviez conçu de grandes espérances pour le bonheur et l'édification de vos familles, pendant les exercices de la mission, dont la mémoire est à jamais gravée dans le cœur des fidèles habitants de cette paroisse. La présence des hommes apostoliques qui vous consacraient alors leurs soins, leur éloquence, leurs lumières; le saint enthousiasme qu'ils inspirèrent à tous ceux qui eurent le bonheur de les entendre, leurs exemples plus touchants encore que leurs discours, enfin le magnifique appareil des pompes religieuses qu'ils déployèrent à vos yeux, vous parurent autant de signes

de la protection céleste, et vous présagèrent de nouvelles faveurs pour l'avenir. Vous aviez le droit d'y compter, car les dons du Seigneur s'accroissent par la fidélité de ceux qui les reçoivent.

Effrayés des périls sans nombre dont un siècle orgueilleux et corrompu environne la jeunesse, vous secondiez de toute l'ardeur de vos vœux les louables desseins de votre digne pasteur, à qui il a été donné de former et d'accomplir, comme par miracle, les œuvres étonnantes dont nous admirons avec vous le succès. Vous désiriez que le père de la nombreuse famille de Saint-Laurent-Sur-Sèvres, dont les membres, animés de la charité la plus pure, se répandent sur tous les points de la France, et portent partout des secours à la faiblesse, des consolations au malheur, des instructions à l'ignorance, des encouragements à la vertu, des promesses au repentir, vous laissât un témoignage durable de l'affection particulière que vous lui aviez inspirée. Vous demandiez qu'un asile de paix et d'innocence fût ouvert aux âmes généreuses que le Seigneur appelle à communiquer, par de salutaires enseignements, le feu divin dont elles sont consumées. Vous vouliez que cet asile servît comme de rempart contre les attaques de l'ennemi du salut, pour protéger non seulement le troupeau choisi qu'il va renfermer, mais encore le pays tout entier, par la pureté d'une vie angélique, et par des prières dignes de monter jusqu'aux cieux.

Vos souhaits sont accomplis, M. F., le zèle du fondateur reçoit en ce jour une juste et douce récompense. Vos enfants portent déjà des fruits de docilité sous la main paternelle qui les dirige, et le vénérable supérieur, de qui relèvent tant d'établissements utiles, vient lui-même consacrer, à la gloire de l'Eglise de Jésus-Christ, cette maison naissante, qui, pour être la plus jeune de ses filles, n'en sera pas moins chère à son cœur.

Si j'avais pu prévoir, M. F., que je serais chargé de vous entretenir, dans cette belle cérémonie, des bienfaits que le Seigneur a répandus sur vous, et des grâces plus précieuses encore qui vous sont préparées, j'aurais fait tous mes efforts pour m'acquitter dignement d'une mission si importante; mais je suis forcé de m'abandonner aux sentiments que j'éprouve, et d'en suivre le cours sans ordre et sans préparation. Je vais néanmoins essayer de vous laisser quelques souvenirs des obligations que la Religion nous impose, en rattachant mes propres idées aux grands principes de la morale chrétienne, qui ne peuvent vous être rappelés trop souvent.

La morale chrétienne, M. F., n'est point le fruit de la sagesse humaine; elle ne tire point son autorité des lumières incertaines d'une raison présomptueuse et superbe. Elle est descendue du ciel avec les commandements de Dieu, qui en furent dans tous les temps le fondement immuable, en attendant que le

Fils de Dieu vînt lui-même achever l'édifice commencé sous la loi naturelle, et continué par le ministère du législateur des Hébreux. Ce serait donc une erreur à la fois bien criminelle et bien dangereuse, que celle qui nous porterait à croire que nous pouvons remplacer l'enseignement de l'Evangile par nos propres réflexions. Gardez-vous, M. F., de cet esprit d'indépendance et de révolte qui cherche à pénétrer jusque dans nos campagnes, et qui soumet au tribunal de l'ignorance et de l'orgueil, jusqu'à l'enseignement des pasteurs, qui discute, qui pèse, qui juge et condamne les leçons que Jésus-Christ a confiées à ses ministres, pour être la règle de tout homme qui reçoit la vie de la puissance du Créateur.

Non, M. F., si le Sauveur du monde n'avait pas daigné se revêtir de notre humanité, et converser avec les malheureux habitants de la terre, jamais nous n'aurions appris le chemin du ciel, jamais nous n'aurions connu le bonheur, jamais nous n'aurions pu recouvrer l'héritage d'immortalité dont le péché nous avait privés pour toujours. Quel homme de bonne foi oserait soutenir qu'il n'a besoin ni d'instructions pour se diriger, ni de secours pour se conduire? Grâces éternelles vous soient donc rendues, ô Dieu de miséricorde et d'amour! Que toutes les créatures vous écoutent et vous adorent! que tous les esprits s'abaissent devant vous! que tous les cœurs vous glorifient et vous aiment! Car il n'est point d'autre nom

sous le ciel en qui nous puissions mettre nos espérances.

Mais s'il est vrai, comme nous n'en pouvons douter, que Jésus-Christ ait quitté le sein de son Père pour tracer par sa propre vie la route que nous devons suivre, la connaissance de la véritable sagesse n'est point difficile à acquérir. Elle est à la portée de tout le monde; elle s'offre d'elle-même à ceux qui la cherchent : que dis-je! elle prévient nos vœux et jusqu'à nos pensées. Elle a répandu dans tout l'univers sa lumière éclatante, et les peuples les plus éloignés ont entendu le bruit de ses oracles.

C'est en effet, M. F., le caractère de la morale chrétienne; elle est accessible à tous : le pauvre, l'ignorant, l'homme que le monde méprise et rejette, trouvent en elle des consolations ineffables, un appui qui ne lui manque jamais. Bien plus : le Père céleste se plaît à révéler ses secrets aux petits et aux simples, et il les dérobe aux faux sages du siècle. Mais encore, que faut-il connaître et faire pour remplir les obligations qui nous sont imposées par la justice et par la reconnaissance? Nous pouvons réduire tous nos devoirs à l'étude de la vie de Jésus-Christ et à l'imitation de ses exemples. Aucun de nous ne sera sauvé, s'il n'est trouvé conforme à ce divin modèle. Et, n'est-il pas bien juste, ô chrétiens, rachetés du sang de Jésus-Christ, que vos yeux et votre âme soient toujours attachés sur cette image sacrée, qui nous a

été montrée sur la montagne sainte, pour être le livre du monde, comme dit un saint Père? Si vous prenez le goût de cette sainte étude, vous apprendrez tout sans travail et sans efforts. Dans quelque position que vous vous trouviez, la vie du Sauveur vous présentera des modèles, car il a passé par toutes les épreuves, et il a vraiment accompli toute justice. Que les grands du monde méditent ses abaissements : il était le roi du ciel, il est né dans une crèche; que les pauvres se souviennent de sa détresse : il était le maître de l'univers, il n'avait pas où reposer sa tête; que les victimes de l'injustice et de la vengeance se rappellent sa douceur et sa soumission : il était tout-puissant, et il s'est laissé conduire à la mort; que tous ceux qui souffrent se consolent, en pensant à ses douleurs : il était immortel, et il a été couvert de plaies sanglantes par la main des bourreaux.

Heureux celui qui garde dans son cœur ces adorables souvenirs! heureux le disciple de Jésus-Christ qui suit pas à pas les traces de son divin maître! heureuse l'âme fidèle que l'habitude de ces saintes pensées élève bien au-dessus de cette vallée de larmes, qui ne place point sa félicité dans les vains objets que se disputent les passions des hommes, et qui voit, pour ainsi dire, s'écouler sous ses pieds le torrent d'iniquités qui inonde la terre, sans être jamais souillée par ses débordements impurs!

Mais encore une fois, quel est le secret de cette

perfection sublime que les impies eux-mêmes sont forcés d'admirer, dont la vue couvre leur front de honte, et confond les prétentions de leur vaine sagesse? Ce secret involontaire, j'ai déjà dit qu'il est aisé de le reconnaître. Il est renfermé dans quelques paroles pleines de précision et de clarté, comme toutes celles qui sont sorties de la bouche du divin maître : *Que celui qui veut me suivre, se renonce soi-même, et porte sa croix tous les jours de sa vie.* Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage; j'ai tout appris par cet unique oracle; ma conduite est renfermée dans ce seul principe. Et c'est ici que reviennent les paroles que j'ai prononcées en commençant : *quand il a plu à Dieu de me faire goûter les douceurs de sa grâce, aussitôt j'ai cessé d'écouter les conseils, les inclinations, les désirs de la chair et du sang. Cùm autem placuit ei qui me vocavit per gratiam suam, continuò non acquievi carni et sanguini.* Que la chair et le sang, c'est-à-dire les sentiments de la nature corrompue, ne soient plus le principe de vos démarches, que tous les liens qui vous attachent encore à votre volonté se brisent pour toujours! que les premiers combats ne vous découragent point! que des craintes chimériques ne vous détournent point de vos résolutions salutaires! Prenez sur vos épaules le joug du Seigneur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Goûtez et voyez combien son service renferme de douceurs! *Gustate et videte quoniam suavis est*

*Dominus.* Vous, épouses de Jésus-Christ, qu'une sainte vocation a mises à l'abri des inconstances du monde, vous qu'un courageux dévouement a rendues les instruments dociles de la volonté de Dieu, vous en qui la grâce a triomphé de la chair et du sang, livrez-vous avec un nouveau zèle aux importantes fonctions qui vous sont départies; apprenez à ces pauvres enfants que l'Eglise vous confie les grandes vérités que je viens de rappeler si imparfaitement; retracez par vos exemples, bien plus que par vos leçons, l'admirable modèle que vous êtes chargées de faire aimer, en l'imitant vous-mêmes. Puissent les sacrifices de chaque jour, et les soins continuels que votre emploi commande, trouver leur récompense dans les progrès toujours croissants de vos chères élèves! Puisse cette paroisse qui renferme mes plus doux souvenirs, et mes affections les plus légitimes, servir à jamais d'exemple à toutes les autres! Puisse ce pieux établissement étendre ses heureux effets dans toute la contrée! puisse la Religion conserver sur nous son empire, et faire notre gloire en cette vie et en l'autre!

# BÉNÉDICTION

# DE LA CHAPELLE

DE

L'ÉCOLE DE SAINT-MARTIN DE BEAUPREAU,

22 Août 1828.

*Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam à dextris est mihi, ne commovear.*

Je me propose toujours de plaire au Seigneur et je marche en sa présence, parce que je sais qu'il est à ma droite pour me soutenir et pour assurer mes pas.

*Ps.* 15, ℣. 8.

MONSEIGNEUR,

Les œuvres qui procurent la gloire de Dieu et qui promettent aux hommes des consolations solides et durables, en étendant le règne de la justice et de la vérité, ne prennent point leur source dans les idées humaines : elles viennent de plus haut; leur origine est dans le ciel. C'est le Seigneur qui en fait naître le dessein, comme c'est lui qui en assure l'exécution : *Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum.*

Les passions peuvent bien pousser une âme ardente à des projets qui étonnent le monde et ravissent son admiration : l'espérance du succès, la douceur des applaudissements qui le suivent, donnent de la force et de la persévérance; mais ce qui n'est fait que pour la terre, se ressent toujours de la malédiction qu'elle a encourue, et ne montre rien de la fécondité, de la stabilité des pensées de la foi. L'action du temps suffit pour anéantir les ouvrages de la sagesse naturelle, et pour ruiner sa gloire. Les merveilles de l'antiquité ont fait place à des travaux plus modernes, aussi fragiles que les premiers dont la mémoire subsiste à peine enveloppée des ombres de l'incertitude et de l'oubli. Un esprit nouveau s'empare d'une génération nouvelle; les goûts et les intérêts se tournent vers un autre but, et, ce qui faisait l'admiration d'un siècle, excite la censure et peut-être le mépris du siècle suivant.

Il n'en est point ainsi du zèle que la religion inspire, que la présence de Dieu fortifie, que le bonheur de lui plaire fait agir. Toujours dirigé par les mêmes vues, toujours soutenu par les mêmes appuis, toujours animé par les mêmes motifs, il participe dans ses effets de l'immutabilité de Dieu même. Les disciples de la charité, soumis à des impressions uniformes et constantes, se transmettent comme un héritage de famille les pieuses entreprises qui ont occupé leur vie : car la foi du chrétien, semblable à une colonne

indestructible, auprès d'un édifice qui croule sans cesse quoique sans cesse reconstruit, reste debout au milieu des vicissitudes de l'univers.

Les établissements qu'elle a fondés sont souvent battus par la tempête, quelquefois renversés par le torrent de l'impiété; mais à peine le vent de la destruction a cessé de souffler, qu'ils se relèvent plus brillants et plus fermes.

C'est par une conséquence admirable de ces principes éternels, Monseigneur, que pendant une carrière si riche de bénédictions et de grâces, vous avez fermé les plaies de ce diocèse dont vous êtes le chef, le bienfaiteur et le modèle. L'estimable curé de cette paroisse, marchant sur les traces du premier pasteur, n'a point douté que la Providence ne vînt au secours de ses pieux desseins dont cette solennité proclame l'heureux accomplissement. C'est le désir de prendre part à la joie si légitime que votre présence lui fait goûter aujourd'hui, qui réunit autour de vous l'élite d'une partie de votre troupeau, à la suite de cette noble famille dont la protection indispensable au bien de la contrée ne trompe jamais les vœux de la piété.

En voyant un autel élevé sur le lieu même où naguère des ruines attristaient les regards, au sein d'une vaste retraite ouverte comme par miracle aux humbles vierges dont nous connaissons déjà les vertus et les services, que puis-je vous proposer de plus convenable, M. F., que de méditer ensemble les paroles

que j'ai citées en commençant : *Je me propose toujours de plaire au Seigneur, et je marche en sa présence, parce que je sais qu'il est á ma droite pour me soutenir et pour assurer mes pas* : sans doute elles nous fourniront sur la présence de Dieu, sur les sentiments qu'elle fait naître, quelques réflexions édifiantes qui seront l'unique but de cette courte exhortation.

## PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les cieux et la terre sont pleins de la majesté du Très-Haut, ou plutôt le Créateur contient dans son essence adorable tous les ouvrages de ses mains. Quand il sortit de son repos éternel pour donner l'être aux créatures, il les tira de son inépuisable fécondité; il les marqua du sceau de sa puissance, et les chargea du soin de publier sa gloire; mais il renferma dans son immensité leur course nécessairement bornée.

La raison, malgré ses ténèbres, prévient ici les lumières de la foi; elle suffirait à la démonstration rigoureuse d'un dogme si important dans ses conséquences. En effet, il est impossible d'avoir l'idée de Dieu, sans se le représenter avec des perfections infinies dans leur nature comme dans leurs effets : or, Dieu perdrait cet attribut unique et suprême, si un atôme, si une pensée, pouvaient échapper à son intelligence qui les produit et les soutient. Mais pourquoi nous arrêter aux lueurs de la raison toujours

prêtes à s'éteindre? Nous trouverons dans les oracles de la révélation des preuves et plus éloquentes et plus convenables. C'est suivre le conseil de l'Esprit-Saint que de chercher le Seigneur avec persévérance, et de ne point se lasser de cette utile recherche jusqu'à ce qu'on soit parvenu à découvrir son visage adorable : *Quærite Dominum.*

Les anciens, dont la foi si pure et si vive, nous est proposée pour modèle de la perfection que doit avoir la nôtre, nous ont laissé sur la présence de Dieu des expressions magnifiques et des exemples capables de nous animer des sentiments dont ils étaient eux-mêmes pénétrés. Tout annonce dans leur langage et leur conduite un souvenir vivant de cette grande vérité. L'esprit du Seigneur, dit l'auteur de la *Sagesse,* a rempli l'univers; il connaît et apprécie le langage de tous les êtres. (*Sap.,* 1, 7, 8, 9, 10.) *Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis.* C'est pourquoi celui qui prononce des paroles d'iniquité ne peut se cacher à lui, et il n'échappera point à la juste sévérité de ses jugements : *Propter hoc qui loquitur iniqua non potest latere, et non præteriet illum corripiens judicium.* Car l'impie sera interrogé sur ses pensées, et ses discours imprudents monteront jusqu'à Dieu qui le punira de ses blasphèmes : *In cogitationibus enim impii interrogatio erit : sermonum autem illius auditio ad Deum veniet, ad corruptionem iniquitatum illius.* Le zèle

jaloux du Très-Haut prête l'oreille aux murmures les plus secrets, et son œil suit avec attention toutes les démarches des enfants des hommes. Aussi le libérateur du peuple d'Israël se rappelait-il l'Invisible au milieu des pompes et des abominations d'un culte sacrilége qu'il ne partageait point. (*Heb.*) *Invisibilem tanquàm videns sustinuit.* Aussi la chaste Suzanne, s'écriait-elle, en levant ses regards au ciel : « Il vaut mieux que je succombe sous les traits de la calomnie que de pécher en présence du Seigneur. »

Abraham, Jacob, Joseph et les patriarches, Moïse, Josué, Samuel et les prophètes, témoignent partout les mêmes dispositions, et l'on dirait, en parcourant les récits dont ils sont l'objet ou les auteurs, qu'ils réduisent tous leurs devoirs à la seule obligation de marcher sous les yeux du Créateur. (*Gen.*) *Ambula coram me*, *et esto perfectus.*

Si nous parcourons les *Saints Cantiques* que la pénitence et l'amour ont inspirés au prophète royal, et par lesquels l'Eglise exprime, dans l'office de chaque jour, ses besoins, ses vœux et ses espérances, nous reconnaîtrons que la présence intime du Dieu vivant en a dirigé les mouvements les plus élevés. Je cède au désir de vous faire entendre ce divin langage; quel autre serait plus propre à vous édifier? « Oui, Seigneur, s'écrie dans son admiration le chantre sublime de la puissance et de la miséricorde de l'Eternel, tout vous est connu; l'avenir n'a point de voiles,

le passé point de ténèbres que vous n'ayez percées. (*Ps.* 138.) C'est vous qui m'avez formé; c'est votre main qui conserve l'être fragile que vous avez tiré du néant. Vous pénétrez tout ce qui est en moi d'une manière admirable, et mes faibles pensées n'atteindront jamais jusqu'à la hauteur de votre science divine : *Mirabilis facta est scientia tua ex me, et non potero ad eam.* Où m'enfuirai-je, grand Dieu, pour me dérober à la clarté de votre esprit, à l'éclat de votre visage? Si je monte dans les cieux, vous y faites votre demeure; si je descends dans les enfers, vous y êtes présent; si je m'élève, dès le matin, sur les ailes de l'aurore, et que d'un vol rapide j'atteigne les îles les plus reculées, c'est votre main qui me conduira, et votre droite me soutiendra dans ma course. En vain j'espérerai que les ténèbres me déroberont à vos yeux, car les ombres de la nuit sont pour vous comme les feux du jour : *Nox sicut dies illuminabitur.*

» Ainsi, ô Dieu éternel, tout-puissant, immense, vous êtes partout, vous voyez tout, vous réglez tout suivant les décrets invariables de votre souveraine volonté; vous connaissez les mouvements les plus secrets de nos âmes avant que nous les ayons ressentis. Un désir à demi formé est déjà jugé par votre justice, et la parole que mes lèvres prononcent vous l'avez entendue avant qu'elle ait frappé l'oreille de ceux qui m'écoutent! »

Le grand apôtre répète en d'autres termes les mê-

mes vérités. Après avoir aperçu dans les rues d'Athènes une inscription digne d'un peuple superstitieux à l'excès : « Au dieu inconnu », il s'avance jusqu'au sein de l'aréopage, et, d'une voix que la vérité rend imposante, il s'écrie : « O Athéniens, renoncez à votre aveugle culte : le Dieu que vous honorez sans le connaître, et d'une manière indigne de son nom, je viens vous l'annoncer; c'est le Créateur du ciel et de la terre, qui a gravé dans ses ouvrages l'image de sa puissance et de sa bonté, afin que les hommes le cherchent et s'approchent de lui, quoiqu'il ne soit pas éloigné de chacun de nous; car c'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie. » *In ipso vivimus, et morimur et sumus.*

Je sais, M. F., que la dissipation journalière dans laquelle nous vivons, nous empêche souvent de donner à la présence de Dieu l'attention qu'elle mérite; mais quand je ferme un moment mon âme aux objets sensibles, et que retiré, s'il m'est permis de le dire, dans le secret de mon intelligence, je viens à réfléchir sur l'étonnante intimité qui m'unit à l'auteur de mon existence, j'éprouve un trouble involontaire; une terreur religieuse me saisit malgré moi, tant je suis honteux de la corruption qui m'environne, tant je me reconnais indigne de paraître devant celui dont je ne puis, hélas! éviter les regards inévitables. Mais puisque nous ne cherchons, M. F., dans un sujet si fécond et si étendu, que quelques réflexions

dignes de la cérémonie qui nous rassemble, pourquoi multiplierais-je inutilement les témoignages d'un dogme que la raison de l'homme démontre, et dont il est impossible de douter sans renoncer à la foi du chrétien. Cependant la présence de Dieu, considérée sous le rapport de son immensité, n'est, pour ainsi parler, qu'une émanation nécessaire de ses perfections sans bornes : il a trouvé dans son amour pour les hommes le secret de se communiquer à eux d'une manière plus touchante et plus douce pour le cœur du fidèle que les miracles de sa puissance. C'est le séjour que son Fils bien-aimé daigne faire au sein des tabernacles, que la reconnaissance élève aux prodiges de l'Eucharistie. Devant ce mystère, l'éloquence des prophètes, la lumière des apôtres, la gloire des chérubins se confondent et s'anéantissent. Les lèvres du prêtre, qui doivent être la source intarissable de la science, se ferment et ne balbutient qu'en tremblant des merveilles que la piété seule peut entendre, comme elle peut seule les découvrir.

C'est aux pieds du Fils de Dieu dont la grandeur éclipsée, dont la présence insensible à tout autre qu'au véritable chrétien, attestent l'amour infini, que le ministre des autels vient ressusciter la grâce de sa vocation, et recevoir la force nécessaire pour en soutenir le fardeau redoutable; c'est là que le zèle le plus pur s'enflamme et s'éclaire; c'est là qu'il élève ses desseins, qu'il agrandit ses vues, et qu'il dilate les en-

trailles du pasteur à proportion des besoins du troupeau.

C'est dans le silence d'une adoration profonde, ou dans les brûlants entretiens d'une ineffable tendresse, que les pauvres, les humbles, les malheureux de toutes les conditions sentent couler dans leurs plaies, aigries par le commerce du monde, le baume réparateur qui relève leur courage, et les ravit jusqu'à la joie des tribulations.

Cet autel, consacré par des mains vénérables, est devenu la demeure de Jésus-Christ. Il sera désormais pour vous, mes sœurs, l'attrait mystérieux qui vous unira plus étroitement à vos saintes obligations, qui vous fera chérir davantage la pieuse retraite que vous avez choisie, qui vous rendra légers les sacrifices de l'obéissance et les travaux de la charité. L'époux des chastes âmes va résider au milieu de vous, au milieu de l'enfance confiée à vos soins, âge de candeur et de simplicité qui fut, pendant sa vie mortelle, l'objet de sa prédilection. Il vous sera permis de lui rendre vos hommages, de recevoir ses consolations toutes les fois que votre cœur en éprouvera le besoin. Heureux jour qui met le comble à vos désirs, et qui assure à cet établissement, entrepris pour la gloire de l'Eglise, la protection du divin fondateur! Que j'aime vos tabernacles, ô Dieu des vertus! Conservez par votre grâce la joie que j'éprouve en les voyant, et bénissez les sentiments que votre présence fait naître dans mon âme! c'est le sujet d'une deuxième réflexion.

## SECONDE RÉFLEXION.

J'ai dit, M. F., que les écrivains sacrés réduisent la religion à la présence de Dieu; et personne ne s'étonnera de cette proposition dont le plus léger examen fera reconnaître la justesse. Egalement propre à combattre le vice et à fortifier la vertu, ce souvenir salutaire est à la fois le guide et l'appui de l'homme toujours prêt à s'égarer ou à se corrompre au milieu des ténèbres et des écueils de son pèlerinage. La pensée de son Créateur peut seule l'arrêter au bord du précipice, seule le soutenir contre la violence des orages. J'en appelle au sentiment de votre conscience : qui serait tenté de former des desseins ambitieux devant la majesté du Roi des Rois qui n'a pitié que des humbles, et qui précipite les superbes dans un abaissement éternel? qui oserait s'abandonner aux calculs envenimés de la haine et de la vengeance sous les yeux du juge incorruptible qui s'est réservé la récompense et le châtiment, et qui, selon sa souveraine et juste indépendance, rend à chacun ses œuvres; qui aurait la témérité de poursuivre des plaisirs honteux à la lumière qui jaillit du trône de l'Agneau sans tache, à la face du Saint des Saints qui fera passer par le feu de sa colère le pécheur et ses iniquités les plus secrètes?

Si la présence du Seigneur devenait une habitude

générale, les passions les plus ardentes, les mouvements les plus impétueux, les folies qui agitent le monde, et les scandales qui le déshonorent, s'arrêteront à cette terrible parole : Dieu me voit, il m'entend, il me juge.

On trouve dans le prophète Daniel des expressions bien remarquables au sujet des infâmes vieillards dont il découvrit la turpitude. Ils renversèrent leur raison, dit-il, et ils baissèrent leurs yeux vers la terre, de peur de voir le ciel, et de se souvenir des justes jugements de Dieu : ce n'est qu'après ce coupable effort pour se délivrer de la présence de Dieu, qu'ils s'enhardirent jusqu'à laisser échapper au-dehors les feux impurs dont ils étaient intérieurement consumés. Un regard vers le ciel les eût couverts de honte, la plus simple réflexion les eût glacés d'horreur et d'effroi. Assurément, dit saint Jérôme, si, lorsque nous nous sentons entraînés vers le mal, nous songions que Dieu nous voit et qu'il est présent, nous n'aurions jamais la hardiesse de faire ce qui lui déplaît : *Certè, si, quandò peccamus, cogitaremus Deum videre et esse præsentem, nunquàm quod ei displicuerit faceremus.* Aussi l'Esprit nous enseigne-t-il que les désordres de l'impie ne viennent que de l'oubli de Dieu. Le Seigneur n'est point devant ses yeux, dit le Psalmiste : c'est pourquoi ses voies sont pleines de souillures dans tous les temps : *Non est Deus in conspectu ejus; inquinatæ sunt viæ illius in omni*

*tempore*. Mais je n'ai point à déplorer ici les scandales du siècle, ni à combattre l'endurcissement. La présence de Dieu doit me suggérer des sentiments moins pénibles : ce n'est pas comme l'effroi du pécheur, mais comme l'appui du fidèle, que ce lieu et cette assemblée la présentent à mon esprit.

Source de force et de confiance pendant les épreuves de la vie, elle adoucit les horreurs du trépas par le calme de la résignation et par les charmes de l'espérance. Celui qui pense à Dieu, croit à sa parole et se plaît à la méditer. Il se rappelle avec reconnaissance les promesses tant de fois renouvelées que le Seigneur a faites à ses serviteurs, et il se repose sur le bras qui le protège, dans la paix la plus profonde.

Il serait impossible de réunir dans un seul tableau toutes les assurances que la foi nous donne de la protection du Très-Haut. Elles sont presque innombrables et aussi étonnantes par leur multitude que par la tendresse paternelle qu'elles respirent.

J'ouvre au hasard le prophète Isaïe, et voici les paroles admirables qui s'offrent à ma vue : qui pourrait les répéter sans en être attendri? « Ne craignez » point, dit le Seigneur, je suis avec vous. Tous ceux » qui vous combattront seront confondus et couverts » de honte; ceux qui s'opposent à vous seront réduits » au néant. Vous les chercherez, et vous ne les trou- » verez plus, parce que je suis le Seigneur votre Dieu, » qui vous prends par la main, et qui vous dis : ne

» craignez point, c'est moi qui vous aide. Comme un
» pasteur qui paît ses brebis, qui recueille dans son
» sein ses tendres agneaux et qui porte sur ses bras
» les petits et les faibles encore incapables de mar-
» cher, ainsi fera le Seigneur : *Sic faciet Dominus.* »

Mais ces images pleines de bonté ne suffisent point encore à l'amour de notre Père céleste : il cherche en quelque sorte des figures plus touchantes et plus expressives. « Une mère peut-elle oublier le fils qu'elle
» a porté dans son sein? demande le Seigneur à l'âme
» fidèle. Eh bien! quand même elle l'oublierait, je
» me souviendrai de vous, moi qui vous ai tenu sur
» mes bras comme un petit enfant, qui vous ai bercé
» sur mes genoux, qui vous ai gardé comme la pru-
» nelle de mes yeux, et qui vous ai consolé comme
» une mère caresse l'enfant qu'elle nourrit de son
» lait. » Fortifié ou plutôt ravi de ces divines promesses, le chrétien qui vit de la présence de Dieu n'a pas besoin d'autres adoucissements : abandonné du monde entier, privé de toute ressource humaine, il sait où il a placé son trésor, personne ne pourra l'en dépouiller. Ce bien le suit encore après la ruine la plus entière, ou plutôt ce bien est entre les mains de Dieu qui saura le conserver.

Oui, Seigneur, si vous m'accordez cette grâce, la seule que je vous demande, la grâce d'attacher mon cœur au souvenir de votre présence, si vous daignez être avec moi tous les jours de ma vie, je ne crain-

drai point les maux qui me menacent; je perdrai tout sans regret, pourvu que je ne vous perde pas. La mort même me paraîtra douce si le calice de ma séparation m'est présenté par votre main : *Et calix meus.*

Ainsi, M. F., la mort elle-même, la mort si amère pour la nature, si effrayante pour les hommes charnels, n'a rien qui puisse troubler le fidèle accoutumé à la pensée de Dieu. Quand elle se présente, il y a déjà longtemps que cette âme ne tient plus à la terre; ses vœux sont pour l'éternité, et sa conversation, comme dit l'apôtre, est déjà dans les cieux. Les âmes des justes, dit le sage, sont dans la main de Dieu, et les tourments de la mort ne les touchent point : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis.* Ils ont paru morts aux yeux des insensés, leur sortie du monde a passé pour une affliction, leur séparation pour une ruine; cependant ils sont dans la paix, et leur espérance est pleine d'immortalité : *Spes illorum immortalitate plena est.* Je m'arrête, M. F., à cette consolante pensée qui nous est commune à tous : notre espérance est pleine d'immortalité. A la vue des maux qui affligent l'Eglise, de l'indifférence superbe ou stupide qui insulte à ses mystères et à sa morale, au soupçon légitime des projets sacriléges qu'une fausse sagesse ourdit contre la tribu sacrée, contre le sanctuaire et ses plus nobles ornements, j'oppose avec confiance cet oracle divin :

Notre espérance est pleine d'immortalité. Aux menaces de destruction qui se font entendre, au bruit des blasphèmes de l'ignorance et de l'incrédulité, à la ligue criminelle formée contre le Seigneur et son Christ, je réponds par la voix du sage : Notre espérance est pleine d'immortalité. Malgré les craintes d'un avenir qui semble présager des tempêtes, et la fureur des flots qui s'élèvent contre l'humble pêcheur que le ciel a chargé de conduire au port la barque de l'Eglise, je franchis les écueils, j'écarte les obstacles, en répétant à ceux que je vois contristés : Notre espérance est pleine d'immortalité.

Renfermé dans le sein de Dieu comme dans un asile inviolable, je vois couler mes jours à l'ombre de sa protection; uniquement occupé de lui plaire, je marche en sa présence, je sais qu'il est à ma droite pour me soutenir et pour assurer mes pas. La fin de ma carrière n'aura rien de sinistre, et le terme de ma course arrivera comme l'heure d'un repos plein de douceur : *In pace, in idipsum dormiam et requiescam.*

*Amen*!

# LA NATURE ET LA GRACE.

*Caro concupiscit adversùs spiritum : spiritus autem adversùs carnem; hœc enim sibi invicem adversantur.*

La chair combat contre l'esprit et l'esprit contre la chair; car ils sont ennemis l'un de l'autre.

*Galat.*, c. 5, ℣. 17.

Cet oracle de l'apôtre, qui révèle le mystère de nos propres contradictions et qui montre l'homme vertueux sans cesse aux prises avec lui-même, n'a point été compris des sages de nos jours. Forcés par intérêt personnel de faire l'apologie des passions dont ils sont les esclaves, ils refusent de croire à la corruption naturelle de peur de s'imposer des sacrifices et des obligations. Il semble, en entendant leurs discours, que le poison qui a souillé notre origine n'étend pas ses effets jusqu'à nous, que le monde, depuis un demi-siècle, est habité par une race privilégiée qui n'a besoin ni de frein ni de lumière, et qu'il suffit pour faire le

bien de s'abandonner aux penchants de la nature. La nature est préconisée dans les romans et les déclamations philosophiques, dans les salons et sur les théâtres, comme la source de la perfection et du bonheur. Le culte de cette idole impure a usurpé le culte de la croix. La sévérité des devoirs a fait place à des considérations d'amour-propre, à des calculs de vanité. Quelques phrases ambitieuses, quelques actes d'une bienfaisance pompeuse, sont les seuls hommages offerts à la vertu.

La foi proscrit cet enseignement nouveau qui étouffe tous les sentiments généreux et brise l'énergie des âmes les plus fortes. Elle ne reconnaît point ces vertus faciles qu'aucune difficulté n'a éprouvées, qu'aucun combat n'a couronnées. Elle ne se fonde point sur les inclinations naturelles, elle connaît trop bien l'inconstance de l'homme pour se confier aux mouvements de son cœur. Au contraire, l'Évangile enseigne que la porte du ciel est étroite, et qu'il faut se faire violence pour y parvenir. Tout le secret de la vie chrétienne est renfermé dans ces paroles de Jésus-Christ : *Que celui qui veut me suivre se renonce à soi-même.* C'est en effet dans la guerre perpétuelle que la raison soutient contre les sens, la grâce contre la nature, l'esprit contre la chair, que consiste la véritable sainteté. Encore n'est-ce pas assez de combattre, car il n'y a point de milieu entre la victoire et la mort éternelle. *Caro concupiscit,* etc.

Lorsque le Sauveur parut sur la terre, et qu'on entendit sortir de sa bouche ces paroles divines : Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent persécution, heureux ceux qui renoncent aux hommes, aux plaisirs, à la fortune, ses discours parurent une folie. N'en soyez pas étonnés. Jésus-Christ parlait des biens invisibles de l'éternité à un peuple enseveli dans les choses matérielles, et dont l'esprit était honteusement soumis à la chair. Il combattait les illusions des sens devant des esclaves de la mollesse et de la volupté : il prêchait les souffrances et les sacrifices à des hommes impatients de jouir et qui espéraient goûter le bonheur dans ce monde.

Les mêmes préjugés et les mêmes penchants s'opposent parmi nous à la prédication de la morale chrétienne. Des idées terrestres, des affections charnelles, se mêlent aux vérités de la foi et les empêchent de produire des fruits de salut.

C'est ce désordre que je me propose de combattre en remontant aux principes de notre vocation et aux devoirs qui en découlent : c'est à la vie molle, dissipée, sensuelle, de la plupart des chrétiens, que je vais opposer la sévérité de la vie spirituelle tracée par l'Évangile. Mais en condamnant le relâchement et les erreurs, je me garderai bien de laisser la faiblesse sans appui, le repentir sans espérance : à côté des obligations imposées par la foi, je placerai les secours abondants qu'elle offre à tous les cœurs dociles. C'est tout

le sujet de ce discours : la foi condamne les désirs déréglés de la nature; première partie : elle donne la force de les vaincre; seconde partie.

## PREMIÈRE PARTIE.

L'homme sortant des mains de son créateur connaissait la vérité et la justice, et se plaisait à suivre leurs inspirations; toutes ses facultés étaient soumises à sa raison; l'innocence le mettait alors à l'abri de cette guerre intestine qui depuis a désolé tous les cœurs vertueux. Mais cet heureux état ne fut point de longue durée, et les enfants d'Adam n'en goûtèrent point les douceurs. En entendant le grand Apôtre lui-même se plaindre avec amertume d'éprouver dans ses sens une loi de péché contraire à la loi de l'esprit, il n'est pas un chrétien qui ne soit forcé de reconnaître avec lui les suites funestes d'une origine corrompue. Il n'entre point dans mon sujet d'établir ce grand mystère de la justice divine, encore moins d'en sonder les immenses profondeurs. Mais si le raisonnement s'arrête aux bornes qui lui sont assignées, les faits parlent et ne laissent aucun doute sur cette vérité fondamentale. Un Dieu souverainement puissant et souverainement sage n'a pu donner l'existence à des créatures incomplètes et vicieuses, assemblage bizarre de ténèbres et de lumière, d'orgueil et de bassesse, de bienfaisance et de cruauté, de grandeur et

d'avilissement. Et cependant ouvrez l'histoire du monde : elle ne présente que le tableau de ces inexplicables contradictions; on y trouve à peine quelque trace de bien. Le meurtre de l'innocent en souille la première page; à mesure que les peuples se forment et s'étendent, les crimes se multiplient et deviennent plus atroces. Les idées de vertu s'effacent, les cœurs s'enveniment, les poignards s'aiguisent, l'ambition et la vengeance poursuivent leurs projets, le fer et le feu à la main, un culte sacrilège consacre tous les désordres, des fêtes sans pudeur exercent la jeunesse au libertinage, et le vrai Dieu, principe unique d'équité, de miséricorde et de paix, est méconnu des hommes qu'il a tirés du néant. Lorsque Jésus-Christ descend sur la terre, il n'y trouve que des tyrans et des esclaves, que des oppresseurs et des victimes.

Tel est, M. F., le spectacle qu'offrit l'univers pendant quarante siècles. La nature, qui reçoit aujourd'hui tant d'éloges insensés, portait alors en liberté ses fruits de mort et de corruption. Les païens eux-mêmes, plus sages que les incrédules de nos jours, frappés des violences et des injustices dont ils étaient témoins, cherchaient avec inquiétude la cause d'une si profonde dégradation. Mais elle ne leur fut point révélée; ils en éprouvèrent les effets sans en connaître la source.

Enfin la Religion fait briller son divin flambeau sur ces vastes ruines. Les peuples assis dans les ombres

de la mort se lèvent pour écouter ses leçons. Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos chaînes, leur dit-elle, et je vous délivrerai. *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Le besoin d'une félicité sans bornes agite votre cœur, je vous offre le bonheur de Dieu même; l'éclat des richesses séduit vos yeux et enflamme vos désirs, je vous offre les trésors de l'éternité; vous soupirez après des couronnes, je vous offre le royaume des cieux; l'attrait du plaisir vous transporte et vous égare, je vous offre les joies ineffables de la céleste demeure. J'ai des remèdes pour tous vos maux, des consolations pour toutes vos douleurs, des dédommagements pour toutes vos pertes, des adoucissements pour les conditions les plus dures. *Venite ad me, omnes* etc., etc. En effet, la Religion n'exclut personne de ses intentions bienfaisantes : l'on peut dire d'elle comme de son divin fondateur, qu'elle fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qu'elle répand sa douce rosée sur les justes et sur les pécheurs.

Mais à quelles conditions ouvre-t-elle ses trésors? Sera-t-il permis d'y puiser sans avoir pris avec elle des engagements solennels? Les hautes espérances qu'elle donne seront-elles accomplies en faveur de l'indifférence comme en faveur du zèle et de la fidélité? Ecoutez, M. F., les paroles qu'elle vous adresse : Prenez sur vous mon joug et vous trouverez le repos de vos âmes : *Tollite jugum meum super vos et inve-*

*nietis requiem animabus vestris.* Vous l'avez entendu, Chrétiens, elle vous promet le repos et la paix, mais ce n'est qu'après que vous vous serez soumis au joug de ses commandements; et déjà la nature, si jalouse de sa funeste indépendance, n'est plus d'accord avec la foi; elle s'irrite, elle s'éloigne et se prépare à combattre.

Mais écoutez encore. Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses appétits déréglés : *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* Quel rapport, je vous le demande, M. F., apercevez-vous entre les inclinations voluptueuses de la nature, ses illusions, ses rêves de bonheur, le charme de ses affections inconstantes et la croix sur laquelle la foi vous ordonne d'immoler vos désirs? Les hommes qui n'ont d'autre loi que leurs penchants frémissent à l'aspect de la croix; ils repoussent jusqu'au souvenir de la sainte violence qu'elle prêche à ceux qui l'adorent. Cependant la Religion n'a pas encore demandé au fidèle le dernier sacrifice : que celui qui veut me suivre se renonce à soi-même : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum;* et de peur que ses disciples ne comprennent pas toute la force de cette parole, il ajoute aussitôt que c'est sauver son âme que de la perdre pour lui : *Qui perdiderit animam suam propter me salvam faciet eam.*

Reconnaissez-vous les mouvements de la nature

dans ce renoncement universel qui s'étend jusqu'à livrer sa vie, jusqu'à regarder la mort comme un bien? dans cet oubli de soi-même, qui prive la vanité, l'orgueil, la cupidité de tout aliment, qui défend le désir et qui interdit la pensée? Seigneur! que nous sommes aveugles, si nous croyons vous imiter et vous suivre? Nous avez-vous donné l'exemple de tant de ménagements pour notre injuste délicatesse? Est-ce vous qui nous inspirez tant de craintes chimériques, tant de regrets insensés, tant d'attachements criminels, tant de prétentions condamnables, tant de complaisances honteuses, tant de projets ambitieux? Est-ce vous qui nous avez appris à n'admirer que des beautés profanes, à souiller notre esprit par des images dangereuses, à nourrir dans notre cœur des desseins qui offensent la pudeur? Nous voulons semer de fleurs le chemin de la vie, et vous marchez devant nous couronné d'épines; nous nous consumons en efforts impuissants pour bâtir sur cette terre une demeure permanente, et vous n'avez pas où reposer la tête; nous nous plaignons des souffrances, des infirmités, de la mort, et vous expirez sur la croix.

Admirateurs de la nature, cessez de lui prodiguer vos éloges, de placer votre confiance dans ses heureuses inclinations. Elle ne produit dans les âmes les plus sensibles que quelques actes d'une bienfaisance passagère, quelques larmes d'une compassion stérile, quelques mouvements d'un empressement tout hu-

main. Avec un naturel qui porte à la douceur, à l'obligeance, au désintéressement, on reçoit les bénédictions de la veuve et de l'orphelin, on inscrit son nom sur la liste des bonnes œuvres, on est l'idole de sa famille, on jouit des hommages et des applaudissements du monde, qui n'a pas le droit d'exiger une plus haute perfection. Mais la foi qui demande une vie de privations et de sacrifices ne se contente pas de ces brillantes apparences; elle interroge les détails de la conduite pour les peser à la balance du sanctuaire; elle demande si la main qui vient de s'ouvrir pour soulager l'indigence n'est pas prête à saisir le fer pour venger un affront, si le cœur qui s'attendrit au récit de la misère publique ne soupire pas après des liaisons criminelles, si la bouche qui a prononcé des paroles de paix et de consolation ne distille pas le poison de la calomnie et de la médisance; car telles sont les contradictions de la nature. L'homme déchu de sa grandeur première en conserve des souvenirs au fond même de sa ruine; mais il ne s'élève plus que par instant à la hauteur de sa destinée. Il ressemble à ces familles illustres, que de longues adversités ont réduites à l'indigence, et qui, malgré la noblesse de leur origine, contractent les habitudes et le langage des malheureux. Si les qualités naturelles ont si peu de ressemblance avec les perfections de la foi, si la volonté de l'homme, considérée sous l'aspect le plus favorable, ne s'accorde point avec la volonté de Dieu,

quel hideux contraste ne présenterait pas un examen plus approfondi des vices que l'humanité porte dans son sein? Qui oserait, en présence des vertus évangéliques, dérouler le tableau révoltant des crimes enfantés par les mouvements de la nature? L'univers chrétien pâlit et frissonne à la seule pensée d'une liberté sans frein, au seul souvenir du sang qui fut versé par les disciples de ces désolantes doctrines.

Et pourquoi le fils de Dieu a-t-il livré sa vie, si le cœur humain n'a été guidé que par des inclinations louables? Pourquoi tant d'exemples et de leçons, si la vertu était le premier besoin de l'homme? Pourquoi embrasser la pauvreté, la pénitence et ses rigueurs, si le ciel peut être le prix d'une vie sans contrainte? Pourquoi la Religion a-t-elle recueilli le sang des martyrs, pourquoi place-t-elle sur ses autels leurs restes mutilés, si la mort de ces illustres victimes ne fut que la suite d'un enthousiasme aveugle, d'un dévouement sans fruit? Oh! combien il en coûtait à la nature pour supporter tant de privations cruelles, tant de supplices inventés par l'enfer, tant de croix sur lesquelles le cœur immolait ses plus chères affections! Oui, la foi du monde proclame sa corruption et sa perversité originelles.

Concluons, M. F., qu'il ne suffit pas pour être chrétien d'éviter le crime et le désordre, d'accomplir nonchalamment les devoirs de la justice et de la probité, de verser quelques aumônes dans le sein des pauvres,

de porter dans le commerce de la vie les agréments et la douceur d'un naturel heureux. Ces habitudes sont louables sans doute; mais la vertu exige des combats et vous n'en livrez aucun; la vertu demande des sacrifices et vous n'en faites aucun; la vertu se nourrit de réflexions sérieuses et de méditations profondes; elle s'environne de la vigilance et de la modestie; elle cherche des forces dans le recueillement et la prière; elle porte constamment le joug du Seigneur; elle crucifie les désirs de la chair; elle renonce à tout; elle n'aime que Dieu, ne cherche que lui, ne s'attache qu'à lui, et n'espère qu'en lui. Voilà l'Évangile, M. F., examinez et jugez si vous en trouvez les principes dans votre cœur et l'image dans votre conduite. *Les autres créatures,* dit un père de l'Église, *sont toujours courbées vers la terre, parce qu'elles sont terrestres et qu'elles n'attendent point l'immortalité qui vient du ciel : Quia terrena sunt, nec capiunt immortalitatem quæ de cœlo est.* L'homme, au contraire, marche en levant les yeux au ciel, parce qu'il espère une heureuse immortalité. Mais il ne l'obtiendra qu'autant qu'il l'aura méritée par le courage et la constance, car cette couronne n'est point l'apanage de la nature, elle est la récompense et le prix de la vertu : *immortalitas non sequela naturæ, sed merces et præmium virtutis.* Ces paroles s'accordent, M. F., avec l'enseignement, les traditions et les exemples de l'Église universelle. Dans tous les temps elle a fait retentir aux oreilles de ses

enfants cet oracle sorti de la bouche de son divin fondateur : *Le royaume des cieux souffre violence : regnum cœlorum vim patitur*. De quelle autorité le libertinage et la fausse sagesse viennent-ils réclamer en faveur de la nature dont nous avons reconnu les perfides conseils, que nous surveillons comme un ennemi dangereux, toujours prêt à nous surprendre, que nous devons charger de chaînes comme un esclave révolté qui ne demande la liberté que pour en abuser contre nous.

Confessons donc cette grande vérité qui m'a servi de texte : la foi condamne les désirs déréglés de la nature : j'ajoute qu'elle donne la force d'en triompher : c'est la seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

L'établissement de la morale chrétienne est incontestablement une œuvre divine. Dieu seul a pu prêcher avec succès une doctrine contre laquelle les passions, les préjugés, les habitudes réunissaient leurs efforts. Détruire dans chaque fidèle les pensées, les intérêts, les espérances de la nature dégradée, anéantir l'homme de péché et faire naître l'homme de la grâce, ce sont des prodiges réservés à la toute-puissance, et celui qui a créé le monde pouvait-il seul réparer ses désastres?

Avant la prédication de l'Évangile, quelques sages

avaient essayé de réveiller les nations de leur honteux assoupissement; mais ils avaient inutilement reconnu les ténèbres et les désordres dont ils étaient environnés; leurs leçons impuissantes n'avaient servi qu'à rehausser l'orgueil, et les mœurs n'étaient pas moins corrompues dans les états les plus policés que parmi les hordes des barbares. Les prophètes eux-mêmes, revêtus de l'autorité de Dieu, envoyés par lui à un peuple qui lui appartenait, les prophètes, dont les exemples fortifiaient les prédications, n'obtenaient le plus souvent qu'un succès incomplet et passager. Les enfants d'Israël, entraînés par une pente naturelle vers l'idolâtrie et les abominations dont elle est la source, oubliaient, après le danger, les promesses éphémères que la crainte leur avait arrachées. La sagesse éternelle réservait au Fils de Dieu l'exécution de ses ineffables desseins. Il est enfin descendu parmi nous et nous avons recueilli les fruits de sa mission. La foi ranimant de son souffle puissant le cadavre de toutes les sociétés, leur a donné une nouvelle existence; à sa voix, les prodiges que raconte Ezéchiel se sont accomplis malgré la mort. Des ossements arides se sont rapprochés, couverts des organes de la vie, et la terre, qui semblait réduite à une éternelle désolation, a tressailli d'allégresse à la naissance des peuples chrétiens. C'est ainsi que la foi a vaincu la nature et que le règne de la justice s'est établi sur les ruines de l'empire des passions.

Je ne m'arrêterai point, M. F., à vous tracer le magnifique tableau de cette lutte de trois siècles à la fin desquels la croix victorieuse fut arborée sur la capitale du monde et placée au-dessus de la couronne des maîtres de la terre. Personne ne conteste le changement universel opéré par le Christianisme dans les esprits et dans les cœurs, dans les gouvernements et dans les familles, dans les mœurs et dans les lois. Les monuments de cette grande révolution subsistent; ils frappent les yeux les moins clairvoyants; la victoire de la vérité sur les ténèbres est évidente, et ne laisse pas même de prétexte à l'incrédulité.

Aussi, quand nous avançons que la foi triomphe de la nature, ce n'est pas cette proposition générale qui rencontre des contradictions. Mais lorsque les ministres de la Religion descendent à des détails personnels, qu'ils reprochent à ceux-ci leur indifférence, à ceux-là leur endurcissement, lorsqu'ils accusent les uns de dissipation et d'inconduite, les autres d'ambition et de cupidité, alors la faiblesse s'excuse, l'orgueil se révolte et la foi de Jésus-Christ, si puissante et si féconde, ne semble plus qu'un vain nom sans effet et sans autorité.

Ceux qui vous ont précédés dans la carrière de l'Évangile attendaient-ils d'autres récompenses que celles que vous attendez? Craignaient-ils d'autres châtiments que ceux que le Seigneur vous réserve? Où puisaient-ils donc ce courage héroïque dont le souvenir fait rou-

gir votre lâcheté? N'est-ce pas dans la foi que vous professez, dans les dogmes qu'elle vous révèle? Placés comme vous entre le ciel et l'enfer, entre l'éternité et la vie, entre la volonté de Dieu et leurs propres penchants, ils se rendirent dociles à la voix de la grâce, ils portèrent leurs regards au-delà des bornes de ce monde qui passe, et dans l'attente des biens invisibles, ils n'hésitèrent point à sacrifier à un avenir sans fin les fragiles avantages du présent qui s'enfuyait avec eux. La foi n'a rien perdu de son efficacité; elle agit encore sur les cœurs préparés à ses nobles inspirations : oui, il est encore des chrétiens qu'aucun obstacle n'arrête, qu'aucune difficulté n'effraye, qu'aucnn sacrifice ne rebute, qu'aucune privation ne décourage, des chrétiens qui s'avancent vers le ciel malgré les tribulations et les larmes, malgré les scandales et les persécutions.

Mais ce n'est pas dans le sein de la vanité et de la mollesse que l'âme se fortifie et se prépare à cette grande victoire : il faut que cette vie temporelle, dit Lactance, soit soumise à la vie éternelle, comme le corps doit être soumis à l'esprit : *Vita hæc temporalis illi æternæ subjecta esse debet, sicut corpus animæ.* Il est absolument nécessaire, ajoute-t-il, que celui qui aime la vie de l'âme n'attache aucun prix à celle du corps, car on ne peut s'élever au souverain bien que par le mépris des choses d'ici-bas : *Nec aliter eniti ad summum bonum poterit, nisi quæ sunt ima despexerit.*

Ce n'est donc point la foi qui vous refuse ses consolations et ses remèdes, vous qui succombez sous le poids de vos épreuves ou qui gémissez abattus sous la tyrannie de vos penchants : ce sont vos lectures profanes, vos joies insensées, vos spectacles païens qui ont flétri votre cœur et l'ont rendu incapable des divines communications de la grâce : malheur à vous, parce que le Seigneur ajoutera encore des douleurs à vos douleurs : *Væ mihi misero quoniam addidit Dominus dolorem dolori meo.* (Jérémie.) Ce n'est point la foi qui vous refuse ses bienfaits et ses trésors, vous que la fortune a dépouillés de ses faveurs, vous que le désespoir d'une ambition trompée arme contre vous-mêmes d'un fer homicide : ce sont vos liaisons criminelles, vos discours impies, vos accusations audacieuses contre la Providence et ses adorables desseins, qui ont flétri votre cœur et l'ont rendu incapable des divines communications de la grâce : malheur à vous, parce que le Seigneur ajoutera encore des douleurs à vos douleurs : *Væ mihi misero quoniam addidit Dominus dolorem dolori meo.*

Ce n'est point la foi qui vous refuse sa force et son appui, vous que les malheurs publics abreuvent d'amertume, et vous pour qui les projets des méchants sont autant de traits empoisonnés qui corrompent dans votre sein la source de la vie; ce sont vos espérances terrestres, vos calculs humains, c'est votre fausse sagesse, c'est la prétention de tout fonder sur l'équilibre

des passions, c'est la honteuse habitude de spéculer sur le crime et l'injustice qui a flétri votre cœur et l'a rendu incapable des divines communications de la grâce : malheur à vous, parce que le Seigneur ajoutera encore des douleurs à vos douleurs : *Vœ mihi misero quoniam addidit Dominus dolorem dolori meo.*

Et dans quel temps fut-il plus nécessaire de rappeler les peuples à cette grande vérité, source de la paix et du bonheur du monde? Oui, celui qui écoute les conseils de la foi et qui se pénétre de ses leçons salutaires, trouve en elle la force de vaincre les penchants les plus funestes de la nature. Mais jamais les chrétiens ne furent plus exposés à ne vivre que de la vie des sens, si contraires à la vie de l'Evangile. Tout porte l'âme à sortir d'elle-même, si je puis parler de la sorte; car, M. F., nos jours s'écoulent au sein des tempêtes; ballottés par les orages qui ont renversé nos institutions et qui menacent d'en tarir la source; accoutumés à passer rapidement des angoisses de la crainte ou de la douleur aux mouvements impétueux de la joie ou de l'espérance, il nous semble que chaque moment doive enfanter des situations nouvelles, des événements inattendus. Le repos de l'esprit, si essentiel à la vie chrétienne, n'a plus de charmes pour nous. Nous ne pouvons ni réfléchir ni méditer. Semblables à ces voyageurs qui ont longtemps affronté les périls de l'Océan, et pour qui la vie paisible est devenue insupportable, notre âme ébranlée par des agitations con-

tinuelles ne se nourrit plus des douces affections de la piété. Quand le présent ne suffit pas à notre activité, nous nous élançons dans l'avenir, nous hâtons par des vœux indiscrets peut-être la marche du temps, comme si elle n'était pas déjà trop rapide, et nous oublions qu'il nous emporte avec lui.

Cessons, M. F., de poursuivre des ombres qui s'évanouissent avant que nous puissions les saisir : ombre de volupté que le ver rongeur chasse d'un cœur coupable, ombre de plaisir que l'ennui fait disparaître, ombre de succès que le dégoût remplace, ombre de fortune que le néant dévore, ombre de gloire que la mort flétrit, ombre de bonheur enfin que des maux éternels menacent.

Les combats contre la nature, le triomphe sur ses criminels penchants, voilà des motifs dignes d'exciter une ardeur légitime et capables d'assurer la couronne de l'immortalité.

Qu'ai-je fait, M. F.? je me suis égaré dans des discussions que l'habitude rend froides et impuissantes; j'ai réclamé contre les fausses doctrines, contre les autels sacriléges que l'incrédulité élève à la nature corrompue. Et voilà qu'une victime auguste tombe sous le fer d'un parricide qui nie la Divinité, qui méprise la foi et se vante de n'avoir suivi que les mouvements de son horrible naturel. Seigneur, le sang du roi martyr n'avait-il pas déjà coulé au milieu des

fêtes de cette infâme idole? n'avait-il pas été versé par la main des adorateurs de la nature?

O France! ô malheureuse patrie! les maux qui sont tombés sur toi pour punir cet attentat n'ont-ils donc servi qu'à t'aveugler et à t'endurcir? Attendais-tu de nouvelles preuves du danger que renferment les faux principes que tu as adoptés? Hélas! il est trop tard de confesser tes erreurs. La mort a dévoré ta joie et tes espérances. Pleure, pleure sur les restes inanimés du fils de tes rois; que tes sanglots se confondent avec les soupirs de tes princes infortunés. L'amour de leur peuple ne pourra donc plus rassurer contre les coups de l'impiété et de l'athéisme. Que ta douleur profonde et durable adoucisse les regrets mortels de cette jeune et malheureuse épouse qui n'a connu tout le prix du cœur d'un Bourbon que pour en sentir plus vivement la perte. Seigneur, cette fille de saint Louis, cette veuve de son fils nourrit dans son sein un rayon d'espoir pour la France. Qu'il est fragile, le roseau auquel s'attachent et nos cœurs et nos destinées! Veillez vous-même, ô mon Dieu, sur sa double et précieuse existence; s'il faut d'autres victimes à votre juste colère, que vos coups tombent sur nous, qu'ils épargnent une tête si chère.

Dieu de miséricorde! que de larmes ont coulé! que de gémissements se sont fait entendre au pied de ce cercueil qui renferme la dépouille mortelle du prince ravi à notre amour! que de prières ferventes se sont

élevées vers vous! Vous les avez entendues et vous les exaucerez, précieux souvenirs des derniers moments d'un héros chrétien! noble et touchant repentir inspiré par la foi! courage sublime d'un cœur que la Religion a rendu doux envers la mort même! pardon généreux demandé par une voix défaillante; ne sortez jamais de la mémoire des Français : vous les consolerez, vous les édifierez, vous les convertirez, vous leur ouvrirez les portes du ciel.

# SUR LA VÉRITÉ.

*Apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen.*

La source de la vie est en vous, Seigneur, et ce n'est que par votre lumière que nous pouvons être éclairés.

*Ps.* 35, ℣. 10.

Le roi prophète, en plaçant au sein du Créateur la lumière et la vie, nous en montre la véritable source. L'homme, qui naît dans les ténèbres, ne trouve point en lui-même la force de les dissiper : Dieu seul le retire des ombres de la mort. La vérité, sans le secours de la foi, n'est qu'une lueur incomplète; les paroles humaines sont impuissantes contre les inconstances et les désordres de la volonté. Pour la bien diriger, ce n'est pas assez que la raison l'éclaire de loin en loin d'une lumière importune qu'elle s'efforce d'éviter : il faut que la vérité pénètre jusqu'au cœur, qu'elle s'unisse aux affections les plus

intimes, qu'elle excite des désirs, des craintes, des espérances réelles; et, ces mouvements salutaires, le nom de Dieu seul les produit. Mais aussi, à mesure qu'une conviction profonde s'empare de l'esprit, le cœur en éprouve les heureux effets : il se règle, il se fixe, il s'attache au bien, il recueille tous les avantages de la vertu; la vertu lui ouvre ses trésors, et lui assure ses bienfaits. On a vu des peuples entiers s'avancer d'un pas ferme, et dans une union parfaite, vers la grandeur, la vraie gloire, les sages institutions, le bonheur : à d'autres époques, ils se divisent et se déchirent, comme s'ils n'étaient plus les membres d'une même famille. Alors plus de concert dans leurs intentions, plus d'ensemble dans leurs efforts, plus de régularité ni d'assurance dans leur marche. D'où vient cette différence? C'est que le doute et l'erreur ont pris la place de la conviction et de la vérité. Les sages du siècle ont connu ces maximes éternelles : mais ils ont fait de cette connaissance un bien déplorable usage. Ils ont décrié les antiques croyances, exalté la sagesse humaine, avili la vérité en lui disputant ses droits; et par-là, ils ont brisé le seul joug qui pût contenir les passions. Il était clair que cette autorité, une fois méconnue, il n'y aurait plus d'accord sur la terre. La raison humaine, incertaine et chancelante d'ailleurs, ne pouvait, pour commander aux volontés, montrer des titres plus respectables que ceux qu'elle anéantissait.

De là, le mépris de toutes les règles qui n'avaient plus de véritable sanction. De là, l'orgueil de ses propres pensées, substitué au respect et à l'amour de la vérité. De là enfin les enfants de l'Eglise eux-mêmes, ébranlés par les mauvais exemples au point de chanceler dans leur foi.

Rassurez-vous, chrétiens, le Seigneur n'a point cessé d'être votre Dieu. En lui seul est encore la source de la lumière et de la vie : *apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen.* Son éternelle vérité ne mérite pas moins votre empressement et vos hommages, quoiqu'elle ait essuyé des injures : elle n'est pas moins digne de votre amour, quoique les impies l'aient couverte d'opppropres. Elle vous appartient toujours : plus vous craignez qu'elle ne vous soit enlevée, plus vous devez vous appliquer à la bien connaître, plus vous devez vous attacher à elle. En deux mots, et c'est tout mon dessein : la vérité doit être le but de nos recherches, première partie; elle doit être l'objet de nos affections, deuxième partie.

## PREMIÈRE PARTIE.

Pour prévenir toute confusion, M. F., dans un sujet aussi important, il faut commencer par l'exposer clairement, c'est-à-dire par le définir.

Qu'est-ce que la vérité? *Quid est veritas?* Cette grande question fut autrefois adressée à Jésus-Christ

lui-même par Pilate, gouverneur de la Judée. Mais il était indigne de la faire, car il ne voulut point en entendre la réponse. Il craignait qu'elle ne renfermât sa condamnation. Pour vous, M. F., vous êtes prêts à lui rendre hommage et à suivre ses conseils.

Qu'est-ce que la vérité? Comme règle de notre conduite, et c'est sous ce rapport seulement que nous nous proposons de l'envisager, la vérité est une lumière divine qui nous découvre la fin pour laquelle nous sommes créés, et les moyens d'y parvenir.

Le développement de cette définition suffira, j'espère, pour porter jusqu'à l'évidence la proposition que j'ai l'intention d'établir. L'obligation de chercher et de connaître la vérité, ne sera que la conséquence rigoureuse de la discussion que je vais commencer avec vous. Je dis d'abord : la vérité est une lumière divine; et par-là j'indique la source unique d'où elle puisse descendre jusqu'à nous. Je ne crains point qu'on lui conteste son origine céleste : car, avant la création, que renfermait l'Eternité? Rien que l'intelligence infinie, ou Dieu et ses adorables perfections. Hors de lui, il n'y avait que le néant. Or, le néant a-t-il pu dissiper ses propres ténèbres? Quand le Créateur eut dit dans sa puissance : que la lumière soit, la lumière parut, et l'univers matériel jouit de ses bienfaits. Mais le feu brillant du jour n'était, malgré son éclat, qu'un instrument aveugle. Destiné à éclairer le monde, il ne pouvait ni comprendre ni

admirer les merveilles que produit son cours. L'homme seul, portant l'image de la Divinité, fut créé capable de lui rendre de véritables hommages. Oserait-il s'attribuer cette glorieuse prérogative? Non, sans doute. Ce n'est point à la poussière dont il fut formé, mais au souffle divin qui anima son corps, qu'il doit rapporter ses nobles attributs. C'est donc avec raison que l'apôtre saint Jacques enseigne que tout don parfait sort *d'en-haut*, et qu'il descend du Père des lumières.

Ainsi vous voyez déjà que la vérité vient de Dieu : que c'est lui et lui seul qui l'a manifestée à la terre. Par conséquent vous devez la recevoir au moins avec respect, si vous ne convenez pas encore que vous soyez obligés de la chercher avec empressement. J'aurais déjà le droit d'accuser par ce premier principe tant d'esprits légers qui la traitent sans respect, et même sans attention; tant d'hommes distraits par d'inutiles pensées qui reçoivent toutes les doctrines avec une égale indifférence; tant de Chrétiens enfin à qui le nom du Seigneur n'inspire plus ni soumission ni crainte. Mais ne nous pressons pas de tirer des conséquences qui méritent la plus sérieuse réflexion. J'ai dit en second lieu que la vérité nous découvre la fin pour laquelle nous sommes créés. Dieu est infiniment sage, M. F. A part les insensés qui nient son existence, personne n'oserait lui contester ses perfections. Or, s'il est sage, il n'a rien fait

en vain; et chacune des créatures a reçu de lui une destination qu'elle doit accomplir. Quant aux êtres à qui il a refusé la raison, ils ne s'écartent jamais de la route qui leur fut tracée. Aux jours de la création, il ordonna aux astres de fournir leur course, à la terre de porter ses fruits, à la mer de respecter le grain de sable qu'il a opposé à sa fureur, aux animaux de suivre l'instinct de leur conservation. Depuis ces divers commandements, c'est-à-dire depuis six mille ans, l'immensité de l'univers marche avec plus de régularité et d'ensemble que la moins compliquée des inventions humaines.

L'homme, au contraire, a souvent troublé par ses passions et ses caprices l'ordre dont il devrait être le plus fidèle observateur. Capable de s'égarer, en abusant de sa liberté, il ne peut atteindre la fin pour laquelle il fut mis au monde qu'autant que sa volonté la désire. Mais pour qu'il la désire, il faut qu'il la connaisse, puisqu'on est toujours indifférent sur ce qu'on ignore. Donc le Créateur ne lui a pas seulement donné la vie, en le tirant du néant: mais encore, il lui en a marqué le but d'une manière certaine. C'est ainsi qu'il a dû agir, parce que c'est ainsi que la sagesse nous apprend à raisonner. Aussi trouvons-nous dans nous-mêmes la preuve sensible des hautes destinées auxquelles il nous appelle. Nous ne pouvons méconnaître de bonne foi, que le principe immortel qui nous anime, s'élève, par la réflexion et le désir,

jusqu'au sanctuaire de la Divinité, qu'il s'enfonce sans effort jusque dans les profondeurs de l'avenir et jusque dans l'éternité, qu'il pèse, qu'il calcule, qu'il apprécie ses propres pensées, qu'il ne confond jamais le juste avec l'injuste, le crime avec la vertu, à moins que les passions ne l'aveuglent. Quand l'ennui s'empare de nos cœurs au sein des plaisirs, que des difficultés imprévues arrêtent nos succès; quand l'amertume de toutes choses nous force à nous écrier qu'il n'y a rien de parfait ici-bas; quand, en un mot, notre âme s'élance par un mouvement naturel vers un bonheur complet et durable, n'est-ce pas la vérité de Dieu qui lui apparaît en quelque sorte, pour lui rappeler sa sublime vocation?

O Chrétien! sans ce flambeau divin, tu serais le plus misérable de tous les êtres. En vain tu t'appellerais le roi de la Création; en vain le prophète aurait chanté que tu es couronné de gloire et d'honneur, que ta condition égale celle des anges, égaré sur une terre inconnue, tu finirais dans le désespoir des jours passés dans les ténèbres.

Ne redoutez point, M. F., un si funeste sort : nos longues espérances, nos immenses désirs ne nous ont point été donnés pour nous rendre victimes d'illusions cruelles. Les besoins d'immortalité que nous éprouvons ne sont que la voix secrète de celui qui nous l'a promise. Ils seront satisfaits, si nous ne

mettons point d'obstacle à ses vues bienfaisantes. Il a tout créé pour sa gloire, et il ne la placera pas cette gloire éternelle à frustrer des vœux que lui-même nous a inspirés. Un père n'abuse pas ses enfants par des promesses mensongères, et quand une mère oublierait le fruit de ses entrailles, le Seigneur ne nous oublierait pas.

Mais ce ne serait point assez pour calmer nos inquiétudes, d'avoir connu le terme vers lequel nous devons tendre, si nous ignorions les moyens d'y arriver. Ce ne serait point assez non plus pour la sagesse du Créateur, d'avoir fixé ce terme, si ensuite il nous abandonnait au danger de nous égarer involontairement dans la route. Nous pouvons donc conclure avec assurance qu'il l'a tracée d'une manière certaine pour tous les cœurs dociles; puisque Dieu devait le faire, il l'a fait : qui oserait nier une conséquence appuyée sur un tel principe?

Voilà pourquoi, en définissant la vérité, je n'ai pas dit seulement qu'elle nous découvre notre fin dernière; mais j'ai dû ajouter qu'elle nous montre le chemin qui y conduit.

De cette dernière condition aussi essentielle que les précédentes, il suit évidemment que, sans le péché du premier homme, et les désastres qu'il a causés à sa postérité, jamais le monde n'aurait mis l'ignorance au nombre des motifs d'excuse. Ce mot même, et l'idée qu'il renferme, n'auraient jamais existé dans

la morale : car, il n'y a point d'ignorance pour qui sait tout ce qu'il doit savoir.

Heureux état dans lequel nos premiers parents reçurent l'existence ! Hélas ! il s'est évanoui comme un songe, et l'on chercherait vainement la lumière au milieu des peuples quelques siècles après la création. Ils avaient déjà oublié le nom de leur auteur. Mais, ô mon Dieu ! pardonnez des plaintes indiscrètes, dont vous avez daigné nous ôter jusqu'au prétexte. Vous nous avez rendu les avantages de l'innocence, en vous chargeant de nos iniquités. Un père de l'Église, ravi des bienfaits du Sauveur, n'a pas craint d'appeler la chûte d'Adam une faute heureuse, *felix culpa.* Ce n'est donc pas à nous autres chrétiens, de gémir sur des pertes si abondamment réparées. Ainsi, puisque je n'adresse la parole qu'à des fidèles, je peux vous demander maintenant : Les principes que j'ai développés vous paraissent-ils suffisamment établis? Pourquoi attendrais-je votre réponse? je ne me suis appuyé que sur la nature de Dieu même, et par conséquent, je n'ai pu vous tromper.

Les ténèbres du péché originel ayant été dissipées par la lumière de l'Évangile que vous avez tous reçue, je conclus et je dis : Il dépend de vous de connaître la vérité. Vous demeurerez éternellement responsables de cette obligation, si vous ne répondez pas à la grâce qui vous est offerte. Quant aux incrédules qui nient le mystère de la Rédemption et blasphèment la croix

de Jésus-Christ, il faudrait avant tout les amener à reconnaître le Messie. Il ne serait pas difficile du moins de les convaincre du besoin qu'ils en ont. Toutes les fois que vous entendrez un homme vanter l'excellence de la sagesse humaine, soyez persuadés, quelque science qu'il ait d'ailleurs, qu'il s'égare, et qu'il ne marche point à la suite de la vérité.

Sans nous arrêter à ces observations, faisons l'application des maximes que vous venez d'admettre. Elles sont si évidentes qu'un instant de réflexion a suffi pour les mettre hors de doute. Les exposer avec simplicité, c'est les avoir démontrées. Je vous ai annoncé leur conséquence rigoureuse; la voici : Puisque la vérité existe, que Dieu nous l'a donnée, que c'est pour chacun de nous personnellement qu'elle est descendue sur la terre, qu'avons-nous de plus juste, de plus pressant, de plus important à faire que de lui consacrer nos études et nos soins. N'est-ce pas la conclusion naturelle de ce que vous avez entendu. Dans les desseins du Créateur la connaissance de la vérité est une condition de notre existence. Gardons-nous donc à jamais de prêter l'oreille aux discours dangereux des aveugles qui la méprisent. Rendons grâces à notre Dieu d'une faveur si précieuse et cherchons à la reconnaître dans la sincérité de notre cœur; assez d'autres la rejettent ou la négligent.

O honte! O douleur! Un siècle s'est écoulé, dans lequel on a vu la prétention de tout savoir réunie à

l'orgueil de ne rien croire. La science consistait alors dans un doute universel. Les dogmes les plus sacrés, les doctrines sur lesquelles reposent les autels et les trônes, furent réduits en problêmes qu'on affecta de résoudre contre l'expérience et la raison des siècles. Dans les sentiers de l'erreur, la pente est rapide, et l'on marche à grands pas une fois qu'on y est entré. L'incrédulité s'enhardit bientôt jusqu'à nier l'existence de Dieu même. Mais pour confondre les impies dans leurs propres pensées, il permit qu'un culte épouvantable s'établit sur les ruines de la Religion, et la prostitution reçut un encens qu'on refusait à la Divinité. Il est pénible sans doute de rappeler ces horreurs. Cependant quel fruit n'en pouvons-nous pas tirer? Ne prouvent-elles pas d'une manière incontestable l'obligation d'étudier la vérité, d'en faire l'objet de toutes nos recherches?

En effet (et suivez, je vous en prie, ce raisonnement), puisqu'elle a essuyé de pareils outrages, il faut donc qu'il soit possible de la méconnaître, même après sa manifestation par le ministère de Jésus-Christ. Il faut que Dieu ait arrêté, dans sa justice, de punir, par un aveuglement profond, la négligence et le mépris. Ne craindrons-nous donc point d'encourir un pareil châtiment? La vérité, selon saint Jérôme, ne sera jamais vaincue par ses ennemis; mais ils peuvent, en quelque sorte, l'enfermer et l'enchaîner : *Veritas claudi et ligari potest; vinci non potest.* Elle est difficile à

trouver, dit saint Bazile, cherchons-la de toutes parts: *undiquè investiganda.* Un autre père de l'Église va jusqu'à dire qu'elle est amère, et que ceux qui la prêchent sont remplis d'amertume : *Amara est, et qui eam prædicant replentur amaritudine.* C'est avec les azymes de la vérité et de la sincérité, que le peuple d'Israël célébrait la Pâque du Seigneur; mais il mangeait ces pains avec des herbes amères : *In azymis veritatis et sinceritatis Domini Pascha celebratur et cum amaritudinibus conseditur.* Saint Paul n'écrie-t-il pas aux Galates qu'il est devenu leur ennemi en leur disant la vérité? S'il en est ainsi, comme personne n'en doute, quand il interroge son propre cœur, quels soins, quelle attention, quelle persévérance demande une étude si importante! Notre zèle sera-t-il assez constant, nos désirs assez vifs, assez purs, pour mériter qu'elle se découvre à nos yeux. Peut-être que parmi ceux qui m'entendent il en est qui n'ont donné jusqu'ici que quelques instants rapides à la recherche de la vérité. Croyez-vous, chrétiens, que cette fille du ciel forcée de s'y réfugier, parce que nous l'aurons négligée, ne fera pas descendre sur nous des fléaux épouvantables? Pensez-y, M. F., le nombre des coupables ne les sauve pas des mains du Tout-Puissant.

L'histoire sainte raconte que David, affermi sur son trône par la victoire, voulut donner des preuves de sa clémence à ses ennemis vaincus; il fit porter des paroles de consolation et de paix au roi des Am-

monites qui venait de perdre son père. Mais ce prince insensé outragea les ambassadeurs qui lui furent envoyés. Une guerre terrible, la destruction d'une armée nombreuse lavèrent dans le sang une injure imprudente. Le Roi du ciel envoie aussi des bienfaits et des espérances aux habitants de la terre qui ont déjà fait l'épreuve de sa puissance. Ils seront traités comme les Ammonites s'ils imitent leur aveuglement. La ruine des nations attestera que la vengeance appartient au Seigneur : *Mihi vindicta et ego retribuam.*

Mes Frères, vous avez du loisir pour les folies du monde. On vous entend quelquefois vous plaindre que les jours ne coulent pas assez rapidement. L'ennui trouve place au milieu de tant d'objets frivoles que vous effleurez en courant. La vérité n'obtiendra-t-elle jamais quelques-uns de ces instants dont vous ne savez que faire. Vaine espérance! vous n'y pensez pas; vous oubliez que vous fûtes créés pour elle, qu'elle fut manifestée pour vous. Et vous demeurez sans inquiétude dans un état contraire à l'ordre essentiel que Dieu s'est proposé dans la création.

O lumière divine! ne seraient-ils point arrivés pour nous ces jours de ténèbres éternelles, funeste suite d'un aveuglement volontaire et prolongé; ne vous aurions-nous point fermé pour toujours l'entrée de nos esprits et de nos cœurs? Mais éloignons ces idées affligeantes. C'en est assez pour nous convaincre combien nous connaissons peu l'étendue de nos obligations

à l'égard de la vérité. Quelle effrayante différence entre nos dispositions et celles d'une âme qui cherche sincèrement à la connaître! Écoutez saint Augustin : Il y avait avec nous, dit-il, en parlant de son séjour à Milan, avant sa conversion, un de mes amis nommé Nebride, qui avait quitté son pays, sa fortune qui était considérable, sa mère même, incapable de le suivre dans ses voyages. Il avait fait tous ces sacrifices uniquement pour travailler avec moi à la recherche de la vérité, suivant le zèle ardent qui l'enflammait : *In flagrantissimo studio veritatis.* Il était comme nous dans l'irrésolution et dans le doute, cherchant avec une passion extrême la source de la vie. Ainsi, ô mon Dieu, nous étions trois amis ensemble, tous les trois pauvres et misérables à vos yeux. Gémissant l'un avec l'autre sur notre commune misère, nous vous présentions nos bouches ouvertes dans la faim qui nous dévorait, pour que vous daignâssiez les remplir de la nourriture céleste, après laquelle nous soupirions : *Et erant oratrium egentium.... ut dares eis escam in tempore opportuno.* Heureux ceux qui éprouvent cette faim salutaire; l'Évangile assure qu'ils seront rassasiés. Heureux nous-mêmes si les réflexions que nous venons de faire ne s'effacent plus de notre souvenir, et nous excitent à chercher la vérité préférablement à toutes choses. Plus heureux encore, si après l'avoir connue, nous en faisons l'unique objet de nos affections.

## SECONDE PARTIE.

Il ne suffit pas, M. F., que l'étude de la vérité occupe nos esprits, ce n'est pas même assez de la connaître; il faut encore que nos cœurs l'aiment, qu'ils s'y attachent, et qu'elle soit l'âme de notre conduite. Cette proposition ne sera pas difficile à démontrer, si vous vous rappelez les principes que j'ai d'abord établis. La vérité vient de Dieu; elle nous est envoyée pour nous instruire de ses desseins sur nous. Elle est donc, par rapport à toutes nos actions, l'expression claire et certaine de sa volonté éternelle. C'est déjà un titre bien pressant pour une âme fidèle que la volonté du Seigneur. Elle n'y sera point indifférente; elle mettra, n'en doutez pas, sa gloire à la connaître et son bonheur à l'accomplir. Mais ce n'est pas sous ce rapport que je considère mon sujet. Celui qui ne s'attache pas à la vérité, combat contre les desseins du Tout-Puissant; par conséquent, il se prive de tout appui; il s'ôte toute espérance. Ici, c'est principalement la voix de vos intérêts que je veux vous faire entendre; elle est ordinairement plus puissante que celle de la justice; cette fois, du moins, elle sera d'accord avec elle.

Nous ne pouvons rien contre la vérité, disait l'apôtre saint Paul : *Non possumus aliquid adversùs veritatem.* C'est dans cette pensée qu'il écrivait aux Galates : O insensés qui vous aveuglez au point que vous résistez

à la vérité : *O insensati, qui vos fascinavit?* C'est aussi ce qu'entend saint Jérôme, quand il enseigne qu'elle ne peut être vaincue : *Vinci non potest.*

Ces maximes une fois reconnues, la vérité devient l'intérêt dominant; qu'importent à ceux qui les professent de bonne foi, les disgrâces, les pertes, la mort même? Leurs désirs, leurs affections, leurs joies sont confondues avec la vérité, et lui appartiennent sans partage.

Faut-il pour lui rendre témoignage renoncer aux avantages passagers de la vie? En faisant leur sacrifice ils croiront n'avoir rien perdu. En effet, on ne peut leur ravir le seul bien auquel ils aient attaché leur cœur.

Heureuse persuasion, M. F., à laquelle les martyrs durent autrefois leur constance; les apôtres, leur zèle; les vierges, leur courage; les pénitents, leur ferveur; l'Église de Jésus-Christ, sa gloire et ses triomphes. Pourquoi une si belle doctrine ne trouverait-elle plus de disciples parmi nous? Parce que de froids systèmes l'ont un instant ébranlée, faut-il désespérer de la voir reprendre son empire? Non, M. F., replaçons Dieu à la source de nos pensées, ou plutôt ne les puisons qu'en lui, et notre raison elle-même nous prêchera l'amour de la vérité.

Rien ne peut nous servir d'appui que ce qui est éternel; faire des projets, former des entreprises, chercher une félicité qui ne s'étend pas au-delà de

la vie, c'est bâtir sur le sable. Les fondements d'un pareil édifice s'écroulent toujours avant qu'il soit achevé. Il est possible, je le sais, de se faire illusion à soi-même, dans l'ivresse des passions; mais, combien l'expérience est prompte à nous désabuser! Si je vous demande ce que sera le monde, ce que vous serez vous-mêmes dans quelques années, combien de temps on peut compter sur les faveurs que vous vous promettez : Hélas! ces questions vous affligent. Que peut-on fonder sur ce qui doit finir? Or, tout ce qui n'est pas d'accord avec la vérité finira nécessairement. Car, si le Seigneur souffre en passant les erreurs audacieuses de l'impie, sa patience vient de ce qu'il est éternel. Mais il n'a pas renoncé à sa toute-puissance. Au jour marqué par sa justice, il anéantira leurs folles espérances, et ils fuiront devant lui comme la poussière des montagnes emportée par les vents : *Sicut pulvis montium à facie venti.*

Nous lisons que Jérémie reçut l'ordre d'entrer dans la maison d'un potier pour y apprendre les desseins de Dieu sur son peuple. Il vit cet homme briser un vase qu'il venait de travailler, et lui donner aussitôt une forme plus convenable à l'usage qu'il en voulait faire. Alors le prophète entendit ces terribles paroles : Israël est dans mes mains comme l'argile dans celles de cet ouvrier. Tout-à-coup j'élèverai ma voix contre un peuple rebelle, je le déracinerai, je le détruirai, et j'en disperserai au loin les débris : *Repentè loquar*

*adversùs gentem ut eradicem, ut destruam et disperdam.*

Tel est le sort réservé à tous ceux qui cherchent des appuis ailleurs que dans la céleste vérité. Le Seigneur s'élèvera dans sa juste colère; le soir on entendait encore la sagesse du siècle se glorifier de ses succès; le matin elle avait disparue : *In tempore vespere et ecce turbatio; in matutino non subsistet.* Il n'en sera pas ainsi du fidèle dont la pensée, les projets, les travaux ont été dirigés par la véritable lumière. Il arrivera sans regretter des illusions qui ne l'auront point séduit, à la fin glorieuse pour laquelle il est créé. Au-delà des vicissitudes humaines, le bonheur l'attend, et il n'est pas au pouvoir des hommes de le priver de ses espérances. Si la fortune le trompe ici-bas, s'il est frappé dans ses affections les plus chères, s'il se nourrit du pain de la douleur, les épreuves n'abattront point son courage. Que dis-je! il n'en sera pas même surpris, tant il est persuadé que la figure de ce monde passe et que l'éternité seule répond à nos vœux : *Tu autem idem ipse es et anni tui non deficient* . Écoutez Job exprimant sa douleur profonde : J'ai été réduit au néant, s'écrie-t-il, vous m'avez enlevé mes désirs avec la rapidité du vent, et ma vie s'est évanouie comme un nuage. Je suis devenu semblable à la poussière que l'on foule aux pieds, et mon âme s'est flétrie dans mon sein. Je sais que vous m'avez condamné à mourir; le tombeau est la demeure qui nous attend tous. Cepen-

dant si vous nous frappez, ce n'est point pour nous perdre. Nous tomberons, il est vrai; mais votre main toute-puissante ne nous laissera point périr : *Etsi corruerint, ipse salvabis.*

D'où lui vient cette sécurité, M. F., au milieu des plaies qui l'environnent? Du souvenir de la vérité qui l'avait éclairé dès ses jeunes années et qui lui faisait espérer des biens plus précieux que ceux qu'il avait perdus. Il se rappelle avec attendrissement les jours de son enfance où cette lumière divine brillait au-dessus de sa tête et dirigeait ses pas au sein des ténèbres de la Gentilité : *Quandò splendebat lucerna ejus super caput meum et ad lumen ejus ambulabam in tenebris.*

Chrétiens, pour qui ces exemples sacrés conservent encore leur autorité, descendez dans votre conscience, et jugez vos propres dispositions. La vérité vous a-t-elle donné cette douce confiance au milieu des revers de la vie? Le but qu'elle vous propose a-t-il suffi à votre ambition? Ne vous a-t-on point vus vous agiter parmi les enfants de la terre, courir follement après des fantômes, et reposer votre cœur sur des illusions? Ne vous êtes-vous point égarés avec les aveugles, et n'avez-vous point cru que vous établiriez ici-bas une cité permanente? Grand Dieu! s'il en était ainsi, renversez leurs fragiles édifices, frappez de stérilité les projets qu'ils ont conçus sans vous consulter, qu'ils ne puissent jamais les exécuter, que le fruit de leurs

travaux périssent entre leurs mains! Peut-être le bruit de votre colère les réveillera d'un funeste assoupissement, et ouvrira leurs yeux à la vérité.

Quand je parlerais ici à des disciples de l'erreur, je trouverais, sans recourir aux livres saints, qu'ils ne respectent pas des leçons capables de les désabuser. La raison et l'expérience me prêteraient leurs armes, et elles me suffiraient. M'élevant alors à des considérations du plus haut intérêt, je montrerais que la vérité seule a le droit de présider aux conseils des rois et aux destins des peuples. Je prouverais qu'elle seule est assez puissante pour soumettre toutes les volontés, et assez ferme pour leur prêter un appui contre les doctrines funestes qui les affaiblissent et les divisent. Je ferais voir que les passions ne respectent jamais une fausse lumière, ou qu'autant qu'elle s'accorde avec leurs désirs. Quand elles la suivent, c'est pour la faire servir au fanatisme de l'erreur, bien autrement redoutable que le zèle de la vérité, lors même qu'on pourrait lui reprocher quelque excès. Pour trancher la question en quelques paroles, j'appellerai vos souvenirs sur les événements dont nous avons été les témoins. Qui pourrait compter les systèmes que nous avons vu périr d'inanition, si je puis parler ainsi? Sans autre soutien que le nom de leurs inventeurs, il a suffi de les livrer au choc des intérêts et des amours-propres pour qu'ils disparussent à l'instant. Accoutumés que nous sommes aux inconstances humaines,

l'habitude nous empêchera-t-elle de profiter des leçons que la vérité donne à chaque instant sous nos yeux. C'est toujours au moment que l'orgueil de l'homme se croyait assuré du succès qu'il est tombé de son propre poids dans le mépris et la disgrâce. La vérité, au contraire, forte de son origine céleste et du bras qui la soutient, voit tomber autour d'elle les Empires et ceux qui les gouvernent. Elle reste debout sur leurs ruines pour les relever quand on l'appelle à leur restauration : *Veritas Domini manet in æternum.*

Hâtons-nous donc de chercher un asile dans son sein, nous surtout que l'Esprit saint appelle les enfants de la lumière; hors d'elle, il n'y a point d'appui pour la faiblesse, point d'espérance pour le malheur.

D'abord, M. F., il n'y a point de croyance fondée, de véritable espérance sans attachement à la vérité qui fasse désirer les biens qu'elle promet. Voyez les hommes qui ont placé leur sagesse dans le doute universel. Que d'inquiétudes, que de troubles, que de variations honteuses et fatigantes; et n'est-ce pas depuis qu'elles ont fermé les yeux à la vérité que les nations elles-mêmes ont pris un caractère d'incertitude qui a détruit leurs forces morales et brisé leur énergie? L'indifférence qu'elles témoignent sur leurs plus chers intérêts, ne prouve-t-elle pas qu'elles ont perdu l'espérance en abandonnant la foi? Mais sans recourir à des faits que vous jugez mieux que moi, il faut convenir que la vie présente parfois des épreuves

si pénibles que l'humanité, réduite à elle-même, reconnaît son impuissance à les supporter. Or, pour le malheureux qui a rejeté la vérité, le terme ou le remède des souffrances, sera-t-il réduit à le chercher dans le néant, asile horrible que la nature même abhorre et qui n'existe que dans une imagination corrompue et troublée? Cependant, pour qu'il pût espérer, il faudrait qu'il fût possible de prévaloir contre la vérité; il faudrait qu'il y eût pour les créatures un autre terme que celui qui leur a été assigné, il faudrait enfin que la lumière qui nous fait connaître notre fin dernière ne fût qu'une lueur trompeuse qui nous eût abusés. Mais nous avons vu qu'elle n'est que la volonté de Dieu même manifestée à l'univers. Elle ne nous trompe point, puisqu'elle est infaillible; nous ne la vaincrons point, puisqu'elle est toute-puissante. Au contraire, partout où nous porterons nos douleurs, elle se présentera à nos regards pour les rendre plus cuisantes. N'est-ce pas à la vérité qu'il faut appliquer ces paroles du Prophète : Où irai-je pour me dérober à votre esprit? Où fuirai-je pour me cacher à la lumière de votre visage? Elle est devant tous les hommes, dit saint Augustin, et elle y demeurera toujours : *De toto mundo omnibus proxima est, omnibus sempiterna.*

Ah! chrétiens, c'est son éternité surtout qui ne permet pas de se livrer à un espoir qu'elle condamne. Si elle ne devait pas nous suivre au-delà du tombeau,

peut-être trouverait-on, parmi les heureux du siècle, quelques favoris de la fortune qui n'auraient pas à se repentir d'avoir vécu dans les ténèbres. Mais quel réveil pour l'indifférent, quand il apprendra de quelle responsabilité il s'est chargé pendant son sommeil!

Ne vous laissez donc point séduire, M. F., par l'idée trompeuse que Dieu ne songe pas à l'usage que vous faites de ses dons. Seigneur, jusqu'à quand permettrez-vous que les hommes s'aveuglent au point de placer leurs espérances où ils ne devraient apercevoir que des motifs de terreur! La vérité est descendue du sein du Créateur pour vous apprendre que, malgré la distance qui nous sépare de lui, il n'a pas cru trop s'abaisser en veillant sur son ouvrage. Car, il ne l'aurait pas créé, s'il le jugeait indigne d'occuper sa pensée éternelle. Que les charmes d'une vie mondaine se dissipent, que les distractions d'une profession laborieuse, que les inquiétudes de la pauvreté se taisent un instant dans vos esprits et dans vos cœurs; les soins qui vous occupent s'évanouiront avec le temps, que la sainteté de ce temple et la gravité d'un entretien religieux ne peuvent arrêter dans sa course. Vous passerez bientôt vous-mêmes. Alors, dégagés des illusions qui vous séduisent, rendus à des réflexions qui ne devraient jamais s'effacer de votre souvenir, croyez-vous que vous vous rassurerez encore dans la pensée que le Seigneur est trop grand pour vous punir?

Quoi! je parle à des chrétiens, et je serais obligé de combattre de pareilles erreurs! O ciel! ils portent l'image de Dieu dans leur âme, ils connaissent ses menaces, ils ont entendu ses commandements; que dis-je! il est venu lui-même les presser de les accomplir. Il a prédit un jugement terrible..., une éternité de tourments. M. F., levez les yeux vers cet autel, et si vous n'êtes pas convaincus de l'obligation de connaître la vérité, de la nécessité de vous attacher inviolablement à elle, osez méconnaître la croix sur laquelle Jésus-Christ est mort pour lui rendre témoignage. Mais plutôt cherchez dans sa miséricorde un appui qui ne vous manque jamais, des espérances qui seront réalisées par un bonheur éternel.

Ainsi-soit-il.

# SERMON

POUR

# LA FÊTE DE SAINT DENIS.

*Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum.*

Heureux l'homme que vous avez instruit, Seigneur, et à qui vous avez vous-même enseigné votre loi.

*Ps.* 93, ℣. 12.

Le nom de l'Apôtre de la France, auquel l'Église consacre cette solennité, réveille dans tous les cœurs chrétiens et français une foule d'imposants souvenirs. C'est lui qui le premier fit retentir dans cette belle contrée, encore couverte des ombres de la mort, le nom du Rédempteur des hommes; c'est lui qui le premier l'arrosa de ses sueurs et l'engraissa de son sang. L'auguste vieillard succombe sous le glaive de la persécution; ne craignez point qu'il demande vengeance. Son sacrifice offert par la charité devient au contraire une source inépuisable de bénédictions. Les semences de salut que son zèle et ses immenses travaux ont je-

tées parmi nos ancêtres, ne tardent pas à porter des fruits. Le culte du vrai Dieu s'établit à mesure que se développent les principes de la monarchie; le trône de nos rois s'élève à côté de l'autel des apôtres et des martyrs. Qu'il est touchant cet accord parfait de l'Eglise naissante et de l'État à son berceau! Qu'elle est noble et glorieuse cette commune origine de la puissance et de la sainteté! Les Français consacrent à saint Denis l'étendard de leur patrie : fiers de sa protection, ils marchent à la victoire, en même temps que, dociles aux leçons qu'il leur a laissées, ils appellent la religion pour adoucir et diriger leur courage. Ils percent, à l'aide de ce flambeau, les ténèbres de la barbarie et deviennent bientôt le premier peuple du monde, parce qu'ils sont devenus un peuple chrétien. Comme les membres d'une même famille, ils chérissent le gouvernement paternel d'un chef qu'ils revèrent. Le titre de fils aîné de l'Eglise le revêt à leurs yeux d'une espèce de sacerdoce qui rend son autorité plus sacrée. Ils reconnaissent en lui l'image du Dieu qu'ils adorent, et malgré leur fierté ils ne rougissent point d'obéir à celui qui leur donne l'exemple d'une soumission sans bornes aux ordres du ciel. Plus les rois de France s'abaissent devant la majesté divine, plus leurs sujets se plaisent à leur témoigner de respect et d'amour.

C'est ainsi que, malgré des fléaux passagers, quatorze siècles de gloire s'écoulent à l'ombre tutélaire de

la foi, sans que les révolutions qui ont bouleversé la terre aient déplacé les fondements de notre antique société. Nous pouvons encore la présenter toute entière aux ennemis du Christianisme, et les forcer de rendre hommage à son influence conservatrice. La violence et les armes peuvent bien reculer pour quelques années les bornes des empires; mais la Religion seule les protége et les maintient; car la force passe avec celui qui en est revêtu.

En parcourant l'histoire des nations qui nous environnent, et voyant combien de fois elles ont changé de maîtres, combien de sang a été répandu par les enfants du schisme, de l'hérésie, de l'incrédulité, ne devons-nous pas nous féliciter d'être restés fidèles aux traditions de nos pères, et répéter avec le prophète : Heureux l'homme que vous avez instruit, Seigneur, et à qui vous avez vous-même enseigné votre loi : *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum.* Pour rendre cette observation plus frappante, je pourrais vous présenter le tableau de nos propres discordes. Ce n'est plus maintenant une question de savoir d'où sont partis les coups qui ont frappé tant d'innocentes victimes : les échafauds ne furent élevés que sur les ruines des temples; tant que les autels demeurèrent debout, ils protégèrent la justice et la faiblesse.

Mais ne déchirons point le voile prudemment jeté sur nos malheurs; profitons plutôt de nos tristes ex-

périences pour éviter à l'avenir de pareils désastres. Opposons aux doctrines de mort que le libertinage et le mensonge ne se lassent point de reproduire, les principes de vie que la Religion nous a conservés. Oui, la foi prêchée par saint Denis, au milieu même de cette capitale, mérite nos hommages et notre soumission. Les incrédules l'ont accusée de faire gémir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance; et cependant elle est la véritable lumière: dans leur aveugle fureur ils ont rejeté sur elle des maux dont elle est le remède, et des crimes qu'elle menace de châtiments éternels; ils ont osé la proscrire, parce qu'elle trouble leurs honteuses jouissances, et cependant elle est essentielle au bonheur des nations : ils ont méconnu ses nobles espérances et ses terreurs salutaires, et cependant sans ce double appui, l'homme devient le jouet de ses propres pensées et l'esclave des plus vils intérêts. Pour dissiper tant d'injustes préventions, il suffit de les exposer et de mettre la Religion en présence de ses détracteurs. Qu'elle paraisse, et ses ennemis seront confondus. Les fidèles eux-mêmes l'embrasseront avec plus de zèle à mesure qu'ils en connaîtront mieux le prix. Pour ne laisser aucun doute sur sa nécessité, voici les deux vérités que je me propose d'établir : la Religion seule éclaire l'homme d'une véritable lumière, première partie; la Religion seule inspire à l'homme de véritables vertus, seconde partie. *Ave Maria.*

## PREMIÈRE PARTIE.

Le prophète Jérémie pleurant sur les malheurs de Sion, attribue la désolation de la terre à la légèreté de ses habitants : personne, s'écrie-t-il dans sa douleur, ne réfléchit sur les maux dont Israël est accablé : *Desolatione desolata est terra, quià nemo est qui recogitet corde.* Cette légèreté des descendants de Jacob, témoins insensibles des miséricordes et des vengeances du Seigneur, est maintenant parmi les chrétiens le caractère distinctif d'un siècle que des événements si graves auraient dû ramener à des pensées plus sérieuses. Les peuples, semblables à des enfants que l'attrait de la nouveauté séduit, ont quitté leurs anciennes croyances à la voix de quelques imposteurs : pour justifier leur conduite, ils ont répété des blasphèmes, en versant le ridicule sur les plus redoutables mystères; ils se sont fait une idole de leur prétendue sagesse. Ils ont interrogé la raison sur des secrets qu'elle ne connaît pas et, proclamant ses réponses comme des oracles, ils ont dit : Nous ne voulons plus nous soumettre à l'enseignement de la foi; les voiles dont s'enveloppait la superstition sont déchirés; la vérité est connue; l'esprit humain n'a besoin que de ses propres lumières. Tel fut le langage des maîtres de l'incrédulité, tel est encore celui de leurs disciples, peut-être aussi malheureux que cou-

pables, car ils méprisent ce qu'ils ne connaissent pas. Cependant il ne faut qu'un instant de réflexion pour se convraincre que la sagesse humaine n'est que ténèbres, et que la religion seule éclaire l'homme d'une lumière incorruptible. O vérité céleste et souveraine, manifestée à la terre par le ministère de Dieu même, qui oserait méconnaître tes droits? Règne à jamais sur le monde; tu fais les délices des habitants des cieux dont tu reçois les adorations; comment de faibles mortels ne chercheraient-ils pas dans ton sein un adoucissement à leurs infortunes? Trois grandes questions se présentent naturellement à l'esprit de celui qui médite sur son existence. S'il n'est pas insensé, il se demande avec inquiétude quelle est son origine, quels devoirs lui sont imposés, quel sera le dernier terme de sa destinée. Rassemblez autour de vous les objets les plus propres à vous distraire; livrez-vous sans réserve à l'entraînement des plaisirs, au mouvement des affaires; méprisez pendant la vie les frayeurs qui vous attendent au lit de la mort, il n'en sera pas moins vrai que ces questions sont d'une extrême importance, et qu'elles méritent tous vos soins. Or, maintenant qu'elles sont posées, je m'adresse à la raison, et je lui demande de les résoudre de manière à nous tranquilliser sur leurs suites.

1° J'ouvre d'abord les livres des anciens philosophes; je parcours leurs longues dissertations sur l'origine du monde et la nature de l'homme. Je vois s'é-

lever dans la même contrée, dans la même ville, des écoles différentes, également jalouses de répandre des opinions diverses et de les faire accepter comme la seule expression de la vérité. Ici le monde est éternel, là il doit sa naissance à un aveugle hasard : ici tout est soumis à la fatalité; là des esprits inconnus président à l'ordre de l'univers. L'un enseigne que l'homme est sorti du sein de la terre, un autre qu'il est descendu du ciel; celui-ci le rabaisse au niveau de la brute, celui-là l'élève jusqu'à la divinité. En un mot, l'histoire de l'esprit humain n'est que l'histoire de ses contradictions et de ses erreurs. J'arrive, en suivant les siècles, jusqu'à des époques moins reculées, et je trouve encore que les maîtres qui enseignent ne s'accordent pas plus entr'eux que les disciples qui les écoutent. Bien plus, ils ne sont pas d'accord avec leurs propres pensées : quand on les combat, il suffit, pour les réfuter, de les opposer à eux-mêmes : *Mentita est iniquitas sibi.* En effet, qui osera prendre pour guides ces écrivains inconséquents qui, d'une main, élèvent un trône à la raison, et de l'autre l'abaissent jusqu'à la matière; qui lui préfèrent l'instinct des animaux, et dans la même page professent pour elle une vénération fanatique? Qu'ont fait les plus sages et les plus modérés d'entr'eux? Ils ont élevé des doutes sur toutes choses, mais ils n'ont jamais conduit personne à la certitude. Interrogez ceux qui les lisent; qu'ils vous répondent de bonne foi, et vous verrez qu'ils n'ont

que des objections à présenter, que des difficultés à proposer. Aucun, parmi eux, n'a pu jusqu'ici établir même un ensemble de sophismes, ni opposer à la vérité un système complet de mensonges. Ils n'ont reçu de forces que pour détruire, et il ne leur a pas été donné d'édifier. Qu'elles sont dignes de notre mépris ces doctrines désolantes qui ont fait le tour du monde en le ravageant, qui ont brisé les liens qui unissent les hommes, enfants d'un même père, et qui n'offrent à l'esprit avide de connaissance et de conviction qu'une vaine et dangereuse pâture incapable de satisfaire ses besoins.

2° Je passe à la seconde question, celle qui regarde nos devoirs. Ici je n'appellerai point en témoignage les erreurs monstrueuses de l'antiquité. Puisque chaque passion avait alors ses temples, chaque vice ses autels, la faible voix de quelques hommes défendant la justice et l'humanité ne pouvait être entendue au milieu de la corruption générale. Je n'ignore pas qu'on a vanté outre mesure la morale des sages d'autrefois; mais sans faire observer qu'elle n'est exempte ni des erreurs ni des préjugés de leur temps, sans dire combien elle est incomplète sur les points qui importent le plus au bonheur du genre humain, je demande comment elle se serait établie au sein des superstitions les plus infâmes. Le vice, combattant contr'elle, descendait du ciel armé d'une autorité divine, et le premier d'entre les philosophes détruisit, à la mort,

l'effet de ses plus belles leçons, en sacrifiant à des dieux indignes d'être des hommes.

Si je veux étudier la morale à l'école des nouveaux réformateurs, je cherche vainement à reconnaître son auguste simplicité dans les froides déclamations d'un orgueilleux sophiste. N'ai-je pas le droit d'exiger que celui qui enseigne une science si belle, me parle le langage de la persuasion et de la vérité; qu'il soit clair, doux et calme comme elle; que les principes qu'il professe s'unissent entr'eux par un accord parfait; qu'il respire dans toutes ses paroles l'amour de ses semblables; qu'il plaigne leurs égarements sans les justifier; enfin qu'il appuie sur des dogmes certains les obligations qu'il impose; qu'il montre avec une religieuse frayeur le souverain arbitre de nos destinées, les yeux fixés sur la terre pour la récompenser ou la punir; car sans Dieu il n'y a point de morale, aucune puissance humaine ne peut avoir la prétention de commander aux esprits et aux cœurs. Or, sans m'égarer dans des détails superflus, je demande si tels sont les caractères présentés au lecteur par ces livres que dévore une jeunesse abusée, par ces discours qui excitent son admiration. C'est ici surtout que les contradictions renaissent à chaque ligne, et qu'un esprit attentif aperçoit du premier coup-d'œil que les hommes, réduits à leurs faibles lumières, ne connaissent pas même leurs propres besoins. Qu'est-ce, en effet, que cette morale qui ne descend pas du ciel? Le

peuple retient-il des phrases ambitieuses qui n'expriment qu'un faux enthousiasme? Quel souvenir laisseront dans sa pensée les mots de nature, d'ordre, de bien général, qu'il ne comprend pas?

Je vous appelle au tribunal de l'expérience, vous qui avez corrompu les disciples de saint Denis et de tant d'illustres apôtres; vous leur avez enlevé l'Evangile, vous avez ravi le respect et l'autorité à leurs pasteurs et à leurs maîtres : que leur donnerez-vous pour les dédommager de ces pertes immenses? Quel est le catéchisme que vous mettrez entre les mains de vos fils et de vos filles? Si leurs désordres affligent et déshonorent vos vieux jours, au nom de qui leur adresserez-vous des reproches, vous qui leur apprenez à regarder votre paternité comme un caprice de la nature? A qui voulez-vous qu'ils obéissent, vous qui leur apprenez qu'ils sont vos égaux et qu'ils ne doivent compte de leur conduite à personne?

Lorsqu'Adam, séduit par l'esprit de mensonge, eut touché le fruit défendu, il rougit de sa nudité et se déroba aux regards du Dieu qu'il avait offensé; mais avec la morale des romans, des spectacles et des chaires philosophiques, des générations entières perdront le vêtement de l'innocence et de la pudeur, sans éprouver même le sentiment de leur infortune. Ils vivront dans une indifférence d'autant plus profonde qu'ils n'ont aucune idée de la fin qui les attend.

3° Sans le secours de la foi, qui m'apprendra si je

descendrai tout entier dans la tombe, ou si je dois me survivre à moi-même? Les pleurs de l'amitié, qui arroseront ma cendre, ne seront-ils qu'une erreur digne de pitié, ou bien le tribut que se doivent mutuellement des cœurs qui seront un jour réunis? Les liens qui nous attachent à une tendre mère seront-ils brisés pour toujours, quand la mort l'aura enlevée à sa famille, ou bien le respect dont nous entourons ses restes inanimés s'adresse-t-il à un être distinct de la poussière qui va les couvrir? Y a-t-il au ciel un juge devant lequel je dois paraître? sera-t-il sévère autant qu'il est juste? m'a-t-il préparé un trône de gloire et de félicité? me réserve-t-il les châtiments de sa colère? J'interroge vainement sur tous ces points essentiels les anciens philosophes, qui ont défiguré les dogmes primitifs par des imaginations absurdes ou des traditions sans fondement. Je cherche parmi ceux qui ont le plus brillé dans les derniers siècles, et je suis étonné d'apprendre qu'ils traitent ces grandes questions avec une légèreté incroyable. Je frémis de les voir mêler à des dissertations sur la mort les propos du cynisme et du libertinage; de les entendre chanter comme les insensés dont parle l'Écriture : Buvons et mangeons, car nous mourrons demain; de savoir qu'ils exhalent leur âme criminelle entre les fureurs du désespoir et les angoisses de l'incertitude.

Chrétiens, détournons nos regards : c'est assez vous entretenir d'objets étrangers à votre foi et à vos

mœurs. Faisons succéder à ce hideux tableau, ou plutôt à ces ténèbres épaisses, les lumières consolantes de la Religion. Viens, auguste fille du ciel, viens réjouir par ta douce présence les tristes habitants de cette vallée de larmes. Montre à tes ennemis, pour les mieux convaincre de leur ignorance et de leur injustice, que tu sais tirer ta gloire de la bouche même des enfants : *Ex ore infantium perfecisti laudem.* Car il ne s'agit point ici de longues et pénibles études, de recherches profondes qui demandent les veilles et les sueurs des savants. Sans doute la Religion a de quoi exercer les esprits les plus élevés qu'elle ravit d'étonnement; mais comme elle fut établie pour le bonheur de tous, elle compatit à la faiblesse et descend jusqu'à l'ignorance. Elle a, selon le langage de l'Apôtre, du lait pour les plus petits enfants et des aliments solides capables de nourrir les hommes faits. Il ne sera point nécessaire de recourir aux docteurs de l'Église pour résoudre les questions que j'ai proposées : il suffit d'interroger un enfant chrétien, et les oracles qui sortiront de sa bouche surpasseront en sagesse ce que les professeurs les plus célèbres ont jamais fait entendre dans les académies d'Athènes et de Rome : il sera plus instruit sur l'origine du monde, sur la nature de son âme, sur les attributs de la divinité, que les novateurs audacieux qui se perdent dans des abîmes impénétrables à la raison humaine; il connaîtra surtout bien mieux ses devoirs et sa destinée. Déjà ses inno-

centes mains se lèvent vers le ciel pour offrir à son Créateur les prémices de son cœur; déjà il s'attendrit aux leçons d'une bienfaisante charité; déjà il a compris la véritable raison d'une juste obéissance; il sait que Dieu est partout où réside l'autorité légitime; il respecte cette image sacrée dans les auteurs de ses jours, dans ses maîtres, dans son roi; il se respecte lui-même comme l'ouvrage le plus parfait du Tout-Puissant, à qui il doit rendre compte de sa vie; il sait qu'elle ne lui a pas été donnée pour en user suivant ses caprices, mais bien pour sa propre sanctification et pour le bonheur de ses frères. Il expliquera même des décrets inconnus à ceux qui n'adorent pas la Providence; il ne croit point comme eux que les malheurs publics, les fléaux qui désolent les Etats ne sont que les jeux d'un aveugle hasard, il les regarde comme un avertissement donné par la justice divine à des peuples criminels. Il a le vice en horreur malgré les attraits que le désordre présente à ses passions naissantes, et la vertu est l'unique terme de ses désirs et de ses travaux. *Ex ore infantium perfecisti laudem.* Tels sont les prodiges journaliers qui nous font chérir la doctrine de l'Evangile, et qui nous engagent à répéter avec l'accent de la plus vive reconnaissance : heureux l'homme, etc. *Beatus homo,* etc.

Dans notre croyance on ne rencontre point de contradictions, point de mots vides de sens, point de doutes, point d'incertitude. Tout s'enchaîne, se

développe sans effort, et les mystères ne commencent qu'à l'endroit où la lumière serait inutile à régler la conduite, et ne servirait plus qu'à flatter l'orgueil. Qu'on ne nous reproche point notre soumission à cet enseignement salutaire, car les fidèles ne craignent point qu'on les accuse de croire sans motifs; quand on les interroge, ils produisent en témoignage les actes des martyrs qu'ils honorent, la pureté des vierges qu'ils invoquent, les souvenirs et les prodiges de la croix, le doigt de Dieu imprimé à ses œuvres, les malades guéris, les morts ressuscités, les apôtres parcourant l'univers qu'ils arrosent de leur sang. Ils en appellent au monde converti, aux idoles renversées, à leur culte aboli, aux bourreaux vaincus par leurs victimes, à la justice régnant sur la terre, aux Césars recevant à genoux le titre d'enfants de l'Eglise, à l'étendard du salut flottant au-dessus du Capitole, et protégeant tous les peuples abaissés devant lui.

Mais de quel droit ceux qui ont renié nos titres oseraient-ils nous les demander? Quand même dix-huit siècles de combats et d'épreuves n'auraient pas démontré la divinité de la Religion, qui a chargé les impies de bouleverser le monde pour nous empêcher de croire? Qui les a envoyés? Au nom de qui prêchent-ils des doctrines funestes? Si nous devons les juger par leurs fruits, quelle estime ferons-nous de tels hommes, obligés par leur propre honte de désavouer à chaque instant les conséquences des prin-

cipes qu'ils ont proclamés avec tant d'audace? Laissons-les, puisqu'ils le veulent, se précipiter dans la barbarie dont l'Evangile nous a délivrés : mais du moins qu'ils n'insultent pas à la foi de leurs pères, à la foi de leur pays; qu'ils ne ternissent pas la gloire de tant d'illustres génies dont la France s'honore, et qui ont puisé leurs lumières aux sources de la révélation. Pour nous, nous nous féliciterons sans cesse que le flambeau de l'Evangile ait éclairé la terre; nous confesserons que l'esprit humain n'est que confusion et ténèbres. La Religion sera toujours notre guide; jamais nous ne chercherons ailleurs que dans son sein la véritable science, comme nous ne trouverons qu'en elle la véritable vertu.

## SECONDE PARTIE.

Les ennemis de la Foi commencèrent par nier les mystères, ils traitèrent de préjugés ridicules tout ce qu'ils ne comprenaient pas, comme si un brin d'herbe ne renfermait pas des secrets impénétrables : mais on peut dire que cette attaque ne fut pas la plus dangereuse; car les systèmes, par lesquels ils s'efforçaient de remplacer l'enseignement de l'Evangile, parurent dès le commencement, tels qu'ils sont en effet, pleins de contradictions et d'absurdités. Leurs auteurs comprirent eux-mêmes qu'ils ne parviendraient à les faire adopter qu'autant qu'ils appelleraient les passions à leur aide d'une manière plus

directe encore. Ils trouvèrent dans leur propre cœur le fatal secret de séduire les hommes et de se rendre maîtres de leurs opinions en corrompant leur volonté. Alors on entendit des bouches impures chanter les louanges de la vertu, mais d'une vertu toute humaine, qui ne se nourrit que de vains applaudissements et ne demande que des récompenses périssables. Les penchants naturels, regardés depuis l'établissement du Christianisme comme des ennemis dangerenx qu'il faut combattre jusqu'à la mort, devinrent dans le nouveau langage les seuls guides que la raison fût obligée d'écouter. Cependant ils ne portaient pas encore l'audace jusqu'à faire l'apologie du vice; mais ils vantaient tellement les charmes d'une liberté sans bornes, ils défendaient ses prétendus droits avec tant de chaleur, qu'on put dès lors prévoir les fruits de leurs terribles leçons. Afin de soustraire plus sûrement les esprits à l'autorité de la Religion, ils méconnurent les lois qu'elle a toujours imposées aux cœurs.

Ils crièrent à la tolérance pour être dispensés de toute obligation, et ils ne rougirent point de se donner pour les plus parfaits des hommes, au moment même qu'ils ne reconnaissaient plus de règles. Ils firent consister la perfection dans une sensibilité affectée pour les malheurs du peuple qu'ils entretinrent sans cesse de ses droits, sans jamais lui parler de ses devoirs; ils s'environnèrent de l'appareil de

la bienfaisance, et leurs discours n'annoncèrent que l'amour de l'humanité. Avec de si brillantes apparences, ils persuadèrent à leurs disciples que la vertu est dans la nature, et qu'elle peut se soutenir et se perfectionner sans le secours de la Religion; opinion funeste qui a ravagé le monde, parce qu'elle a brisé le seul frein qui puisse arrêter le méchant, et renversé le seul appui que rencontre l'homme de bien dans sa pénible carrière. En chassant Dieu de l'univers, si je puis parler de la sorte, ils ont éteint tous les sentiments généreux; ils ont élevé sur un autel de ruines l'infâme idole de l'intérêt personnel, qui, comme les divinités des barbares, ne se repaît que de sang et de larmes.

En effet, qui vous répondra de celui qui ne craint pas les jugements du Seigneur et qui n'espère point en ses récompenses? Il ne serait qu'un insensé s'il consultait d'autres règles que ses besoins et ses plaisirs. S'il n'attend rien au-delà de la tombe, il doit sacrifier la veuve, l'orphelin, sa famille, ses amis, à ses jouissances, puisqu'elles sont l'unique bien qui puisse lui faire supporter la vie. Il doit, comme ce monstre qui brûla Rome pour se donner le spectacle d'un incendie, désirer que le genre humain n'ait qu'une tête, afin de l'abattre d'un seul coup, si le genre humain s'oppose à son bonheur.

Je ne prétends pas que tous les chrétiens qui ont abandonné la Foi se portent à cet excès de perversité;

plusieurs naissent avec le caractère de la douceur et de la modération; il y a des positions qui défendent le crime; mais je soutiens néanmoins que, sans la Religion, les motifs humains ne sont que des motifs impuissants. Je pourrais me dispenser de prouver cette vérité, et vous renvoyer au témoignage des incrédules eux-mêmes. Ceux d'entr'eux qui se sont rendus les plus célèbres par leurs talents, et l'abus qu'ils en ont fait, sont ici d'accord avec moi : « J'ai longtemps pensé, dit Rousseau, qu'on pouvait être vertueux sans religion; mais, en y réfléchissant, je suis revenu de cette erreur. »—« Je ne voudrais pas, ajoute Voltaire, qu'un prince athée eût intérêt à me faire piler dans un mortier, car je serais bien sûr d'être pilé. » Voilà des autorités que personne n'a le droit de récuser en pareille matière. Cependant il faut entrer dans quelques détails, et réfuter les prétextes sur lesquels la corruption s'appuie pour nier l'indispensable nécessité de la Religion. Il est bon que les fidèles comprennent tout le malheur de ceux qui ne connaissent pas Dieu; ils apprécieront mieux alors la faveur insigne de leur vocation, ils verront que le Seigneur n'a pas traité tous les peuples avec une aussi grande miséricorde, ils le béniront sans cesse de leur avoir manifesté ses jugements : *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis.*

Votre propre expérience, les combats journaliers

que vous livrent l'orgueil, la volupté, la cupidité et tant d'autres passions honteuses, ne vous permettent pas de douter de la corruption naturelle. Ce n'est pas à des disciples de Jésus-Christ qu'il faut prouver que la vertu demande des sacrifices : or, ces sacrifices, quelle autre voix que celle de la Religion sera capable de les obtenir? J'entends retentir parmi les incrédules les mots d'honneur, de bien général, d'ordre, de gloire, d'intérêts sociaux : j'entends vanter les heureuses habitudes d'une éducation soignée, l'empire qu'exerce une sage législation. Mais qui ne voit pas que ce langage emphatique ne renferme que des mots sans effet, parce qu'ils sont sans autorité? Livrez-vous à votre éloquence devant cet ambitieux que dévore la soif de l'argent et des honneurs; peignez-lui dans tout son éclat la noble probité réduite à l'indigence, et supportant sans se plaindre la rigueur du sort; plaidez avec chaleur les droits de la société, la cause de l'ordre; faites valoir la dignité de l'homme; il a lu comme vous tout ce que l'histoire raconte du désintéressement de quelques personnages célèbres, il sait que leur nom vivra dans les siècles les plus reculés; mais il connaît aussi l'injustice des hommes et le mépris dont ils accablent la vertu malheureuse; il se sent pressé du besoin de jouir, et, comme la vie s'écoule, il n'ambitionne point la gloire qu'il ne goûtera plus, une fois dans le tombeau. Vous parlez d'éducation; et combien de malheureux en-

fants sont nés dans le crime, croissent avec lui; combien dont la faim entoure le berceau et consume l'existence dans des travaux grossiers, qui avilissent l'âme au lieu de développer les sentiments? L'éducation a-t-elle empêché les conquérants de ravager la terre, les tyrans de la faire gémir dans l'esclavage? L'éducation, autrefois si renommée dans notre belle patrie, a-t-elle empêché qu'elle ne fût ensanglantée par les orateurs régicides qu'elle avait nourris? Quels sont d'ailleurs les résultats d'une éducation à laquelle Dieu ne préside pas? Est-ce devant les hommes qui ont été témoins des désordres de ce siècle, qu'il sera permis de vanter les théories et les systèmes dont ils ont été les tristes victimes? La Providence a voulu nous faire toucher au doigt et à l'œil, combien les paroles de l'homme sont faibles contre les passions. Pour nous instruire, elle nous a livrés à nous-mêmes, et nous avons vu ces nouveaux élèves de la raison humaine qui n'avaient à la bouche que les mots de gloire, d'honneur, de justice et de patrie, nous les avons vus suivre comme des esclaves les caprices de la fortune, tantôt sur un tribunal de sang, tantôt sur un champ de bataille, aujourd'hui au pied du trône légitime, hier sous le cimeterre d'un soldat. Nous avons vu de nos yeux les mêmes hommes qui osent encore nommer la vertu, encenser la puissance qui s'élève à côté de la puissance qui vient d'être renversée, et nous nous laissons encore séduire par un lan-

gage hypocrite! et nous ne sommes pas convaincus que Dieu seul donne la constance et la force! Nous avons vu de nos yeux les objets les plus sacrés, devenus un but de dérision et d'insulte, vieillir comme un vêtement, selon la parole du prophète; et nous ne répétons pas avec lui que les ennemis du Seigneur périront à jamais, et que lui seul demeure éternellement : *Ipsi peribunt; tu autem permanes.*

Appellerez-vous au secours d'une cause qu'il est impossible de défendre la rigueur et la sévérité des lois? Mais tandis que l'imprudent ou le faible succombe sous le glaive de la justice, celui dont elle redoute le crédit, jouit sûrement du succès de ses crimes avec le scélérat habile qui a trompé la vigilance du magistrat. Et d'ailleurs la sanction des lois n'est pas dans les échafauds : aucune nation n'avait encore donné le scandale de bannir Dieu de son code; quand on en est venu à cet excès d'aveuglement, les lois ne sont plus que la force, et la force ne peut étendre ses bras partout : la force atteindra-t-elle un adultère commis dans les ténèbres, une séduction enveloppée des voiles du mystère, un dépôt confié dans le secret de l'amitié? Il n'y a que la conscience qui ne se lasse point de veiller à la garde de nos trésors et à la conservation de notre honneur et de notre vie; or, la conscience, sans une religion qui prépare des châtiments au coupable et des récompenses au juste, est une contradiction.

Je me plais à reconnaître que, comme il y a des degrés dans l'impiété, il y a aussi des différences entre les hommes opposés à la Religion : plusieurs ne partageront jamais la fureur de ceux qui brisèrent ses autels et renversèrent ses temples; mais il suffit qu'ils ne la pratiquent pas pour causer de justes inquiétudes. Savez-vous pourquoi ce père de famille, jusqu'alors si fidèle à ses engagements, si cher à tout ce qui l'entoure, est devenu tout à coup le jouet d'une passion honteuse; pourquoi il a porté la douleur dans le cœur d'une épouse alarmée, et le scandale parmi des enfants innocents? il était un modèle de douceur et de prudence; les affligés et les pauvres trouvaient près de lui des consolations et des secours; mais il n'était point revêtu du bouclier de la Foi; la volupté s'est emparée de son cœur dont la Religion ne défendait point l'entrée. Je pourrais multiplier à l'infini les exemples de pareilles faiblesses; l'âge, les intérêts et les circonstances expliquent aux yeux de l'homme religieux tant de chutes déshonorantes, tant de variations incroyables dont le monde lui-même est étonné. Ce n'est pas un effort ordinaire et commun que d'honorer et de défendre la vertu sans autre prix qu'elle-même; c'est le sublime de la perfection : et l'on voudrait nous persuader que tous les hommes sont capables d'un dévouement dont les siècles nous fournissent à peine quelques exemples, avant que la vertu fût soutenue par la Foi. A Dieu ne plaise que je ré-

voque en doute la sincérité de tout homme qui ne fait pas de la Religion le premier objet de ses pensées et de ses affections; mais j'avoue que je suis toujours surpris que des fidèles qui connaissent la fragilité de la nature, osent compter sur celui qui n'a pas d'autre appui que des considérations humaines. J'avoue que je suis toujours surpris que des mères chrétiennes se consolent si facilement de voir leurs enfants abandonner les pratiques de la Religion, sous prétexte que néanmoins ils se conduisent avec honneur. Que faut-il pour renverser tout-à-fait ces roseaux à demi brisés? Un souffle! et vous n'êtes pas effrayés!

Il n'en sera pas ainsi d'un peuple au milieu duquel cette Religion sainte établira son trône et à qui elle fera goûter sa céleste doctrine. Elle apparaîtra revêtue de grâce et de majesté, tenant d'une main le livre de ses menaces et de l'autre celui de ses promesses. Le malheureux supportera ses privations à la vue du ciel qui en est le prix; l'ambitieux calmera son cœur à l'aspect de l'abîme entr'ouvert sous ses pas; les enfants respecteront leurs pères, qu'elle a revêtus de sa puissance; les sujets seront fidèles à leur roi, qu'elle couvre de son égide tutélaire. Que de merveilles naîtront à sa voix! De nouveaux Abraham, si le ciel l'ordonne, lèveront le bras paternel sur la tête d'un fils unique; de nouveaux Job béniront le ciel dans le délaissement le plus absolu; de nouveaux Joseph s'échapperont des mains de la volupté en trompant de

criminels désirs; de nouvelles Suzanne se laisseront enlever la réputation et la vie pour conserver l'honneur et la pureté; de nouveaux martyrs lasseront les bourreaux; de nouveaux apôtres braveront les fatigues, les calomnies, les injures, les tourments et la mort, pour procurer à leurs frères le bonheur ineffable de connaître une Religion qui seule éclaire les hommes et seule les rend vertueux.

O saint Denis, protecteur de nos rois, protecteur de la France, veillez sur ce peuple qui est votre famille! ne souffrez pas que l'esprit de mensonge et d'orgueil ramène les ténèbres dissipées par votre zèle. Vos cendres et celles de vos illustres compagnons reposent non loin de ces murs, dans le temple qui vous fut consacré. Avec quel respect, avec quelle sainte joie nous avons accompagné ces restes sacrés, lorsque le retour des fils de saint Louis a permis à leur piété de les retirer d'un asile indigne de leur gloire! En voyant renaître votre culte, nous voyons renaître la paix et la prospérité. C'est aux Apôtres de la France que nous devons les prodiges de miséricorde dont nous avons été témoins. Gardons-nous de les forcer encore par nos ingratitudes à quitter les autels relevés et leur honneur. Nos ennemis ne peuvent rien contre le bras du Très-Haut; en vain ils s'agitent pour élever l'édifice de leur orgueil; le Seigneur ne travaille point avec eux; ils se consumeront en efforts inutiles : *Nisi Do-*

*minus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam :* En vain ils ont espéré conserver leur puissance et tenir sous leur joug tous les peuples vaincus; leur gloire se dessèche comme l'herbe des champs; leurs mains s'affaiblissent et laissent échapper le sceptre du monde qu'ils étaient indignes de porter. Le Seigneur ne protége point leurs funestes doctrines; ils ne réussiront point à renverser l'antique foi : *Nisi Dominus ædificaverit,* etc. Semblables aux infidèles, ils n'ont mis leurs espérances que dans les forces de l'homme; ils ne vantent qu'une sagesse insensée, ils n'estiment que des talents dangereux, ils n'admirent qu'une éloquence trompeuse, ils n'applaudissent que des vertus avides d'encens; pour nous, ce n'est qu'au nom du Seigneur notre Dieu que nous plaçons notre confiance : *Nos autem in nomine Domini nostri invocabimus.* Ce n'est qu'à la vertu des saints que nous donnons des louanges; ce n'est qu'à la vérité que nous accordons notre estime; ce n'est qu'à la Religion que nous consacrons à jamais notre amour : le ciel ne trompera point notre espoir.

Ainsi soit-il.

# BÉNÉDICTION DES CLOCHES

## A SAINT-FLORENT-LE-VIEIL.

*Hoc à Domino Deo exercituum exivit, ut mirabile faceret consilium et magnificaret justitiam.*

C'est au Seigneur Dieu des armées que nous devons le retour de nos solennités : c'est lui qui nous les a rendues pour que nous admirions la sagesse de ses conseils et la grandeur de sa justice.

*Isaïe*, ch. 28, ℣. 29.

Monseigneur,

En adressant la parole à ce troupeau fidèle qui se presse autour du bon pasteur, je ne devrais l'entretenir que de la fête consolante dont j'aperçois les brillants préparatifs; mais il y a des lieux si féconds en souvenirs que le passé s'y confond avec le présent et qu'il est impossible de les séparer l'un de l'autre. Le cœur s'y remplit de sentiments opposés qui le ravissent et l'accablent, qui le blessent et le

guérissent tour à tour. Comment prononcer le nom de Saint-Florent sans rappeler des jours de joie et de douleur, de victoire et de ruine? En voyant reparaître, au milieu d'un temple si nouvellement réparé, les instruments pacifiques dont le son majestueux inspire le recueillement, invite à la prière, qui pourrait oublier qu'ils étaient, il y a trente ans, le signal de la guerre ou les foudres de la mort? Une pente irrésistible nous reporte malgré nous vers des époques ineffaçables, c'est la nature de l'homme de se plaire au récit de ses malheurs passés. Le voyageur échappé à la fureur des flots consacre ses discours aux vagues de l'Océan, aux gouffres de l'abîme; et cette pensée effrayante lui fait mieux goûter la sûreté du port. Les habitants de cette contrée ont traversé bien des écueils, ont affronté bien des tempêtes : défenseurs intrépides de l'autel et du trône, ils ont combattu jusqu'à la mort contre le sacrilége et la rébellion. Aucun événement ne leur a fait oublier le double objet de leurs nobles affections. En se reposant à l'ombre tutélaire de la religion et de la légitimité rendues à leur amour, ils mêlent à leurs entretiens le bruit des orages qui ont agité leur vie. Pour eux la fête la plus complète est celle qui retrace à la fois la piété et le courage, la foi du chrétien et le dévoûment du bon Français, celle dans laquelle ils peuvent faire entendre le cri de la fidélité : Dieu et le Roi! heureux de voir réunis au pied du même autel le

sages, couverts de cicatrices, baignés de pleurs que la joie fait répandre; je les accompagne au pied de ces autels et je m'unis à tous les vœux qu'ils adressent à la Providence.

O France! ô ma patrie! que les jours de ton deuil ne se renouvellent jamais! que tes princes conservent jusqu'à la fin des temps la couronne de saint Louis! que les plaies faites à leur cœur se ferment pour toujours! que les Français, unis par le même amour, ne forment plus qu'une famille autour du trône de leur père! que leurs voix s'élèvent vers le ciel comme celles des fils de Jacob, au sortir de l'Égypte! qu'ils bénissent la main toute-puissante qui a brisé les fers de leur dur esclavage, et qu'ils continuent jusqu'à la terre promise les chants d'actions de grâces qu'ils ont commencés dans le désert de la vie!

Ainsi soit-il.

vénérable Pontife qui se prête avec tant de bonté aux vœux de ses enfants et l'illustre chef de la Vendée, que nos guerriers entourent de leurs hommages, et qu'ils regardent comme le père de leur nombreuse famille dotée par lui d'une gloire immortelle. La présence de la veuve de Bonchamps ajoute encore à leur enthousiasme. Quelle autre victime de la haine sanglante des régicides était plus digne de représenter l'ange de la France? Echappée par miracle au fer des assassins, comme la fille du roi martyr, elle a survécu comme elle à ce qui lui était le plus cher et ne rencontre sous ses yeux mouillés de larmes que de muettes images de ce qui n'est plus; elle se console comme elle par le bonheur d'autrui. Jouissez donc, ô Vendéens, de ce jour de triomphe pour la cause sacrée que vous avez soutenue. Mais souvenez-vous de la présence du Dieu vivant, que toute idée profane s'éloigne et disparaisse; que vos sentiments s'épurent au feu du tabernacle et que votre cœur s'élève, par la reconnaissance, jusqu'au sanctuaire de l'Eternel! *C'est au Seigneur Dieu des armées que nous devons le retour de nos solennités; c'est lui qui nous les a rendues pour que nous admirions la sagesse de ses conseils et la grandeur de sa justice : Hoc à Domino Deo exercituum exivit, ut mirabile faceret consilium et magnificaret justitiam.*

Donnons quelque développement à ces paroles d'un prophète : Adorons la Providence, rendons gloire à la

sainteté de ses œuvres, à la sagesse de ses conseils. Je ne me propose point d'autre but dans cette courte exhortation, qui ne prolongera que d'un instant la pieuse cérémonie dont elle suspend le cours.

De tous les dogmes de la Religion, dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître, il n'en est point de plus consolant, de plus nécessaire à la faiblesse de l'homme, que celui de la Providence. Condamnés aux larmes dès notre entrée dans le monde, exposés pendant le cours de notre fragile existence à mille accidents divers, nous appelons de nos vœux impuissants le repos qui nous fuit sans cesse; nous éprouvons tous le besoin d'un meilleur avenir. Ce n'est pas seulement le pauvre qui gémit dans sa détresse et demande des jours plus heureux : les richesses, la grandeur, la puissance, ne préservent point des angoisses de la vie, ne défendent point des terreurs de la mort.

En effet, les illusions des premières années se dissipent comme un songe; les projets ambitieux d'un âge plus réfléchi s'évanouissent bientôt sous les glaces et l'impuissance de la vieillesse; la coupe attrayante du plaisir se corrompt dès qu'on en approche les lèvres, et ne verse qu'un breuvage amer aux esclaves de la volupté.

Lorsque le prophète Isaïe élève sa voix touchante pour annoncer la ruine de Sion, il s'écrie dans son langage énergique : Sur qui tomberont les coups de la vengeance du Seigneur? Déjà parmi ce peuple toute

tête est languissante, tout cœur est attristé : *Omne caput languidum et omne cor mœrens.* Hélas, M. F.! cette image de douleur ne s'applique-t-elle pas au genre humain tout entier? Quel est celui d'entre nous dont tous les désirs soient accomplis, qui n'ait rien à regretter ni à craindre? Salomon, le plus heureux des rois et le plus sage des hommes, avait éprouvé le néant de toutes les jouissances, lorsqu'il disait, dans ses tristes réflexions : J'ai regardé le rire comme une erreur et j'ai dit à la joie : Pourquoi m'as-tu trompé par de vaines promesses?

Les nations assises dans les ombres du paganisme avaient connu, avant l'éclat de la révélation, les misères de l'homme et son impuissance à les adoucir par lui-même. C'est une observation digne de fixer les pensées du sage, que le nombre presqu'infini d'opinions que l'antiquité nous a laissées sur les moyens de se procurer le bonheur. Des systèmes préconisés par des écoles fameuses, occupaient, pendant quelques années, l'oisiveté des philosophes et faisaient bientôt place à des idées nouvelles, disparaissant à leur tour devant d'autres essais toujours infructueux. On ne réfléchit pas assez sur le malheur des temps qui ont précédé le Christianisme, sur la multitude de maux sans remède dont l'univers était accablé, avant que la prédication de l'Évangile eût rendu le dogme de l'immortalité constant et universel : car les peuples les plus éclairés n'avaient sur la nature de l'âme et sur

sa destinée que des idées incomplètes. Nous qui jouissons sans frais, si je puis m'exprimer de la sorte, des bienfaits inappréciables de la Religion, nous oublions que quarante siècles d'airain se sont écoulés dans l'attente des prodiges de notre rédemption. Je suis persuadé que cette considération, bien approfondie, suffirait pour attacher à nos adorables mystères tous les esprits droits, tous les cœurs que la corruption n'a pas entièrement flétris.

Non, M. F., non, ce n'était point assez de pouvoir écouter des exhortations éloquentes à la résignation, au courage, à la vertu. Tous ces beaux discours retentissaient inutilement à l'oreille du malheureux, qu'une aveugle fatalité privait de tout espoir. O céleste Providence! tu n'avais point encore répandu sur la terre désolée la douce lumière qui dissipe nos doutes, qui nourrit notre confiance et la rend inébranlable. Le fils de Dieu, revêtu lui-même des douleurs de l'humanité, n'était point descendu du ciel pour être l'ami du juste, le protecteur de la veuve, le père de l'orphelin. Le monde n'avait point entendu ces paroles admirables qui ne pouvaient sortir que d'une bouche divine : Ne craignez point, enfants bien aimés; car il a plu à votre père de vous préparer un royaume éternel : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum.* Dès que ces vérités consolantes furent répandues dans le monde, les âmes dociles aux impressions de la grâce en goûtèrent les at-

traits. Rien ne put détacher de la Providence les premiers enfants de l'Église; ils lui demeurèrent fidèles au prix de leur fortune, de leur vie, de leur honneur même. Les persécutions et les échafauds ne la firent point méconnaître : un sentiment plus fort que celui des tourments entretenait dans les généreuses victimes des espérances immortelles.

Qui pourrait, ô M. F.! refuser sa foi et son amour à la volonté toute-puissante qui daigne diriger nos pas chancelants, protéger notre fragile existence, pourvoir à nos besoins de chaque jour, veiller sur nos familles et s'associer à toutes nos affections légitimes.

Quelles sont chères à mon cœur, ô Dieu des chrétiens! les images que vous me présentez vous-même de vos tendres soins pour les hommes! Que j'aime à considérer, dans l'effusion de ma reconnaissance, l'aigle couvrant de son vol la faiblesse de ses petits et les enhardissant à franchir l'immensité des airs sous la protection de son aile puissante! Avec quel attendrissement je repasse dans ma mémoire les expressions de votre amour! Ici, c'est une mère qui ne peut oublier le fils qu'elle a porté dans son sein, qui l'endort sur ses genoux, qui le soulève dans ses bras, qui le nourrit de son lait, qui le conserve comme la prunelle de ses yeux : là, c'est un père dont les entrailles sont émues à la vue de l'enfant prodigue, qui le presse sur son cœur et le couvre de ses baisers et de ses larmes. Enfin, c'est le bon pasteur donnant sa vie pour

son troupeau, chargeant ses épaules de la brebis égarée, et la rapportant au bercail.

Oui, je l'adorerai, je la bénirai toujours cette aimable Providence! Oui, je croirai jusqu'à mon dernier soupir que le Très-Haut s'abaisse jusqu'à moi, que je suis l'objet de sa sollicitude, que mes jours sont comptés, que mon sort est entre ses mains. Je publierai sans cesse que c'est lui qui gouverne cet immense univers, jouet de sa puissance. Il ouvre sa main, et la nature entière est inondée de ses bienfaits. C'est lui qui revêt les fleurs de leurs brillantes parures, qui donne à nos champs la fécondité, qui prête l'oreille aux cris des oiseaux dont il prépare la nourriture. C'est lui qui fait marcher les astres du firmament comme une armée rangée en bataille, qui appelle les étoiles empressées de répondre au premier signe de sa volonté. C'est lui qui soulève les flots, qui calme la tempête, qui dit à la mer : Tu viendras jusqu'ici, et qui jette au-devant de sa fureur le grain de sable qui l'arrête.

Cependant, M. F., malgré la faiblesse de l'homme et l'appui qu'elle sollicite, des esprits, aveuglés par une inconcevable présomption, ont tenté de nous faire rétrograder vers les siècles dont nous avons déploré le malheur. Blasphémant ce qu'ils ne connaissaient pas, ils ont élevé leur voix sacrilége contre la Providence et sa bonté paternelle. Les insensés! Ils ont dit dans leur cœur : *Il n'y a point de Dieu,* et, sourds à la voix

de leur propre conscience, ils se sont avancés, le fer et le feu à la main, pour anéantir les signes révérés de nos antiques croyances. Les temples, les autels, les trônes, sont devenus la proie de leurs mains audacieuses. Nous connaissons les motifs honteux de leurs persécutions. Parjures et rebelles, la Religion, gardienne des serments, accusait leur trahison; la légitimité, source de la paix du monde, condamnait leur violence. Je ne dirai point les funestes effets de leur triomphe passager. Vous en fûtes les témoins, hélas! et les victimes. Vous savez que leur sceptre ensanglanté ne couvrit que des ruines, et que la hache du bourreau ne cessa de frapper que lorsque la France, désabusée de ses erreurs par l'excès de ses infortunes, se tourna de nouveau vers la Providence et lui fit accepter son repentir et ses expiations.

Cette terrible expérience ne doit pas être perdue pour nous. Elle a coûté assez cher à chacune de nos familles. Ils seront donc sans excuse, au tribunal du Dieu vivant, les incrédules de nos jours qui ont vu de leurs yeux la source du mal et qui s'efforcent de la faire couler de nouveau. Ils seront indignes de pardon, les corrupteurs de la jeunesse qui versent le ridicule sur nos augustes solennités, qui blasphèment les mystères les plus redoutables et qui se jouent de la sainteté des mœurs. Les doctrines nouvelles sont jugées par nos malheurs, mais leurs adeptes n'ont point abandonné leurs funestes projets. Ils savent pé-

nétrer jusque dans cette contrée religieuse : ils franchissent, à l'aide de paroles hypocrites, le seuil de vos habitations, et déposent entre les mains de vos enfants des écrits qui flétrissent leur innocence. Le trône et l'autel sont encore les objets de leur haine, le but de leurs attaques. Les sujets dévoués, les prêtres fidèles, reçoivent tour à tour leurs traits empoisonnés. Ni la splendeur des cieux, ni la majesté des rois, n'arrêtent leur audace.

Jeunes Vendéens, vos pères ont été des confesseurs et des martyrs : vous foulez, chaque jour, la terre qu'ils ont baignée de leur sang, la terre de la fidélité. Que jamais la Vendée n'ait à rougir de ses enfants! Conservez dans toute sa pureté la gloire qu'elle a conquise, repoussez avec une sainte horreur tout ce qui pourrait affaiblir votre respect pour Dieu, votre amour pour le Roi. Quand même le prince des ténèbres se transformerait à vos yeux en ange de lumière, qu'il soit anathème s'il vous enseigne un autre chemin que celui de la foi, du dévouement et de l'honneur!

Mais je me reproche des craintes qui vous offensent. Vous pouvez oublier les maux que vous avez soufferts; mais les bienfaits de la Providence ne sortiront jamais de votre mémoire. Elle a prouvé sa bonté d'une manière si touchante, qu'il est impossible que vos cœurs n'en soient pas éternellement pénétrés.

Je n'appellerai point en témoignage de son assistance des événements qui nous soient étrangers. Un

instant de retour sur notre propre histoire, nous fournira des motifs sans nombre de l'adorer et de la bénir. Dans le cours de quelques années, combien de miracles se sont accomplis sous nos yeux! Si les derniers bruits d'une tempête, inouïe dans la mémoire des hommes, murmurent encore en expirant sur quelque rivage ignoré, que de calme, de paix, de sécurité d'un bout à l'autre de la France! Il en est parmi vous, M. F., qui ont survécu aux désastres de la Vendée; et ceux-là se souviennent de la campagne d'outre Loire où les plus nobles efforts ne furent point couronnés par le succès. Pendant ces horribles nuits, que vous passiez sans abri, sans vêtements, sans pain, n'osant frapper à une porte inconnue de peur qu'un ennemi ne s'armât, en vous l'ouvrant, d'un fer homicide, si une voix prophétique fût sortie tout à coup du sein des rochers qui vous servaient d'asile, pour vous annoncer que la paix reviendrait sur la terre, que vous finiriez paisiblement vos jours aux lieux qui vous avaient vu naître, vous auriez regardé une pareille prédiction comme une insulte à votre malheur.

En effet, M. F., quel spectacle s'offrait alors à vos regards attristés? Les temples, les autels, encore inondés du sang des martyrs, étaient prostitués à la dérision du culte le plus infâme; le trône des enfants de saint Louis était renversé dans la fange, un peuple en délire foulait à ses pieds le diadème de cent rois; la tête sanglante du petit-fils de Louis XIV, celle de la

fille de Marie-Thérèse avaient roulé du haut de l'échafaud aux pieds des assassins, les guerriers généreux, armés les premiers pour venger la Religion et la patrie, les Bonchamps, les Fleuriot, les Cathelineau, ensevelis dans leur triomphe, avaient déjà reçu le tribut de vos regrets. Vos rangs, éclaircis par cent batailles, se rompaient sans espoir d'être reformés; des colonnes, que l'histoire a nommées *infernales,* parcouraient, dans tous les sens, un pays illustré par sa courageuse résistance; vos moissons, vos chaumières étaient la proie des flammes; les bourreaux de vos mères, de vos épouses, de vos filles, immolaient vos enfants au berceau et formaient de leurs membres palpitants des trophées dignes d'être offerts aux regards des régicides. Tout avait disparu, tout semblait mort pour toujours sur cette terre dévastée. La Vendée, comme une mère inconsolable, ne faisait plus entendre que des gémissements, et des monstres s'applaudissaient d'avoir rendu sa douleur éternelle.

Trente et quelques hivers se sont à peine écoulés depuis l'hiver affreux dont je viens d'esquisser une faible image; et déjà je chercherais inutilement dans vos familles nombreuses, florissantes, les traces de vos souffrances passées. Je ne vois dans nos villes rebâties aucun signe de terreur. Les dépositaires d'une autorité paternelle ne songent qu'à vous faire oublier vos désastres, à vous dédommager de tous vos sacrifices. Vos chefs, honorés de la confiance d'un roi qui

peut dire avec eux : *Je suis sans peur et sans reproche,* placent le nom de Vendéen au-dessus de tous leurs titres, et vous associent à leurs honneurs comme vous fûtes associés à leurs périls. La Religion reprend son salutaire empire; les cœurs sont attendris par son langage de paix, la charité dilate ses entrailles, toutes les infortunes trouvent un asile entre ses bras, les élèves du sanctuaire marchent sur les traces des pasteurs que vous vénérez, et l'illustre corps des évêques est si pur, si brillant de l'éclat des vertus apostoliques, qu'un noble prélat a pu dire à la face de l'univers, que jamais l'épiscopat en France n'avait offert plus de titres à la confiance et à la vénération des peuples.

Ainsi la Providence a trouvé dans ses trésors inépuisables de quoi nous rendre tout ce que nous avions perdu. Elle a porté plus loin ses soins prévoyants. De peur que nous ne fussions attristés, en descendant dans la tombe, sur le sort de nos neveux, elle a fait sortir de la tige des lys que les méchants croyaient avoir tranchée jusque dans sa racine, une fleur miraculeuse qui répandra ses doux parfums sur l'Europe entière, déjà ravie de son éclat naissant. C'est vraiment le Seigneur qui a fait ces merveilles, et nos yeux ne se lasseront point de les admirer : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*

Je n'ajouterai plus, M. F., à ces réflexions, plutôt dictées par mon cœur que par mon esprit, qu'un souvenir que vous me reprocheriez d'avoir passé sous

silence. La fille de Louis XVI fut naguères attirée sur les bords vendéens par ce besoin naturel aux Bourbons de consoler le malheur, d'applaudir au courage, de louer tout ce qui est bien. Elle a paru au milieu de vos rangs comme ces anges qui visitaient autrefois les laboureurs et les bergers pour leur porter des paroles célestes. Elle a voulu voir ces intrépides guerriers qui franchirent un fleuve, à la vue de l'ennemi, le jour d'une bataille où la victoire leur fut infidèle. L'auguste princesse devait cet honneur à des soldats toujours prêts à marcher, qui relevèrent la couronne de France au conseil des étrangers assemblés pour fixer les destins de la terre, et qui donnèrent au roi, malgré son exil, le droit de prendre place parmi les potentats armés pour la cause générale. Elle a passé sous vos drapeaux, sa main a touché vos armes, vous avez recueilli ses discours, et vous les redirez à vos enfants. Un monument, élevé par vos soins, par le zèle d'un magistrat digne du nom vendéen qu'il porte, attestera aux générations futures que le dévouement a reçu sa récompense.

Je n'ai point été témoin de ce jour de bonheur. Mais j'aime à me figurer les vieux soldats de Bonchamps, de d'Elbée, de Cathelineau, de Stofflet, se pressant autour de l'héroïne de Bordeaux. Je crois entendre leurs réponses naïves à ses questions pleines de bienveillance. Je répète avec eux les accents de l'admiration, de la reconnaissance; je vois leurs vi-

# SUR LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

*In nomine Pàtris, et Filii, et Spiritûs Sancti.*

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

*Saint Math.*, ch. 28.

Lorsque le Rédempteur du monde, M. F., eut achevé sa douloureuse mission ici-bas; lorsqu'il eut accompli sur la croix le dernier oracle prononcé par la justice de son père; lorsqu'il eut imprimé le sceau de la vérité à toutes ses paroles en sortant glorieux de la nuit du tombeau; lorsqu'enfin il eut éclairé ses apôtres et échauffé leur courage par les dons qu'il leur avait promis, alors il leur enjoignit de parcourir le monde et d'annoncer partout le mystère adorable de

l'auguste Trinité. « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations et les baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Avant la prédication de l'Evangile, le Dieu de l'univers avait marqué ses ouvrages des caractères de sa puissance et de sa grandeur, mais il n'avait point encore appris aux hommes le secret ineffable de son essence. Si quelques patriarches, si quelques prophètes avaient entrevu de faibles étincelles de la lumière qui devait un jour éclairer les nations, ils n'avaient osé la fixer de leurs regards timides : frappés de son éclat, ils détournaient leurs yeux de peur d'en être éblouis. A nous, chrétiens, appartient le bonheur de contempler la divinité jusque dans le ciel même; nous seuls avons connu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'Eglise de Jésus-Christ seule propose à ses enfants d'adorer un Dieu en trois personnes, et les ministres de cette Eglise ont reçu d'elle le don d'enseigner de si grandes et si utiles vérités. Ne croyez pas cependant, M. F., que notre confiance se change en présomption. Chargé de vous entretenir du mystère de la très sainte Trinité, nous n'oublions point ce que nous apprend la sagesse éternelle; nous nous souvenons que le scrutateur de la majesté divine sera opprimé par sa gloire. « Seigneur, s'écriait autrefois le prophète Jérémie, vous m'ordonnez de parler à votre peuple, de lui rappeler vos promesses et vos bienfaits, de lui faire entendre vos menaces et de lui découvrir les desseins de votre mi-

séricorde et de votre justice; ô mon Dieu, ajoutait l'humble prophète, pourquoi me chargez-vous d'un si redoutable ministère? Je ne suis qu'un enfant, je ne fais, pour ainsi dire, que bégayer. » Si telle était la crainte d'un homme appelé par Dieu même et inspiré par lui, qui osera pénétrer dans les profondeurs de cet abîme et déchirer le voile qui ferme l'entrée des tabernacles éternels? Aussi, M. F., je n'ai point l'intention d'ajouter à l'enseignement de l'Eglise, par des discussions inutiles et souvent dangereuses; en rendant à la doctrine catholique l'hommage d'une soumission sans bornes, je veux me servir de la fête que nous célébrons en ce jour pour éclairer vos esprits et régler vos mœurs. Je m'explique : considérant le mystère de l'adorable Trinité sous le rapport de la foi, je vous montrerai qu'il en est le fondement et la source. L'envisageant ensuite sous le rapport de la morale, j'essaierai de vous faire voir qu'il en doit être le principe et la règle : ainsi le mystère de la sainte Trinité établit et fortifie notre croyance : première réflexion; il éclaire et forme notre conduite : seconde réflexion.

Depuis que l'esprit d'orgueil et de sophisme s'est emparé des enfants même de l'Eglise; depuis que la raison humaine, érigée en idole sacrilége, a reçu l'encens qui ne devait être offert qu'à l'Eternel, la foi de nos pères, attaquée jusque dans le sanctuaire, a vu son autorité s'affaiblir d'une manière effrayante. Le sarcasme et l'ironie ajoutant encore à l'empire

des passions, les dogmes les plus saints et les plus redoutables ont été livrés à des plaisanteries indécentes. De même qu'une main audacieuse avait sapé les antiques bases de nos institutions sociales, de même la licence et l'incrédulité ont osé s'élever contre l'enseignement de l'Evangile. Le langage de la fatalité et du paganisme même a remplacé dans les cercles, dans les réunions, les expressions religieuses qui furent seules les accents de la vérité : ainsi l'on appelle hasard, fortune, rencontre heureuse, ce que nos aïeux nommaient Providence, et l'idée du Créateur s'est presqu'évanouie, lorsqu'on a cessé de prononcer son nom.

Enfin, pour ne pas poursuivre un détail trop affligeant, on a vu les hommes, comme au temps de l'apostolat du maître des nations, flotter à tout vent de doctrine, éprouvant, malgré leur amour-propre, le vide des vains systèmes qu'ils ont embrassés tour à tour. Incapables de rendre un compte exact de leurs opinions présentes, ils ont cherché dans des erreurs nouvelles un appui qu'ils n'ont pu trouver, sans que l'inutilité de leurs recherches les ait ramenés à la foi, seule ancre de salut pour le monde. Voilà l'état dans lequel se trouve aujourd'hui l'Eglise, et c'est à tant d'esprits superbes, à tant de chrétiens indociles que j'annonce le mystère de l'adorable Trinité. C'est à ceux surtout qui ont cru trouver dans leurs propres forces de quoi se passer de l'enseigne-

ment de l'Eglise, que je répète ces paroles qui doivent établir leur foi : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Qui connut mieux les besoins de l'homme que celui dont la main toute-puissante le tira du néant? Qui sut mieux appliquer les remèdes convenables à la plaie du péché que celui qui se chargea de l'expier pour nous préserver de ses funestes suites? Aussi Jésus-Christ, qui se souvenait que l'orgueil causa le malheur de la créature, commença son enseignement par un dogme qui force la raison à un éternel silence. Dans nos familles, dans nos écoles, dans nos temples, ce que l'on apprend d'abord aux enfants, c'est le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, d'un Dieu unique par sa nature, également toute entière en trois personnes distinctes. Ce que l'on continue à enseigner aux grands, aux petits, aux riches, aux pauvres, aux savants, aux ignorants, c'est que ces trois personnes divines sont égales en puissance, en grandeur, en majesté; qu'elles ont toutes par essence la même gloire, le même bonheur, la même éternité. Et voilà précisément ce qui établit la foi : car la foi n'est pas la croyance simple et naturelle d'un fait, d'un événement, d'une vérité que nos yeux, que nos oreilles, que notre raison nous démontrent; mais elle est l'assentiment entier et parfait de notre esprit à la parole de Dieu devenue l'enseignement de l'Eglise, depuis que Jésus-Christ a quitté la terre.

Ainsi, quand vous seriez doués d'une intelligence assez étendue pour comprendre, pour découvrir même par vos seules lumières les merveilles de la foi (ce qui est absolument impossible), jamais vous ne pourriez participer aux avantages de cette foi salutaire, si vous ne faisiez hommage de toutes vos facultés à la révélation de Jésus-Christ. Jamais vous ne pourriez prétendre au bonheur éternel, sans croire, sur l'autorité de l'Eglise, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C'est donc, je le répète, précisément parce que le mystère de la Très-Sainte Trinité est le plus incompréhensible de tous les mystères, parce que notre esprit, loin d'affermir notre foi sur cet article, semble au contraire la contredire, qu'il doit être le fondement de notre croyance. En effet, M. F., à la première leçon que je reçois, je m'aperçois que le maître qui m'enseigne demande, pour que je devienne son disciple, le sacrifice de ce que j'ai de plus cher, c'est-à-dire de ma raison et de mon amour-propre. Je comprends facilement que Dieu seul a le droit de parler avec cette souveraine autorité. Convaincu bientôt que le plus noble usage que je puisse faire des lumières que j'ai reçues de lui, c'est de les anéantir en sa présence, je me livre avec confiance, avec une sécurité parfaite à celui qui ne peut se tromper, ni m'induire moi-même en erreur. Tel un voyageur, égaré dans des routes incertaines, suit avec empressement le guide charitable qui le conduit au terme

de sa course. Tels encore les enfants de Jacob, fuyant la tyrannie de l'Egypte, marchaient sans inquiétude à la suite de la colonne lumineuse qui dirigeait leurs pas à travers les sables du désert. Dès le moment que mon orgueil s'est courbé devant les trois personnes divines, tout ce que je rencontre de plus pénible à croire, tout ce qui me paraît le plus étranger à mes idées ordinaires me devient facile à saisir, tant mon premier sacrifice m'a élevé au-dessus de mes propres pensées. Comme, du sommet d'une haute montagne, les regards, dans la vaste étendue qu'ils embrassent, confondent les côteaux et les vallées, de même, le fidèle, transporté jusqu'au ciel par le mystère de la Trinité, n'aperçoit plus rien qui le choque dans les autres dogmes de sa foi. Qu'on lui enseigne que son Rédempteur prend naissance dans les chastes flancs d'une vierge de Sion, qu'il entende Jérémie pousser ses lamentations prophétiques sur l'homme de douleur, en même temps qu'il célèbre en termes magnifiques la gloire du Roi des nations, ces contradictions apparentes sont loin d'ébranler sa croyance. Il trouve à ce langage, si nouveau pour lui, le caractère de cette hauteur surhumaine à laquelle Dieu seul peut atteindre.

En se rappelant le premier pas qu'il a fait dans la carrière de la révélation, il sent que c'est toujours le même maître qui parle et qui continue à l'instruire sans le secours des trop faibles lumières de l'huma-

nité. A ces traits, il reconnaît qu'il ne marche point seul, mais qu'il est dirigé par une main habile et sage à laquelle il doit abandonner sa conduite. Et voilà comment le mystère que nous honorons fortifie notre foi, après l'avoir établie. Grand Dieu! quelles actions de grâces ne devons-nous pas vous rendre! Vous avez daigné vous-même nous apprendre à vous honorer. Par un effet de la sagesse infinie qui préside à tous vos conseils, en nous révélant votre essence, vous nous révélez toute la religion dont elle est la source, en même temps que vous nous dictez les humbles dispositions dans lesquelles nous devons écouter vos oracles. Trinité sainte! pardonnez à ma témérité : permettez que j'élève jusqu'à vous mes yeux mouillés des pleurs de l'admiration et de la reconnaissance. Dieu trois fois saint! que je voie découler de votre sanctuaire les grandes et sublimes merveilles qu'enfantent à la fois le Père, le Fils et le Saint-Esprit par une seule et même volonté, par une seule et même action. L'Eglise, qui vénère cette unité parfaite, se plaît aussi à la diviser en apparence pour donner plus d'éclat et d'étendue à la reconnaissance de ses enfants. Qui pourrait résister au désir d'admirer un instant les œuvres diverses qu'elle attribue, dans son amour, aux trois personnes divines? Au Père appartient la gloire d'avoir tiré du néant ce monde visible, ces astres glorieux, ces mers profondes, immenses, ces riches ornements de la terre que

nous admirons, malgré qu'ils ne soient que des jeux de sa toute-puissance, et qu'ils ne donnent qu'une faible idée de la grandeur de l'homme, chef-d'œuvre de Dieu même, si je puis parler ainsi. Au Fils sont dues des louanges éternelles, puisqu'il a rétabli dans notre âme l'image de la Divinité, et qu'il nous a rendu nos espérances. Je le vois descendre parmi les coupables mortels, se revêtir de leur chair passible, mourir sur la croix que lui ont dressée nos crimes. Je cherche en vain à le reconnaître sous les traits de l'humanité souffrante : ainsi les rois de la terre seraient méconnus de leurs sujets sous les lambeaux de l'indigence. Mais la justice de son Père est satisfaite, l'homme est sauvé; vainqueur de la mort dont il fut un instant la victime volontaire, il remonte au ciel en triomphe : ainsi l'unique rejeton de David, le jeune et innocent Joas, quitte l'humble tunique qui servit à le cacher dans le temple, et revêt tout à coup, aux yeux d'Israël attendri, l'éclat du diadême. Jésus-Christ ne quittera plus la droite de son Père qu'à la fin des temps pour rendre à chacun selon ses œuvres.

De toutes parts s'élèvent les accents du plus pur et du plus tendre amour vers l'Esprit-Saint, auteur des miracles de la grâce. Les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges lui doivent leur bonheur et leur gloire, leur courage et leur force. Il est le flambeau de l'Eglise et le souffle divin qui l'anime.

Néanmoins, dans la rigueur de la vérité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, également admirables dans leurs desseins pour la sanctification du monde, reçoivent également ses vœux et ses prières, compatissent également aux faiblesses de la nature humaine.

Mais je m'aperçois que je viens d'offrir à vos yeux l'abrégé de ce que vous devez croire pour être de véritables adorateurs de la Trinité, tant il est vrai, je le répète, que ce mystère une fois reconnu, les diverses parties de l'enseignement de l'Evangile s'enchaînent sans effort et se soutiennent mutuellement. Accord admirable qui conserve l'édifice immense de la foi, malgré les orages et les tempêtes! Semblable à un rocher qui dompte, depuis les premiers jours du monde, l'orgueil des flots irrités, cette foi salutaire traverse tous les siècles, et apporte jusqu'à nous la preuve incontestable d'une céleste origine; car les froids systèmes, que l'incrédulité a mis à sa place, présentent-ils à l'esprit de l'homme ce merveilleux ensemble, ce repos parfait que l'on ne trouve que dans l'enseignement de Jésus-Christ? Que dis-je! toutes les opinions humaines ne portent-elles pas avec elles le caractère ineffaçable de l'inconstance et de la vanité qui les ont produites, de la fausse sagesse qui les prône et qui les décrie, qui les établit et les renverse tour à tour!

Vous seul, ô Dieu en trois personnes, offrez à notre faiblesse un appui qui la soutienne; vous seul avez

droit aux hommages de notre esprit et de notre cœur. Daignez donc les recevoir, Seigneur, et nous en préparer la douce récompense : car nous croyons tous le Père, le Fils et le Saint-Esprit; nous serions prêts à signer de notre sang la foi que vous nous avez accordée, trop heureux de sacrifier cette malheureuse vie à celui qui nous promet un bonheur éternel.

Tandis que je vous engage, M. F., à imposer silence à votre raison pour confesser le mystère de la Trinité, peut-être me demandez-vous des preuves de cette vérité fondamentale dont j'ai parlé jusqu'ici comme d'un dogme généralement reconnu par les fidèles, et dont l'existence n'est contestée que par la mauvaise foi des impies. Pour répondre à vos désirs, je ne fatiguerai point votre attention par des raisonnements difficiles à suivre. Jetez avec moi un coup d'œil rapide sur le monde depuis la venue de Jésus-Christ. Qu'entends-je dans les temples, dans les retraites de la pénitence, dans les déserts de la Thébaïde, sur les échafauds, dans l'horreur des prisons, dans le désordre même des camps et la licence des armes? Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit! Du couchant à l'aurore, de la cabane du sauvage adouci par la foi au palais des Césars, partout les mêmes accents de respect, d'allégresse et d'amour. Et vous, M. F., vous qu'une Providence particulière a fait naître au sein de la vérité, n'est-ce pas au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit que vous avez été

régénérés dans les eaux du baptême? n'invoquez-vous pas ces noms sacrés dans les dangers qui vous pressent, dans les angoisses que vous éprouvez? N'est-ce pas leur vertu qui efface vos crimes au tribunal de la pénitence? n'est-ce pas elle qui vous a rendus dignes de vous asseoir à la table de Jésus-Christ? Lorsqu'arrivés à la fin de votre carrière, vous appellerez auprès de votre lit de mort le ministre consacré par la grâce de l'auguste Trinité, quelle autre consolation pourra vous offrir en ce moment terrible le prédicateur de ce grand mystère, que de vous rappeler les espérances que donne la foi d'un Dieu en trois personnes? «Partez, vous dira-t-il, partez, âme chrétienne, brisez les liens qui vous retiennent, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée. « Et vous voudriez que ce concert unanime de tous les peuples, de tous les siècles, de toutes les conditions, eût été pendant dix-huit cents ans l'effet de l'imposture et de la crédulité? Non, non, M. F.; la vérité seule, et la vérité révélée, enseignée, soutenue par Dieu même, a pu résister ainsi à toutes les attaques, soumettre tous les esprits.

Il n'y a point ici de vaine subtilité; rien ne peut faire illusion à une âme droite et sincère : il s'agit d'un fait à la portée de tout le monde, d'un fait qui embrasse l'univers : car, M. F., ne vous laissez pas séduire; malgré le nombre des infidèles, malgré tant

de jeunes gens égarés par leurs passions et qui blasphèment ce qu'ils ne connaissent pas, l'auguste Trinité règne encore, si je puis parler ainsi, dans les cœurs nés pour la vertu, comme dans les esprits qui n'ont pas été faussés par de vains sophismes. Ne croyez pas surtout que le joug de la foi, secoué par les grands hommes, ne soit plus que le fardeau d'une aveugle multitude. Pour confondre cet audacieux mensonge, j'invoquerais ici les noms illustres des Jérôme, des Augustin, des Bazile, des Chrysostôme, des Bossuet, des Fénélon, et, leurs livres à la main, je ferais trembler l'incrédule qui ose calomnier leur génie inspiré par la Religion. Je porterai vos regards vers ce Roi dont vous admirez tous les hautes conceptions, et qui chaque jour descend de son trône pour demander au Père, au Fils et au Saint-Esprit des pensées propres à consoler son peuple. Je vous ferai voir des esprits sérieux et capables de servir, par la hauteur de leurs idées, de guides aux princes et aux peuples, oubliant leur rang et leurs honneurs pour chanter avec les humbles enfants de l'Eglise : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit!

Mais pourquoi m'arrêter plus longtemps à combattre des fantômes qu'un seul mot peut faire disparaître? Je le demande à tous ceux qui m'entendent : quel homme a pu proposer à l'univers entier de croire des dogmes que la raison humaine ne soupçonna jamais, qu'elle ne peut atteindre, lors même qu'ils

lui sont révélés et contre lesquels elle semble, au premier coup d'œil, pouvoir employer toute sa force? Quel homme a pu proposer de les croire? que dis-je proposer, a pu les persuader, si cet homme n'est pas l'Homme-Dieu annoncé par les prophètes, glorifié par les apôtres, adoré par tous les fidèles comme la seconde personne de l'auguste Trinité?

Que les prétendues lumières des incrédules s'évanouissent donc devant le flambeau de la foi, comme les astres de la nuit pâlissent et disparaissent à l'approche des feux du soleil. Que les dogmes de notre religion sainte se lèvent du milieu des ruines sous lesquelles l'impiété s'efforce en vain de les anéantir. Que le respect de tous les membres de l'Eglise les environne, les soutienne et les défende contre les déclamations insensées de l'ignorance et de la mauvaise foi. Qu'au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Grand Dieu! les reverrons-nous ces jours glorieux pour la foi, heureux pour le monde, où dans tous les lieux de ce vaste univers on entendait un concert unanime de bénédictions et de louanges? Quand ces temples, témoins de la piété de nos pères et de leur humble soumission à l'Evangile, ne renfermeront-ils plus que des Chrétiens fidèles ou des aveugles désabusés et repentants? Qu'ils sont encore loin de nous, Seigneur, ces moments de grâce qu'appellent nos

vœux et nos soupirs! Ah! mes frères, ils sont arrivés pour vous, si vous n'endurcissez point vos cœurs et si vous suivez les salutaires impressions qui vous portent vers la foi. Rendez hommage à l'adorable Trinité, à tous les mystères dont elle est le principe et la source, et qu'à jamais votre plus doux chant d'allégresse soit celui de l'Eglise dont vous êtes les enfants : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles !

Ainsi soit-il.

# SUR LA CROIX.

*Mihi autem absit gloriari, nisi in Cruce Domini Nostri Jesu-Christi.*

Loin de moi de me glorifier, si ce n'est en la Croix de N. S. J.-C.

*S. Paul aux Galates*, 6, 14.

Qu'il est grand, M. F., qu'il est sublime, qu'il est digne de la foi qui l'inspire, cet élan du cœur de l'apôtre des nations! Qu'elle est noble, qu'elle est profonde, qu'elle est salutaire la leçon qu'il nous donne, en s'écriant dans son pieux enthousiasme : Loin de moi de me glorifier, si ce n'est en la Croix de N. S. J.-C.!

Ah! celui-là l'avait comprise, toute la vanité des gloires humaines; il avait sondé la profondeur de nos misères et, convaincu de nos faiblesses, il connaissait le seul appui solide qui pour nous est la Croix du Sauveur. Honneur immortel vous soit donc rendu, ô Croix de mon Dieu, sur laquelle s'est accomplie la

rédemption du monde! Amour sans bornes, confiance entière vous soient accordés, ô bois sacré, rougi du sang de l'agneau sans tache! Eh! quel autre objet mérite les sentiments d'une âme chrétienne? La Croix est à la fois notre modèle, notre loi, notre espérance, notre soutien. Lorsque saint Paul se glorifiait de la porter à la suite de son divin maître, elle était encore, comme l'Eglise qui lui offrait ses hommages, ensevelie dans les ombres du silence et de la nuit, pour éviter les regards des persécuteurs; le démon, dont elle proclamait la défaite, s'opposait encore à l'éclat de son triomphe; Rome païenne, maîtresse de l'univers, soutenait encore, par la crainte qu'elle inspirait au monde, ses dieux impuissants. Mais enfin le moment est arrivé où le signe du salut doit remplacer de vains simulacres. Un prodige le montre aux yeux étonnés de l'héritier des Césars et commande son respect; sa foi naissante lui procure la victoire, et à son tour la victoire affermit sa foi. Alors paraît dans toute sa gloire l'humiliation du Fils de l'Homme, et tous les peuples s'abaissent devant l'instrument de ses ignominies volontaires. Alors les grands, les princes, les rois de la terre répètent avec les disciples d'un Dieu crucifié : Loin de moi de me glorifier, si ce n'est en la Croix de N. S. J.-C. *Mihi autem absit gloriari nisi in Cruce D. N. J.-C.*

Cependant il était dans les décrets de la Providence que la Croix, même triomphante, souffrît encore quel-

ques outrages. Parmi les beaux jours de l'Eglise, des nuages se sont élevés pour obscurcir son éclat. Nous avons vu les vrais fidèles, gémissant comme au temps des premières persécutions et non moins fervents peut-être, emporter dans leur fuite les signes de leur foi et sacrifier à la Croix de J.-C. leurs biens, leur vie même. Vains efforts de l'impie, qui n'ont servi qu'à montrer sa faiblesse et à fournir de nouvelles preuves de la toute-puissance de celui qui mourut sur la Croix. Un miracle a rendu aux amis de cette Croix l'objet de leurs vœux et de leurs espérances, et malheur à l'incrédule qui ne s'est pas encore prosterné devant elle.

Mais quels que soient les temps dans lesquels nous vivons, à l'abri des dangers, comme au sein des tempêtes, un disciple de J.-C. doit toujours être fidèle à la Croix. Il doit la porter à sa suite et mettre comme saint Paul toute sa gloire en elle seule. Aujourd'hui qu'une circonstance particulière nous appelle à remplir ce devoir important, que pouvons-nous faire de plus agréable à notre divin modèle, que de le considérer lui-même portant le bois de son sacrifice. C'est donc sur ce spectacle, aussi digne de l'attention d'un chrétien que de son amour, que je me propose de fixer vos regards. En le suivant pas à pas jusqu'au Calvaire, nous apprendrons quel usage nous devons faire des inévitables épreuves de la vie; à la vue de notre Médiateur marchant, pour ainsi dire, à notre

tête, nous sentirons renaître notre courage; cette voie de la Croix, si rude et si rebutante pour la faiblesse humaine, s'adoucira par l'exemple de l'homme-Dieu. En deux mots, M. F., c'est le partage de cette exhortation : nécessité de porter sa Croix avec J.-C.; sujet de ma première partie : facilité de la porter après J.-C.; sujet de la seconde.

O Jésus expirant sur la Croix, nous élevons vers vous nos mains suppliantes; nous voulons compatir à vos douleurs. Mais, hélas! quel cœur peut en être sincèrement touché, si vous ne le préparez vous-même? quelle bouche sera digne de les exprimer, si vous ne la purifiez comme celle du prophète? Nous attendons de votre miséricorde ces heureuses dispositions que sollicitent pour nous les mérites de la Croix à laquelle nous offrons notre hommage. *O Crux ave!*

## PREMIÈRE PARTIE.

L'un des traits les plus remarquables comme les plus touchants que nous offre l'histoire des patriarches, c'est sans doute, M. F., le sacrifice que Dieu demande à Abraham. Qui de nous n'a pas senti couler ses larmes en considérant le jeune et tendre Isaac portant lui-même le bûcher sur lequel, innocente victime, il allait être immolé par la main de son propre père. Sur lui reposent toutes ses espérances, sur lui se concentrent toutes ses affections;

et voilà que le Seigneur qui l'a fait naître par miracle, anéantit par un ordre exprès le bonheur dont il devait être la source. O foi d'Abraham justement appelé le père des croyants; ô innocence, ô résignation d'Isaac, quelle langue mortelle pourrait donner l'idée d'une vertu si parfaite et si pure qu'elle ravit les cieux d'admiration? Qu'ai-je dit, chrétiens, disciples d'un Dieu crucifié? Il est un autre Isaac, plus digne encore des larmes de la terre et des hommages du ciel. Le moment marqué par le Père éternel, l'heure fatale hâtée par l'impatience d'un peuple avide du sang du juste sont arrivés. L'arrêt de mort est porté; l'impiété, la basse jalousie, l'aveuglement volontaire, l'enfer, vont effrayer la création entière par un déicide. Jésus est rassasié d'opprobres, il a essuyé les outrages d'une populace mutinée; sa chair adorable a été déchirée par la main sanglante des bourreaux; ses forces l'abandonnent, et ce n'est plus que par un miracle de la divinité qui habite en lui, qu'il conserve encore un souffle de vie. Cependant on charge ses épaules d'une Croix pesante, jusqu'alors infâme instrument de supplice, mais depuis, ô mon Dieu, notre gloire et notre amour. Rien ne peut adoucir la rage de ses ennemis. La pitié qu'inspirent les plus grands criminels, au moment d'expier leurs forfaits, l'innocence, la douceur, la bienfaisance ne peuvent la faire naître. Je le vois qui s'avance en chancelant vers la montagne du Calvaire; il succombe sous le

fardeau qui l'accable, et tous les yeux sont secs, tous les cœurs sont d'airain. Le voilà donc, le Fils unique du Père, objet éternel de ses complaisances, réduit à la condition d'un esclave condamné! Deux brigands accompagnent celui qui, dans les splendeurs de l'immortalité, est assis au-dessus des chœurs des anges, et reçoit les adorations qu'ils lui offrent en tremblant. Les princes des prêtres, les chefs de la synagogue redoublent leurs imprécations et leurs blasphêmes. On se presse, on s'agite et, sans un prompt secours, c'en est fait; il va tromper le cruel espoir de ceux qui se proposent de le crucifier. Car il ne faut pas s'y méprendre, remarque ici saint Jérôme, ce n'est que par la crainte de le voir expirer avant d'arriver au lieu du supplice, que les Juifs forcent, malgré sa résistance, Simon le Cyrénéen d'aider Jésus à porter sa Croix. Ainsi l'avait prévu son père, dont la volonté seule donne à ses ennemis le pouvoir de lui faire boire le calice jusqu'à la lie : *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam.*

Cependant, au milieu de ses persécutions, quelques femmes pieuses qui avaient goûté la douceur de sa doctrine, sont accourues pour mêler leurs larmes à ses douleurs. Désespérant de l'arracher à la fureur des bourreaux, elles veulent du moins lui prouver que l'endurcissement général n'a pas pénétré jusqu'à leurs cœurs. Les pleurs inondent leurs visages, les soupirs étouffent leurs voix, tout annonce qu'elles partagent

la Croix du Sauveur. O heureuses filles de Sion! que de bénédictions vont être répandues sur vous! Celui que vous pleurez est la source des grâces, et sans doute il va user de sa puissance pour récompenser votre dévoûment. Déjà il porte sur vous ses regards où brille encore tout l'éclat de la divinité; déjà il vous adresse la parole. Mais quel est ce langage inattendu? « Cessez de verser des larmes sur mes souffrances, » gardez-les pour vos propres malheurs et pour ceux » de vos enfants. Un avenir terrible et prochain vous » menace, car si c'est ainsi que l'on me traite, quel » sort vous sera réservé? »

Faisons-nous à nous-mêmes, M. F., l'application de ces menaces, et tirons-en de justes conséquences. Tout nous prêche ici l'indispensable nécessité de porter la Croix, et la nécessité plus étroite encore de la porter après Jésus-Christ. Car ces deux nécessités, si je puis parler ainsi, sont bien différentes l'une de l'autre.

Nous sommes tous obligés à porter la Croix : et pourquoi? Parce qu'un homme-Dieu, notre modèle et notre médiateur l'a portée; d'où il suit que nul homme ne peut se soustraire à ce pénible fardeau. En effet, Jésus est juste, et nous ne sommes que des pécheurs; il est le Fils du Très-Haut, et nous ne sommes que des esclaves; il est Dieu, et nous ne sommes que de viles créatures. Si je suis traité de la sorte, quel sort vous est réservé? *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* (*Luc,* 23-31.)

Jésus-Christ, M. F., s'est imposé à lui-même cette nécesité de porter sa Croix; *oblatus est, quia ipse voluit* (*Isaïe,* 53-7); mais pour nous, c'est indépendamment de notre volonté que ce devoir existe. Il est devenu l'un des attributs essentiels de la nature corrompue. Or, c'est précisément sur ce principe que nous devons former nos résolutions; car si notre divin modèle a bien voulu se charger du bois de son sacrifice, que devons-nous faire, nous qui ne pouvons ni éviter la Croix ni refuser de nous y soumettre, sans la rendre et beaucoup plus pesante et d'ailleurs absolument inutile. Je ne m'arrêterai point à vous prouver que toute la prudence humaine, toutes les précautions que lui suggère la mollesse, ne peuvent nous en préserver. Que chacun de vous rentre ici dans son propre cœur, et il y trouvera une plaie secrète ou connue, qu'il ne pourra jamais cicatriser parfaitement. Essayez de tous les plaisirs et de tous les avantages, asseyez-vous sur le trône le plus puissant de l'univers; le chagrin, le néant des biens périssables s'attachent à vos pas et flétrissent le plus brillant diadême. C'est un arrêt du ciel qu'on ne peut adoucir que par la soumission. Efforçons-nous donc de plier notre volonté rebelle à cette inévitable sujétion; ne nous contentons pas d'une persuasion vague et générale que le monde partagerait avec nous; mais faisons l'application de cette vérité à toutes les circonstances de notre vie. Bénissons dans cette disgrâce la main paternelle d'un

Dieu qui nous châtie pour nous corriger, remercions sa miséricorde d'avoir trompé une ambition sans bornes, une vanité sans mesure, un orgueil sans frein. Reconnaissons sa bonté dans la perte qui nous afflige et qui nous ramène à la source des vrais biens. Souffrons avec patience ces incommodités, ces maladies aiguës, parce qu'enfin ce sont là nos croix et que nous devons les porter, puisque la Providence nous les a départies.

Ce n'est pas encore assez, M. F.; s'il est nécessaire de porter sa croix, combien l'est-il plus encore de la porter après Jésus-Christ. Car de la porter simplement, ne demande de notre part aucune attention, puisque personne n'en peut être exempt. Les pécheurs ainsi que les justes, les élus comme les réprouvés, parcourent avec elle leur triste carrière. Souvent même il en coûte plus à l'homme pour se perdre que pour se sauver.

Quel est donc le moyen de rendre la Croix utile au salut? Ah! voilà, chrétiens, le point essentiel : c'est de la porter après Jésus-Christ, c'est-à-dire suivant l'esprit de Jésus-Christ; et c'est à quoi il nous engage puissamment lui-même dans le mystère qui nous occupe en ce moment.

Les interprètes de l'Evangile demandent pourquoi ce divin Sauveur voulut se faire aider par un pauvre étranger dans l'accablement où l'avaient réduit ses souffrances. N'était-il donc plus le Dieu de la force et

de la puissance, et ne pouvait-il pas réparer en un instant ses membres fatigués? N'était-il plus le Dieu des prodiges? Un miracle éclatant sur le chemin du Calvaire n'aurait-il pas confondu ses bourreaux et dessillé les yeux d'un peuple incrédule? Ces millions d'anges qui accompagnaient sa marche douloureuse de leurs respects invisibles ne le reconnaissaient-ils plus pour leur roi? avaient-ils oublié que par la vertu de son nom ils précipitaient, aux jours de la création, l'orgueilleux Lucifer et ses coupables complices jusqu'au fond de l'abîme éternel? Non, M. F., il n'était pas dans sa sagesse d'opérer un miracle pour porter sa Croix, ni dans les desseins de sa miséricorde d'appeler les anges à son secours. La Croix n'est point pour Jésus seul, elle n'est point non plus pour les habitants du ciel; elle est pour les hommes marchant sur cette terre avec leur divin médiateur, et voilà pourquoi Jésus souffre qu'un homme soulage sa faiblesse volontaire. Il est entré le premier dans la carrière, et, imposant son joug sur nos épaules, il nous a dit : « Voilà désormais votre partage; c'est celui des » élus; voilà le chemin que vous devez suivre; c'est » le seul qui puisse vous conduire au bonheur. »

Tel est le langage qu'il nous tient, à nous qui nous flattons d'être ses disciples. Mais, hélas! quel fruit retirons-nous de ces divines paroles? Nous ne songeons point à les mettre en pratique. Au récit des douleurs de Jésus, nos cœurs sont quelquefois attendris; notre

âme émue par un spectacle si déchirant, éprouve quelques instants une compassion stérile qui ne change rien dans notre conduite. En pleurant à la vue de la Croix, nous n'en faisons pas moins tous nos efforts pour l'éloigner de nous. Mais écoutez ce qu'ajoute le Sauveur montant au Calvaire : « Cessez ces vains sou-
» pirs que vous arrache une sensibilité naturelle, dé-
» tournez vos regards d'un objet qui ne vous émeut
» que pour un instant. Il en est un autre qui demande
» toute l'amertume de vos larmes. Ne pleurez point
» sur moi, pleurez sur vous-mêmes et sur les mal-
» heureux enfants que vous formez à vos désordres,
» pécheurs qui m'écoutez : *Nolite flere super me, sed*
» *super vos ipsos flete.* (*Saint Luc,* 23-28.) Pleurez sur
« l'éternel malheur qui vous menace, vous qui, vous
» élevant dans votre pensée au-dessus des ignomi-
» nies de la Croix, refusez de courber devant elle
» votre orgueil et vos prétentions; vous qui, faisant
» votre dieu d'un trésor périssable, fermez votre cœur
» et vos oreilles aux cris de l'indigence; vous qui,
» suivant comme des animaux stupides l'aveugle pen-
» chant de la nature corrompue, effacez en vous le
» caractère auguste de la raison et faites des membres
» de Jésus-Christ les instruments de votre libertinage;
» vous qui, dévorés par une basse jalousie, versez
» le poison qui vous ronge sur la réputation de vos
» frères; vous qui, transportés de fureur à la moindre
» injure, osez demander vengeance jusqu'au pied des

» autels; vous qui changez en excès scandaleux les
» repas destinés à ranimer vos forces; vous enfin qui
» n'êtes occupés que de soins frivoles, que de vanités,
» que de vous-mêmes, et qui oubliez que vous serez
» jugés sur la Croix de Jésus-Christ. »

A ces reproches si généralement mérités, que répondrons-nous, M. F.? Hélas! quelle autre réponse que des larmes plus efficaces et plus durables que celles que nous a fait répandre jusqu'ici la passion du Sauveur. Pleurons donc tous ensemble, chrétiens, mais surtout pleurons notre lâcheté, notre indifférence à porter notre Croix. Pleurons de l'avoir portée sans mérite et peut-être pour notre condamnation.

Tel est, en effet, le déplorable aveuglement dans lequel nous tombons à l'égard des souffrances et des afflictions de cette vie. Nous portons la Croix, mais nous la portons, si l'on me permet cette expression, comme des forçats obligés de subir un dur esclavage; nous la portons pour faire notre fortune, pour nous avancer dans le monde dont nous dévorons les rebuts et les dédains, lorsque le silence est nécessaire à nos projets. Y a-t-il, peut-il y avoir une condition plus dure que celle des esclaves de l'ambition, de l'orgueil, de l'avarice, des passions même les plus séduisantes en apparence, et qui traînent à leur suite tant de mortels ennuis, tant de bassesses dont rougit celui-là même qui s'y soumet?

Encore si nos croix nous étaient seulement inutiles;

mais nous en faisons un titre contre nous. Oui, M. F., nous serons jugés sur les maux comme sur les biens que nous avons reçus de Dieu, puisqu'il a tout fait dans sa miséricorde. C'est la Croix qui doit nous sauver; c'est l'heureuse nécessité de la porter sans cesse qui doit fonder notre espérance et calmer nos frayeurs. C'est la volonté sincère de l'embrasser et de nous attacher à elle qui nous assure les biens éternels. Mais où chercherons-nous un appui, Seigneur, si, loin de pouvoir compter sur les afflictions que vous nous avez envoyées, nous sommes réduits à vous rendre compte du mauvais usage que nous en avons fait? Qui nous protégera contre les coups de votre justice, si nous ne sommes pas marqués du signe de la Croix?

Agréez, ô mon Dieu, ma reconnaissance pour la nouvelle lumière dont vous venez de m'éclairer. Je le comprends enfin; je suis pécheur, vous êtes juste, vous m'avez donné l'exemple; je n'ai plus d'asile que la pénitence : tout s'écroule autour de moi, tous les appuis que m'avaient créés la vanité, l'ignorance, la légèreté, me manquent à la fois. Les vaines espérances qui m'avaient séduit, le repos trompeur dans lequel je m'étais endormi, tout se dissipe à l'approche de la vérité, tout s'évanouit comme un songe devant la Croix de votre divin Fils.

Levez-vous donc, M. F., sortez de votre assoupissement, comme disait autrefois l'ange du Seigneur au prophète Elie. Mais il vous reste bien du chemin à

parcourir pour arriver au haut de la montagne; *grandis enim tibi restat via.* (3 *Reg.* 19-7.) Oui, nous avons encore bien des croix à porter; mais armons-nous de courage. Celui qui nous les envoie les portera avec nous, ou plutôt nous les porterons avec lui; sa toute-puissante assistance nous les rendra légères; c'est le sujet de ma seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Permettez-moi, M. F., de supposer pour un moment que nous voyons tous de nos propres yeux Jésus-Christ montant au Calvaire et succombant sous le fardeau de sa Croix. Ce ne sont plus les Juifs, ce ne sont plus ses ennemis qui l'accompagnent, ce sont des chrétiens qui confessent sa divinité et qui viennent à ce titre lui offrir leurs hommages. Le divin Sauveur dans sa marche pénible s'arrête; il laisse tomber ses regards sur cet auditoire, il y reconnaît des disciples, il y cherche peut-être des imitateurs. Pour nous encourager tous à marcher sur ses traces, il élève la voix et nous adresse les paroles que son amour lui faisait autrefois répéter à ses apôtres, comme l'abrégé et la substance de la doctrine salutaire qu'il leur avait apportée des cieux : « S'il en » est parmi vous qui veuille me suivre, qu'il porte sa » Croix : *Si quis vult post me venire, tollat Crucem* » *suam.* (*Saint Luc*, 9-23.) Voyez, examinez, vous

» qui professez ma loi, qui vous flattez de m'appar-
» tenir, éprouvez-vous vous-mêmes et répondez :
» Voulez-vous, en effet, marcher après moi? » Hélas! Seigneur, je m'empresse de le dire avec tous ceux qui m'écoutent : à qui irions-nous? *ad quem ibimus?* Vous avez seul les paroles et le gage de la vie éternelle. « S'il en est ainsi, reprend Jésus-Christ, si votre ré-
» solution est ferme et sincère, approchez; écoutez la
» condition que je vous impose, prenez sur vous mon
» joug, qui est ma Croix : *Tollite jugum meum super*
» *vos.* » (*Saint Matth.* 11-29.)

A ces mots, il me semble que les mondains, que les Chrétiens sensuels et délicats, effrayés du nouveau genre de vie qu'il faut embrasser, se repentent de la promesse qu'ils ont faite, et sont tout prêts à s'éloigner de cette sainte assemblée, de peur de partager avec nous la Croix de notre Rédempteur. Qu'ils prennent confiance et qu'ils espèrent. Cette condition, si dure en apparence, s'adoucira bientôt quand ils auront compris le véritable sens que Jésus-Christ lui donne, ou plutôt que nous devons lui donner, en suivant son esprit. Oui, M. F., il ne s'agit pas seulement de porter la Croix, mais il s'agit de porter la Croix du Sauveur, de la porter avec lui. Or ces éclaircissements une fois bien connus, quel est le Chrétien, quel est le membre de Jésus souffrant qui ne sentirait renaître son courage et qui ne volerait avec une sainte ardeur dans le chemin de la Croix? S'il s'élève

quelques résistances dans le fond de notre corruption, si la nature se plaint du traitement qu'elle éprouve, quelle âme généreuse ne trouverait dans l'onction qui accompagne la Croix un dédommagement à ses faibles sacrifices? Du moment qu'un chef marche à la tête de son armée et lui fraie le passage au milieu des dangers, est-il un soldat assez lâche pour refuser de le suivre? L'honneur, les serments, le devoir, le pressent à la fois et l'entraînent à travers les hasards d'un combat meurtrier. S'il hésitait seulement à prendre son parti, la confusion dont il serait couvert ne serait-elle pas pour lui mille fois plus cruelle que les périls dont il était menacé? Hé quoi! ne sommes-nous plus les soldats de Jésus-Christ? Le caractère que nous avons reçu au Baptême, et qu'a développé en nous la Confirmation, s'est-il effacé? Les serments solennels que nous avons faits, qui a pu nous en délier? Qui pourrait supporter la honte de sa lâcheté, s'il refuse de suivre celui qu'il a choisi pour guide? Car Jésus-Christ ne nous dit pas : Tracez la route, faites les premiers pas : non, il s'est chargé de ce soin pénible, et il a parcouru toute l'étendue de la carrière dans laquelle il nous engage à entrer.

Autrefois, dit saint Bernard, l'ancienne loi ne présentait point un pareil modèle à ceux que la Providence chargeait du fardeau de la Croix. Elle n'avait point encore paru entre les bras d'un Homme-Dieu, dont l'exemple et la grâce ont levé tous les obstacles.

Cependant que n'ont pas souffert tant de personnages illustres, que n'ont-ils pas supporté, seuls en apparence, sans chef visible qui les soutînt? Redirai-je les douleurs de Job, le sacrifice d'Abraham, le désespoir de Jacob, l'esclavage de Joseph, l'héroïsme de Suzanne, la foi d'Eléazar? Ah! que nous sommes loin de ces saints patriarches, nous qui avons, pour nous encourager, outre la gloire du Dieu qu'ils adoraient et que nous adorons comme eux, l'image de Jésus crucifié! Voilà le reproche que l'Apôtre des nations adressait aux Galates avec toute la force et l'éloquence de son zèle. O Chrétiens insensés, leur disait-il, ou plutôt Chrétiens lâches et timides, levez les yeux, et voyez quel est celui qui vous précède : *O insensati, antè quorum oculos Jesus præscriptus est.* (*Gal.*, 3-1.)

Notre confusion doit être d'autant plus grande que ce n'est point précisément notre Croix, mais celle du Sauveur que nous sommes appelés à porter. C'est pour cette raison, remarque saint Chrysostôme, qu'en nous invitant à le suivre, il ne nous a pas dit : Prenez votre joug, mais prenez mon joug : *Tollite jugum meum super vos.* (*Saint Matth.*, 11-29.) S'il nous eût réduits à nos propres croix, il nous aurait jetés dans le désespoir; car qu'y a-t-il de plus rebutant, de plus accablant, de plus insupportable que le joug des passions qui nous tyrannisent, des faiblesses qui nous environnent, des désirs criminels qui se partagent notre cœur? Mais non, il nous a au contraire délivrés

de nous-mêmes, il nous a ordonné de renoncer à tout ce qu'enfante notre corruption, pour ne reconnaître que l'empire de la grâce. « Vous n'avez trouvé, » nous dit-il, que dégoûts, qu'amertume, que cha- » grins jusqu'ici sous le joug de votre amour-propre, » vous succombez sous le poids qui vous accable; » embrassez la croix que je vous présente, et elle » procurera à votre âme le repos, le plus précieux » de tous les biens : *Tollite jugum meum super vos,* » *et invenietis requiem animabus vestris.* » (*S. Matth.*, 11-29.) C'est ce changement de l'esclavage honteux dans lequel le péché nous fait gémir, à la douce condition d'adorateurs de la Croix de Jésus-Christ, que le grand saint Bernard désirait avec tant d'ardeur et demandait avec tant d'instance. « Seigneur, déchargez- » moi du joug que je porte, et puisqu'il est impossible » que je vive sans Croix, donnez-moi la vôtre; je ne » puis plus soutenir la mienne. »

Ce désir de saint Bernard sera exaucé pour nous, M. F., et rien ne nous empêche de voir que notre condition dépend de nous. Ecoutez l'admirable réflexion de saint Jean Chrysostôme que j'ai déjà cité : « Si le pauvre étranger, que les Juifs forcèrent à aider » Jésus-Christ dans le chemin du Calvaire, avait connu » le prix du bois sacré qu'il tenait en ses mains, si » Dieu lui avait ouvert les yeux sur le mystère à l'ac- » complissement duquel il était appelé à concourir, » croyez-vous qu'il n'eût pas écarté la foule pour s'a-

» vancer vers le Sauveur, de peur qu'un autre ne lui
» dérobât l'honneur d'un si glorieux ministère? » Tous
les jours nous nous glorifions nous-mêmes des efforts
que nous avons faits pour soutenir dans leurs afflictions les victimes honorables des malheurs qui ont
pesé sur nous pendant vingt-cinq ans. Personne ne
regrette ni ses peines, ni ses sueurs, ni les dangers
qu'il a courus, ni les frayeurs qui ont glacé son âme.
A Dieu ne plaise que je prétende ici diminuer l'éclat
d'actions héroïques dignes de l'admiration de tous
les siècles. Mais, pour rentrer dans mon sujet, est-il
une victime plus digne de nos hommages que l'Agneau
sans tache? est-il un proscrit qui mérite plus nos
sentiments que le Fils de Dieu même, pour ainsi
dire exilé du ciel par nos crimes? Nous ne pouvons
nous comparer à Simon de Cyrène, nous ne sommes plus assis dans les ombres de la mort, la lumière
de la Croix nous a fait connaître toute son excellence.
Ce que la foi nous découvre, ne doit-il pas suffire
pour en adoucir les rigueurs? Et d'ailleurs nous n'en
portons qu'une bien faible partie.

Que souffrons-nous en comparaison de notre modèle? je pourrais dire, que souffrons-nous en comparaison de tant de malheureux, mille fois plus à
plaindre que nous, si ce n'est qu'ils ne sont pas aussi
grands pécheurs? Qu'est-ce que notre Croix en comparaison de celle de Jésus-Christ? Sommes-nous descendus du ciel pour être traînés dans la boue, pour

devenir le jouet d'une populace mutinée, pour être foulés aux pieds par ceux qui devaient nous adorer?

Vous me direz peut-être que le fardeau doit être proportionné aux forces, et que nous ne pouvons pas, faibles mortels, prendre un Dieu pour modèle. J'en conviens, M. F., si nous sommes seuls, abandonnés à nous-mêmes. Mais gardons-nous de proférer un tel blasphème. Le Seigneur ne permet point que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Il souffre, il porte la Croix avec nous; c'est la vérité la plus incontestable comme la plus consolante de la religion. Nous pouvons donc toujours dire avec l'apôtre saint Paul, lorsque les adversités viennent fondre sur nous, lorsqu'on nous enlève nos biens, notre réputation, lorsque la mort nous sépare de nos amis, de nos proches, lorsque nous perdons jusqu'à l'espérance : Je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.*, 4-13.)

C'est ici le point essentiel, Chrétiens; tant que je serai soutenu par cette pensée, et que dans cette pensée je demeurerai soumis anx ordres de la Providence, rien ne sera capable de m'ébranler. Quand tous les fléaux du ciel, quand tous les maux de la terre se réuniraient pour m'assaillir à la fois, le ciel et la terre ne peuvent rien contre celui qui les a tirés du néant et qui m'assure de son assistance. Dans une humble sécurité, je m'écrierai avec le prophète : Que l'enfer vomisse tous ses monstres contre moi,

mon cœur ne sera point ému : *Non timebit cor meum.* D'autant plus tranquille que j'aurai moins compté sur mon courage, je me reposerai toujours sur celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.,* 4-13.)

Mais dès que je me sépare de Jésus-Christ, je sens toute la faiblesse de l'homme, et le moindre revers peut m'abattre. Vous comprenez maintenant pourquoi vos épreuves vous paraissent si pénibles. Vous avez voulu les porter seuls, et elles vous ont accablés de leur poids. Ah! ce n'est pas ainsi que se conduisaient les apôtres, lorsqu'ils se réjouissaient des affronts que le nom de Jésus-Christ leur avait attirés. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient les martyrs, lorsqu'au milieu des flammes, des échafauds, des instruments de supplice, ils se félicitaient de verser leur sang pour la foi; ce n'est pas ainsi que pensaient tous les saints qui ont appelé les afflictions des visites du Seigneur.

Mes frères, ces prodiges peuvent se renouveler parmi nous, si nous devenons enfin les véritables disciples d'un Dieu crucifié; si nous portons la Croix après Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ; si, réformant nos idées sur les principes de la vérité éternelle, nous embrassons les afflictions, les humiliations, les ignominies, pour expier nos folles joies, nos vaines prétentions, nos desseins présomptueux; si, renonçant à la gloire du monde, nous disons avec saint Paul : Loin de moi de me glorifier, si ce n'est en la

Croix de N. S. J.-C. *Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini nostri Jesu-Christi.* (*Galat.* 6-14.)

Vous le voyez, le bois sacré sur lequel a expiré le Sauveur du monde. Il a voulu que l'instrument de son supplice, miraculeusement accordé à l'Eglise, traversât tous les siècles, échappât à tous les ravages, pour être un des plus invincibles témoins du mystère de la Croix. Il a permis qu'une portion précieuse de l'arbre du salut fût depuis longtemps révérée dans ce temple, qu'elle y reçût vos adorations, pour que sa présence vous prêchât, d'une manière bien plus éloquente que mes faibles paroles, la nécessité de la Croix. Il a tiré des trésors de sa colère des calamités générales qui ont fait verser des larmes d'un bout de l'Europe à l'autre, pour tromper la prudence insensée des hommes, pour frapper les cœurs endurcis et les ramener à la Croix; il a arrêté dans sa sagesse que nous serions réservés pour ces jours mauvais où les ressources humaines nous manquent, et où nous ne pouvons avoir d'autre espérance que la Croix. Il a ordonné que tous les événements sortiraient des règles ordinaires, pour que l'incrédule fût forcé de reconnaître le bras tout-puissant de celui qui mourut sur la Croix. Il se propose sans doute de la rétablir dans tout son éclat, cette Croix arrosée de son sang, cette Croix qui donna à Constantin l'empire de l'univers, cette Croix pour laquelle combattait saint Louis aux rivages de la Palestine, cette Croix dont l'ombre tutélaire a préservé

du glaive de l'impie les descendants de ce saint roi, cette Croix enfin le salut du monde, l'espoir de l'Eglise affligée, la gloire de tous les disciples de Jésus-Christ.

Réunissons nos vœux, M. F., et hâtons par de ferventes prières le moment où tous les hommes rachetés par la Croix viendront à ses pieds reconnaître leurs erreurs, pleurer leur aveuglement et recouvrer le gage de la félicité éternelle.

Ainsi soit-il.

# SUR LA FOI.

*Euntes ergò docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti.*

Allez donc, enseignez toutes les nations, et les baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

*Saint Math.*, ch. 28, ℣ 19.

C'est pour nous rappeler, M. F., l'auguste mystère de la Trinité que l'Eglise qui lui consacre en ce jour ses hommages, nous fait remonter dans l'Evangile jusqu'au dernier entretien de Jésus-Christ avec ses apôtres, jusqu'à la mission dont il les honora. C'est par la vertu de ce mystère adorable, par le nom sacré du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que ces hommes, jadis si faibles et si grossiers, ont changé la face de l'univers; c'est par lui qu'ils ont porté la lumière jusque dans le sein des ténèbres du paganisme; par

lui qu'ils ont ébranlé jusque dans leurs fondements les temples sacriléges que l'ignorance et la corruption avaient élevés à de vaines idoles; c'est par lui encore que les chrétiens des premiers siècles de l'Eglise ont affronté tous les dangers, lassé la cruauté des bourreaux et présenté au monde étonné le spectacle de toutes les vertus célestes, dans un corps mortel et sur une terre de gémissements et d'exil. Enfin, c'est par lui qu'on vit se former une société nombreuse dont les membres n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, dont tous les désirs étaient pour le ciel et pour la vertu. Les peuples les plus barbares, comme les nations chez lesquelles on voyait fleurir tous les arts, les ignorants et les savants, les pauvres et les riches, les esclaves et les maîtres de la terre, ouvrent tout à coup les yeux au flambeau de la Foi; ceux-là quittent leurs déserts et leurs pauvres chaumières; ceux-ci descendent des trônes sur lesquels ils sont assis pour se prosterner devant le Dieu trois fois Saint; ils viennent tous ensemble se faire baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et apprendre à garder les commandements du Seigneur, *docentes eos servare quæcumque mandavi vobis.* Quel spectacle enchanteur, M. F., pour ceux qui en furent les heureux témoins! Beaux jours de la primitive Eglise, pourquoi vous êtes-vous écoulés si rapidement! Pourquoi faut-il que des exemples si dignes de nous servir de modèles et de fixer notre attention ne fassent plus sur nous que des

impressions passagères, n'excitent dans nos esprits qu'une admiration stérile! D'où vient la différence énorme qui se trouve entre la conduite des premiers adorateurs de la Trinité et celle des chrétiens de nos jours, qui sont cependant marqués comme eux du signe adorable de la croix? Ah! M. F., nous ne pouvons nous le dissimuler : la Foi est le fondement de la religion. Sans cette croyance sacrée nos opinions ne sont que les incertitudes de l'esprit humain : est-il étonnant qu'on trouve alors dans notre manière d'agir les preuves de son inconstance et de sa perversité. Tant que la Foi des disciples de Jésus-Christ fut vive et entière, la vertu présida à toutes leurs actions; lorsque leur Foi commença à s'affaiblir, leurs passions, qui n'avaient plus de frein, devinrent leurs tyrans et leurs guides, leurs mœurs se corrompirent, et l'on vit au sein de la nouvelle Jérusalem les crimes qui souillèrent autrefois la sacrilége Babylone. Faisons revivre parmi nous l'antique simplicité de nos pères, rappelons leur attachement aux dogmes de la religion, et bientôt nous verrons renaître ces jours fortunés consacrés par la vénération et les regrets de tous les peuples du monde. Pour parvenir à ce renouvellement si désirable, qui doit être l'unique but de nos travaux et de nos soins, je me propose de vous exposer aujourd'hui la nécessité, l'excellence et les avantages de la Foi. Je vous ferai voir ensuite quelles qualités la Foi doit avoir pour être agréable à Dieu.

La nécessité de la Foi, M. F., est fondée sur la nature et les perfections de son auteur, c'est-à-dire sur l'élévation et la grandeur de Dieu même. Prétendre, en effet, qu'il peut exister une religion sans mystères, c'est tomber dans une contradiction évidente; c'est n'avoir pas même réfléchi sur les objets qui nous environnent et qui frappent tous nos sens; c'est avoir oublié que les merveilles que le ciel et la terre font sans cesse éclater sous nos yeux, sont pour nous autant de secrets impénétrables, autant d'écueils subsistants contre lesquels l'orgueil de tous les siècles est venu se briser en frémissant. Encore une fois, prétendre qu'il peut exister une religion sans mystères, c'est parler du mot sans comprendre la chose, c'est méconnaître la nature du Dieu que nous adorons. Car pour expliquer ici ma pensée, rappelons ensemble ce que doit être une religion divine. Peut-elle être autre chose que le rapprochement de la créature et du créateur, que le commerce de l'homme avec son Dieu? Ces rapports supposent nécessairement que Dieu se fait connaître à l'homme, c'est-à-dire qu'il lui découvre son essence et ses perfections; ces rapports supposent que Dieu découvre à l'homme son éternité, sa toute-puissance, sa sagesse sans bornes, sa providence universelle, qui sont pour lui des attributs essentiels. Sans suivre plus loin les bienfaits de la révélation, sans aller même jusqu'au mystère que nous adorons en ce saint jour, je m'arrête ici, et je vous

demande : quel est l'homme, en effet, à qui l'expérience n'a pas appris que tous les ouvrages de la sagesse éternelle portent avec eux un caractère de perfection et de grandeur, qui ne permet pas à notre esprit borné d'en embrasser la vaste étendue?

Lorsque vous parlez de l'éternité, par exemple, comprenez-vous bien toute la force de ce mot? Concevez-vous bien ce que c'est qu'une durée qui n'a point eu de commencement et qui n'aura jamais de fin? Si vous êtes de bonne foi, vous conviendrez que votre esprit se perd, que vos idées s'égarent lorsque vous les appliquez à des objets si relevés. Voilà donc déjà dans la première qualité que le nom du créateur nous présente un mystère inaccessible à notre faiblesse. Vous voilà donc, dès votre premier pas dans la carrière religieuse, obligé d'admettre une chose que vous ne comprenez pas, ou bien de dire, comme quelques insensés de nos jours, que vous ne croyez à rien, pas même à l'existence du premier être, blasphême qui révolterait presqu'autant l'homme raisonnable que le chrétien fidèle. Et si, malgré cette obscurité, vous croyez pourtant à l'éternité du créateur, de quel droit refuserez-vous de croire à sa trinité, à l'incarnation de Jésus-Christ, à la rédemption du genre humain, puisque ces derniers mystères nous ont été révélés comme le premier? Homme superbe et présomptueux, la nature est pour toi comme un livre fermé, et tu voudrais soumettre à tes prétendues lumières les

grands, les sublimes mystères sur lesquels repose notre religion. Tu ne comprends pas le grain de sable que tu foules à tes pieds, tu ignores comment la terre produit un brin d'herbe, et tu voudrais t'élever par la pensée jusqu'aux conseils éternels de celui qui a tout fait par un acte de sa volonté!

Ah! faisons, M. F., un meilleur usage des grâces que le Seigneur nous a accordées, en nous faisant naître au sein des lumières de son Evangile. Souvenons-nous de l'arrêt prononcé par l'Esprit saint contre les orgueilleux qui prétendent s'élever jusqu'à la majesté divine. Il leur prédit qu'ils seront écrasés sous le poids de sa gloire : *Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ.* A l'exemple du prophète roi, reconnaissons que la plus belle louange que l'on puisse donner au créateur, c'est d'adorer la profondeur de ses mystères dans un modeste silence. Nous pouvons réunir ici, au témoignage de ce saint roi, l'aveu d'un homme dont le nom ne peut être suspect aux incrédules, puisqu'ils se glorifient de l'avoir pour chef. O Être suprême! s'écrie Rousseau dans un moment où la sainteté de l'Evangile parlait à son cœur, le plus noble usage que je puisse faire de ma raison, c'est de l'anéantir devant toi.

Mais pourquoi recourir à des raisonnements peut-être trop difficiles à suivre, pourquoi s'appuyer sur les sentiments incertains d'un auteur plus fameux encore par ses inconstances et ses erreurs que par l'é-

loquence de ses écrits. Je parle ici à des chrétiens accoutumés de bonne heure à respecter les livres sacrés, à des disciples des apôtres à qui le malheur des temps a peut-être fait oublier leurs maîtres, mais qui dans leurs désordres mêmes conservent encore pour eux un reste de vénération. C'est donc leur langage que j'emprunte, et je vous dis avec saint Jean : qué celui qui ne croit point ne verra point la vie, que la colère de Dieu demeure sur lui. Saint Paul ajoute, que sans la Foi il est impossible de plaire à Dieu : *Sine fide impossibile est placere Deo;* que cette croyance sacrée est le fondement du salut, qu'on ne peut être sauvé sans croire toutes les vérités qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Et Jésus-Christ lui-même, dont nous révérons avec raison toutes les paroles comme autant d'oracles, ne nous enseigne-t-il pas que celui-là seul pourra prétendre à la vie éternelle qui aura cru et qui aura été baptisé : *Qui crediderit et baptisatus fuerit, hic salvus erit.*

Ainsi, M. F., la véritable religion, la religion divine, ne peut-être fondée que sur la Foi. L'esprit de l'homme est borné; il ne peut comprendre l'étendue de la perfection de son auteur; il ne se comprend pas lui-même. L'esprit de l'homme est inconstant et léger, il lui faut une règle pour fixer ses incertitudes; l'esprit de l'homme est orgueilleux, il lui faut des mystères pour lui apprendre sa faiblesse et le faire rentrer dans l'humble soumission qu'il doit à la sagesse éternelle.

Et quel homme raisonnable peut refuser de se soumettre à une croyance si excellénte? Tout dans la Foi, n'est-il pas également digne de notre admiration et de notre attachement? Du côté de son auteur, elle est la vérité de Dieu même; c'est, en effet, à sa parole infaillible que nous faisons profession de croire. Sans doute il n'est rien de plus honorable pour une faible créature que de pouvoir dire : ce que je professe, je l'ai appris de mon Dieu. Du côté de l'ancienneté de sa doctrine, qu'on cherche parmi les opinions des hommes, qu'on m'en nomme une qui remonte, comme notre Foi, jusqu'au berceau du genre humain. Nous la voyons établie dès le commencement du monde; c'est la Foi d'un rédempteur qui essuie les larmes de nos premiers parents chassés du paradis terrestre; c'est cette douce espérance qui leur donne la force de supporter le poids de leurs maux, juste punition de leur désobéissance; c'est la Foi qui rend agréables les sacrifices d'Abel, qui sauve Noé de la punition générale; c'est elle qui fait sortir Abraham du sein de sa famille, qui lui fait lever le glaive sur une tête bien chère à son cœur. Dans tous les prodiges de l'histoire sacrée, ne voyons-nous pas les hommes humblement soumis à la parole du Seigneur, ou sévèrement punis pour le moindre doute? Dans le langage merveilleux des prophètes, ne retrouve-t-on pas les dogmes, les mystères, que nous adorons aujourd'hui? Est-ce donc une doctrine nouvelle que celle que Moïse célébrai

après le passage de la mer Rouge, que sa voix chantait dans les fêtes de Sion?

Du côté de ses sectateurs, où trouvera-t-on plus de constance et de zèle? N'avons-nous pas les actes des millions de martyrs qui ont versé leur sang pour la défendre? La face de l'univers changée et les débris informes de l'idolâtrie que l'œil curieux de l'observateur a peine à reconnaître, nos cérémonies, nos temples, nos autels, tout cela ne prouve-t-il pas évidemment les prosélytes qu'elle a faits? Tant de savants, de riches, de grands, de princes soumis à son empire, ne sont-ils pas autant de témoins qui déposent contre les novateurs orgueilleux qui, dans ces derniers temps, ont prétendu éclairer le monde en lui faisant abjurer son antique croyance? Du côté de sa perpétuité, les systèmes des différentes écoles, les opinions des plus célèbres philosophes, les entreprises des hérésiarques les plus fameux, ont presque toujours disparu avec le siècle qui les avait vu naître; la Foi de Jésus-Christ subsiste malgré les blasphèmes de l'impie, et les prêtres d'aujourd'hui s'honorent de professer et d'enseigner les mêmes dogmes que les premiers disciples du Sauveur. Tout a changé autour d'elle; elle seule n'a point changé. Il nous a été réservé pour nous convertir, sans doute, ou pour nous endurcir sans espoir de revenir jamais à Dieu; il nous a été réservé, dis-je, d'être les heureux témoins de l'impuissance des hommes contre l'œuvre de Dieu. Naguères la barque de

Pierre était agitée de la plus violente tempête. Voguant au milieu des écueils, elle allait être engloutie. Déjà l'impiété faisait éclater sa joie criminelle; déjà les chrétiens zélés, levant au ciel leurs mains suppliantes et leurs yeux mouillés de pleurs, s'écriaient comme les apôtres : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons; *Domine, salva nos, perimus.* Le Seigneur paraît tout à coup : il étend sa main toute-puissante sur cette mer orageuse, il impose silence aux vents déchaînés, le calme renaît à sa voix, et la Foi de nos pères sort encore victorieuse de ce nouveau combat, plus redoutable peut-être que celui qu'elle soutint autrefois contre les Néron et les Dioclétien. Malheur, malheur aux esprits aveugles qui n'ont pas été éclairés par ce miracle : ils sont déjà au nombre des réprouvés. Vous le voyez, M. F., de quelque côté que nous envisagions la Foi, tout nous prouve son excellence. Passons aux avantages qu'elle nous procure, ce sera pour nous un nouveau motif de nous attacher à elle. Ces avantages sont incalculables, puisque Jésus-Christ nous assure que tout est possible à celui qui croit; et pour entrer dans quelques détails plus propres à expliquer cette vérité, la Foi seule peut éclairer l'homme sur ce qu'il lui importe le plus de connaître. L'homme, sans la Foi, se trouve pour ainsi dire jeté dans le monde comme sur un rivage inconnu. Ignorant jusqu'à son origine, il porte autour de lui des regards étonnés. Tout ce que l'expérience peut lui apprendre,

c'est qu'il est voyageur et passager comme tous les êtres qui l'environnent. Il ne tarde pas à savoir qu'il marche vers la mort; mais il ne sait pas quel doit être le dernier terme de sa vie. Avec le flambeau de la Foi, ses incertitudes se dissipent, cette nuit obscure fait place à la lumière. Dans une courte leçon d'un modeste catéchisme, il en apprend plus sur sa nature et sa destinée que n'en connaissaient autrefois les savants les plus renommés. Il voit Adam sortir des mains du Créateur, portant sur son front auguste la noble image de Dieu qui l'a formé. Il gémit sur la désobéissance de notre premier père, et il adore la justice impénétrable qui nous en fait porter les funestes suites. Il découvre qu'il est créé pour le ciel, et que tous ses désirs doivent tendre vers cette heureuse patrie, dont nous goûterons mieux les charmes après les rigueurs de notre exil.

La Foi seule peut mettre un frein à nos passions tyranniques. Elle seule a le droit de commander à notre cœur. La sévérité des lois humaines, la honte qui accompagne le crime, un naturel heureux, peuvent quelquefois, je l'avoue, obliger l'incrédule à suivre le chemin de l'honneur et de la probité; mais qui vous garantira sa bonne foi, lorsque ces faibles motifs se trouveront en opposition avec l'ambition violente qui domine dans son âme? Qui protégera la pudeur? qui défendra la jeunesse contre l'adresse et la science de ces hommes emportés par leurs désirs criminels?

Qui vous assurera de la fidélité d'un domestique, de la discrétion d'un dépositaire, de l'intégrité d'un juge, de l'équité d'un magistrat, de la justice d'un monarque, si la Foi ne leur a pas appris qu'ils ne doivent pas confondre leurs devoirs avec les intérêts de leurs passions? Faut-il vous rappeler encore, pour vous convaincre des avantages de la Foi, cette longue suite de maux dont nous avons été les témoins, hélas! et les victimes, tandis que l'incrédulité étendait ses ravages depuis les marches du trône, sur lequel elle était fièrement assise, jusqu'à la cabane du mercenaire enivré de ses poisons? Si je voulais châtier une province de mon royaume, disait un prince dont le témoignage ne doit pas être suspect, je la ferais gouverner par des philosophes, c'est-à-dire par des incrédules. Et en effet, M. F., n'est-il pas évident que celui qui ne croit pas à la religion ne s'occupe que des biens de la vie présente : qu'il ne pense qu'à s'enrichir, qu'à se procurer des honneurs et des plaisirs, en un mot, qu'à satisfaire cette triple cupidité dont parle l'apôtre saint Jean? Faites-lui entendre les cris de l'indigence; parlez-lui des malheurs de la vieillesse, de la faiblesse de l'enfance; conjurez-le d'étendre une main bienfaisante au pauvre qui manque de pain. Dans son abondance orgueilleuse, il méprise ceux que la fortune a moins favorisés que lui; la Foi ne lui a pas appris à les regarder comme ses frères. Adressez-vous, au contraire, à ce chrétien fidèle qui s'honore du nom

de disciple de Jésus-Christ. Prononcez devant lui ce nom adorable, rappelez-lui les mystères de son amour pour les hommes; son cœur est attendri sur la misère de son frère, ses yeux se mouillent de pleurs, et sa charité industrieuse essuie bientôt les larmes du désespoir.

Grâces éternelles vous soient rendues, ô Dieu! auteur de notre Foi! Vous avez éclairé nos esprits, corrigé nos inclinations vicieuses, réglé les désirs inconstants de notre cœur. Grâces éternelles vous soient rendues, ô Dieu! auteur des mystères que nous adorons! Vous nous avez appris à vous honorer d'une manière digne de vous! Grâces éternelles vous soient rendues, auguste Trinité! dont les bienfaits inappréciables ont fait régner la paix et la justice sur la face de l'univers! Mais ce serait peu, M. F., de connaître la nécessité, l'excellence et les avantages de la Foi, si nous n'en faisions, par rapport à nous, une juste application. Or, que nous enseigne cette croyance sacrée, et que faisons-nous pour répondre aux intentions de son auteur? Ne nous apprend-elle pas que ce monde est un lieu d'exil, que les maux que nous y souffrons ne sont que des épreuves passagères auxquelles nous devons nous soumettre avec résignation? Ne nous dit-elle pas que les richesses, les honneurs, les plaisirs, tous ces biens frivoles, après lesquels court avidement l'ambition des hommes, ne sont que des apparences trompeuses qui ne peuvent satisfaire les désirs de

notre cœur? Ne nous répète-t-elle pas à chaque instant que le seul bien réel est dans la vertu, le seul mal véritable dans le péché et ses suites? Et cependant, M. F., que voyez-vous tous les jours dans le monde? Des hommes qui pensent, qui parlent, qui agissent comme si la terre était leur patrie; des malheureux qui, loin de bénir la main qui les frappe pour les corriger, murmurent contre la Providence et blasphêment le nom du Seigneur; des avares, des ambitieux, des voluptueux, qui ne songent qu'à satisfaire leurs passions criminelles; des chrétiens rachetés du sang de Jésus-Christ, qui, oubliant qu'ils ont une âme à sauver, ne pensent qu'à ce corps de boue qu'ils vont peut-être, dès aujourd'hui, rendre à la terre dont ils ont été tirés; des chrétiens qui pèchent sans cesse et qui remettent au lit de la mort l'aveu des crimes qui ont souillé leur vie tout entière. Qu'entend-on dans le monde? des jurements, des blasphêmes, des conversations qui font rougir la pudeur et gémir la charité. Que voit-on dans le monde? des injustices, des usures, des querelles, des familles désunies, des mariages bénis par l'Eglise, devenus des unions dignes de l'enfer. Que fait la vieillesse dans le monde? elle regrette que ses membres affaiblis ne puissent plus servir ses passions mauvaises; elle se tourmente pour amasser des trésors, elle à qui il ne faudra bientôt qu'un cercueil et un peu de terre. De quoi s'occupe la jeunesse dans le monde? de tendre des piéges à l'innocence,

d'organiser des parties de plaisirs, de satisfaire ses goûts criminels, de se railler de la religion, de ses cérémonies et de ses ministres. A quoi pensent les enfants eux-mêmes dans ce monde corrompu, les enfants que la faiblesse de leur âge devrait mettre à l'abri de la contagion du crime? ils s'exercent à répéter les paroles grossières, les jurements, les blasphêmes qu'ils n'entendent que trop souvent jusque dans la maison paternelle. Ils ont pour père et mère des chrétiens qui, loin de pratiquer ce que la Foi nous enseigne, en ignorent jusqu'aux premiers éléments; ils ne peuvent apprendre ce qu'on ne leur montre point, ni respecter des dogmes qu'ils voient mépriser tous les jours par ceux qui devraient leur donner bon exemple. En un mot, M. F., chacun de nous se conduit comme s'il n'attendait point d'autre vie, et un étranger qui ne nous connaîtrait que par nos mœurs, se douterait à peine que nous avons la même Foi que les premiers disciples de Jésus-Christ.

Il est temps enfin, M. F., de mettre un terme à ces désordres; il est temps de revenir au Seigneur; la mort, le compte que nous devons rendre de notre vie, et par-dessus tout l'éternité, l'éternité nous presse de nous attacher à la Foi, puisqu'elle peut seule nous faire envisager sans crainte le jour terrible où nous paraîtrons devant notre juge. Il est temps enfin de renoncer à cet esprit de vertige et d'orgueil qui nous a éloignés si longtemps de la route du bonheur; il est

temps enfin que les mœurs publiques reprennent la pureté qui a fait place à une scandaleuse licence. Vieillards qui m'écoutez, vous êtes chrétiens, honorez ce beau titre, respectez les devoirs qu'il vous impose, consacrez le reste de vos jours à réparer les scandales de votre jeune âge, ou à bénir Dieu de vous avoir préservés de la corruption. Jeunes gens, vous êtes chrétiens, offrez au Seigneur les printemps de votre vie, et conjurez-le de mettre un frein à la fureur de vos passions. Enfants, vous êtes chrétiens, respectez vos parents, apprenez-leur par votre obéissance à estimer la Foi, étudiez la religion et offrez à votre Créateur les prémices de vos années. Enfin, M. F., vous tous qui m'écoutez, vous êtes chrétiens; vivez comme des disciples d'un Dieu crucifié; imitez la charité, la douceur, la sagesse, la sainteté de votre maître, afin qu'après avoir suivi ses traces sur la terre, vous partagiez sa gloire dans la bienheureuse éternité.

## SUR LES QUALITÉS

# QUE DOIT AVOIR LA FOI.

*Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Ev. *Saint Math.*, 4, 4.

Jésus-Christ s'était dit à lui-même en entrant dans le monde, M. F., qu'il n'omettrait rien de ce qui pourrait servir à notre instruction. Pour rendre ses exemples et ses leçons plus profitables, il prit sur lui toutes les faiblesses de la nature humaine. Le péché seul ne pouvait entrer dans ses vues bienfaisantes, ni flétrir l'excellence de sa personne divine. Mais il porta la condescendance jusqu'à se laisser approcher par l'esprit tentateur, afin de nous montrer par sa conduite celle que nous devions suivre nous-mêmes dans les périls dont nous sommes sans cesse envi-

ronnés. La première leçon qu'il nous rappelle, en repoussant les attaques d'un ennemi audacieux, c'est que l'homme doit se nourrir de toute parole qui sort de la bouche de son Dieu : *in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Par là, il nous apprend quel usage nous en devons faire. Il nous avertit que si, dans l'ordre naturel, les aliments sont nécessaires à la vie du corps, de même, dans l'ordre de la grâce, la parole de Dieu est essentielle à la vie de notre âme. Aussi l'apôtre saint Paul, qui connaissait si bien les intentions de son maître, nous déclare-t-il qu'il faut opposer le bouclier de la Foi aux traits enflammés du démon, c'est-à-dire qu'il faut le combattre par une persuasion vive et forte des vérités qu'enseigne la parole de Dieu. Nous n'avons pas besoin d'autres armes pour nous défendre. Nous pouvons nous reposer avec sécurité sur la prévoyance de celui qui nous en a revêtus. Dans l'œuvre admirable de la Religion, il n'y a rien de hasardé, ni d'imprévu. Chaque mal a son remède, chaque faiblesse sa défense, chaque soupir sa consolation : caractère étonnant qui suffirait pour prouver sa divinité.

D'après ce principe, je m'étonne avec raison, M. F., que nous soyons si souvent vaincus par les tentations, puisque notre Foi devrait nous les faire surmonter toutes. Mais je chercherais en vain à rejeter nos défaites sur le chef auguste qui combat avec nous, puisqu'il est toujours prêt à nous donner

sa grâce; c'est donc sur nous seuls que je suis forcé de faire retomber la honte. Oui, si la Foi ne nous sert plus de bouclier, c'est qu'elle n'a plus en nous les qualités qu'elle doit avoir pour nous défendre, et que nous n'avons qu'une Foi inconstante et spéculative, une Foi orgueilleuse et incomplète, une Foi morte, et qui par conséquent ne produit plus aucun effet. Croyons avec humilité toute parole qui sort de la bouche de Dieu; soutenons les principes de notre Foi avec courage; prenons-la pour règle de nos actions, et bientôt nous verrons renaître les prodiges qui étonnèrent le monde aux premiers siècles de l'Eglise, si brillante alors, et maintenant, hélas! si abaissée.

C'est donc à vous rappeler les qualités de la Foi, que je consacre cette instruction, et, pour réduire en deux mots mon dessein, voici ce que je me propose de vous démontrer : la Foi doit être humble et entière, première réflexion; elle doit être ferme et agissante, deuxième réflexion. Leur importance réclame toute votre attention.

Vous ne l'ignorez pas, M. F., la perfection chrétienne ne peut être fondée que sur l'humilité, c'est-à-dire sur un sentiment profond des misères de notre cœur, sur une connaissance réfléchie des égarements de notre esprit, qui nous portent à la défiance de nous-mêmes, et nous engagent à nous laisser conduire avec une entière soumission. Voilà

le premier principe de la morale chrétienne, principe que nous ne trouverons que dans l'Evangile. Toutes les autres vertus ont été enseignées d'une manière plus ou moins parfaite avant la venue de Jésus-Christ; mais ce n'est que depuis qu'il a apporté la lumière sur la terre, que l'homme a connu la cause de ses vices, et qu'il a trouvé le remède à ses maux. Le Sauveur nous a appris à réparer par l'humilité les ravages que l'orgueil a causés dans le monde : et c'est encore, pour le remarquer ici en passant, une preuve que le Christianisme n'est point l'ouvrage de la sagesse humaine, puisque, malgré tous ses efforts, elle n'avait pu, pendant tant de siècles, découvrir la véritable source des désordres qu'elle remarquait, encore moins proposer les moyens de les corriger. Tant il est vrai qu'il suffit d'étudier la religion pour trouver dans la religion même la réponse à toutes les difficultés que l'incrédulité a élevées contre elle.

Mais je reviens à mon sujet, et je dis que c'est surtout dans ce qui regarde la Foi, que la soumission des enfants de l'Eglise doit être un acte de l'humilité la plus profonde. Les vérités éternelles, les secrets de la sagesse divine, pourraient-ils en effet être soumis aux faibles lumières d'une créature qui ne se connaît pas elle-même, et qui trouve à chaque instant, dans les objets les plus simples, des ténèbres qu'elle ne peut éclairer. Cette soumission, que demande la Foi, ne regarde pas seulement les mystères

impénétrables sur lesquels reposent nos dogmes sacrés, elle s'étend jusqu'aux règles de notre conduite qui doivent nous être tracées par elle, sans qu'il nous soit permis de mêler nos idées capricieuses à ses saintes leçons. Quel homme oserait se flatter de pouvoir remplacer par ses pensées la morale de la parole de Dieu, les principes de l'Evangile? il suffit donc que nous ayons l'assurance que Dieu a parlé, et cette vérité est à la portée de tout le monde. Si, pour éviter des raisonnements trop arides, nous cherchons dans des exemples un enseignement plus facile à suivre et plus propre à toucher le cœur, ne voyons-nous pas tous les grands personnages, dont le nom a illustré la Foi naissante, tirer eux-mêmes tout leur éclat d'une humble soumission à la parole de Dieu?

Abraham, le père des croyants, celui d'entre tous les patriarches que l'Ecriture propose le plus souvent pour modèle, reçoit l'ordre de quitter sa patrie : à peine a-t-il entendu cette parole, que déjà il est parti pour une région lointaine, pour un pays étranger. Abraham, sans postérité, dans un âge où il ne pouvait plus espérer de voir son nom se perpétuer sur la terre, croit sans hésiter que ses enfants deviendront plus nombreux que les sables de la mer, que les étoiles du firmament.

Marie, la plus humble, comme la plus parfaite des créatures, refusa-t-elle de croire aux merveilles dont elle devait être en partie l'auteur contre toutes les

apparences? Non, elle se soumet sans raisonnement. Le Seigneur avait parlé par la bouche de l'envoyé céleste. Il n'y avait rien à opposer à cette divine parole : *Fiat mihi secundùm verbum tuum.*

Les apôtres sont choisis par Jésus-Christ pour changer la face de l'univers, pour renverser l'empire du monde et du démon. Ils sont en petit nombre, ils sont pauvres, sans science, sans force, sans protecteurs. Quelle apparence qu'ils réussissent dans une si vaste entreprise? cependant les entend-on se récrier sur un projet qui paraît dépourvu de toute vraisemblance? Non : leur maître avait parlé, il leur avait dit : Allez, enseignez toutes les nations : *Euntes, docete omnes gentes.* Il n'y avait rien à opposer à ces divines paroles. Ils n'écoutent point les raisonnements de la sagesse humaine, et déjà ils ont ébranlé la synagogue dans Jérusalem, et porté la croix du Sauveur jusque dans la Capitale du monde païen. Succès admirable, digne récompense d'une foi soumise et pleine d'humilité.

Lorsque nous rappelons ainsi dans notre mémoire les grands exemples que nous ont donnés nos prédécesseurs dans la religion, ce n'est pas sans doute pour leur payer l'inutile tribut d'une admiration stérile. Tout ce qui est contenu dans les livres saints, dit l'apôtre, est écrit pour notre instruction. Par conséquent, nous devons nous faire à nous-mêmes l'application des choses que nous entendons, afin de

former notre conduite sur celle des modèles que l'Ecriture nous présente.

Mais c'est en vain que je cherche parmi les Chrétiens de nos jours cette humble soumission à la parole de Dieu, que j'admire dans l'histoire de son peuple et dans celle des premiers temps de l'Eglise. Il semble que le démon de l'orgueil ait recouvré l'empire que la Croix de Jésus-Christ lui avait arraché. De toutes parts, j'entends raisonner contre la parole du Seigneur.

Pour être témoin de ces scandales, il n'est pas nécessaire d'écouter les entretiens des impies qui ne croient pas que Dieu ait parlé aux hommes. Ceux-là forment une classe à part à laquelle je n'ai pas l'intention d'adresser la parole en ce moment. Il suffit d'entendre le langage ordinaire de ceux qui se flattent encore d'être les disciples du Sauveur. Qu'on leur rappelle, par exemple, la nécessité de faire pénitence, de renoncer pendant ce saint temps au moins à des amusements frivoles, de retrancher quelque chose de leur mondanité, de penser à leur fin dernière, de méditer la loi du Seigneur, au lieu de faire des lectures profanes et peut-être dangereuses; qu'on les presse de renoncer aux visites et aux conversations inutiles, de passer aux pieds des autels les moments de loisir qu'ils consacrent à la médisance et à la dissipation : ils s'élèvent contre ces avis salutaires avec autant de zèle que leurs pères, dans la Foi, en mettaient à les suivre; ils ont des raisons à alléguer

contre tous ces points; il semble que ces obligations sacrées soient tombées en désuétude, et bientôt, si Dieu lui-même ne met fin à ce désordre, on ne pourra distinguer parmi nous le temps de pénitence des autres temps de l'année. Combien en est-il qui n'ont pas trouvé des motifs de se dispenser du double précepte de l'abstinence et du jeûne; et combien n'en voyons-nous pas qu'une ancienne habitude porte encore à nous prévenir de leur prévarication plutôt qu'à demander une dispense dont ils n'ont pas besoin. Cependant si on les interroge, quelle est leur assurance, et si on leur refuse ce qu'ils demandent, en suivent-ils moins leurs penchants?

Est-ce là, M. F., ce que vous appelez vous soumettre à la parole de Dieu? est-ce là avoir une Foi humble et obéissante? N'est-ce pas plutôt avoir renoncé à notre antique croyance, et avoir substitué les prétentions de la mollesse et de l'orgueil aux préceptes de la religion? car, vous le savez aussi bien que nous, lorsque nous vous parlons de toutes ces choses, ce n'est pas en notre nom que nous parlons, et quelqu'indignes que nous soyons de vous rapporter les paroles du Très-Haut, elles ne changent pas de nature en passant par notre bouche.

La seconde qualité de la Foi, c'est d'être entière, c'est-à-dire que pour être vraiment Chrétien, il faut croire avec une égale conviction tout ce qu'elle enseigne.

Et de quel droit en effet, M. F., feriez-vous un

choix parmi les dogmes et les commandements? pourquoi ne leur accorderiez-vous pas à tous la même certitude? pourquoi ne les recevriez-vous pas avec le même respect? Est-ce que vous oseriez disputer à votre Créateur sa justice et sa puissance? Avez-vous quelques exemples de ces restrictions dans la conduite des saints que nous devons toujours tâcher d'imiter? Les apôtres, qui eurent le bonheur de voir Jésus-Christ, se contentèrent-ils de croire à l'accomplissement des prophéties, et refusèrent-ils de se soumettre aux commandements qu'il leur fit? se sont-ils bornés à être témoins de ses miracles et de sa gloire, et ont-ils refusé jamais de croire à ses humiliations? Les a-t-on entendu prêcher l'amour de Dieu sans joindre à ce précepte celui de l'amour du prochain? ont-ils recommandé la prière sans parler de l'aumône et de la pénitence? Non, M. F.; fidèles dispensateurs des mystères de Dieu, ils ont signé de leur sang les articles de leur Foi. Mais parmi nous on ne trouve point cette uniformité. Depuis celui qui croit à peine à l'existence du Créateur jusqu'à celui qui embrasse tout l'Evangile, il est une infinité de degrés et presqu'autant de professions de Foi que de personnes. Tel qui se ferait un crime de ne pas assister à la messe le dimanche, ne se croit point obligé à pardonner à son frère qui a eu le malheur de l'offenser. Il dort en paix sur une haine invétérée, et il ne craint pas de se présenter devant l'autel de la miséricorde,

la vengeance dans le cœur. Cet autre ne refuse point de s'acquitter de l'obligation de la prière, on le voit même aux offices religieux, et il trouverait mauvais que ceux qui lui sont soumis n'eussent pas pour la religion le respect qu'elle commande. Mais parlez-lui de confesser ses péchés, de communier au moins à Pâques, il ne vous écoute plus, il n'a plus la même croyance que vous. Celui-ci mène une conduite régulière, on ne le voit jamais parmi les libertins, on ne l'entend jamais proférer une parole qui puisse faire rougir la pudeur : présentez-lui les malheureux qui manquent de pain, dites-lui qu'ils sont ses frères, et qu'ils ont droit à son superflu : il ne vous entend pas; s'il est encore Chrétien, il ne l'est plus comme vous. Celui-là ne voudrait pas s'approprier le bien d'autrui, il respecte la probité dans son négoce, dans toutes ses affaires; mais entendez-le parler de ses concurrents, il déchire leur réputation sans scrupule, il répète sans pitié ce que la calomnie a inventé de plus noir. Une mère qui se dit chrétienne, fréquente nos temples, se présente au tribunal de la pénitence, et prend peut-être quelquefois place à la table sainte : dites-lui que sa fille s'est liée à des sociétés dangereuses, qu'elle se livre à des divertissements où son innocence est exposée; elle s'emporte, elle se récrie sur la nécessité d'accorder des délassements à la jeunesse. Elle oublie que sa Foi condamne tout ce qu'elle avance, ou plutôt elle ne se souvient plus

qu'elle a la Foi. Que dirai-je enfin? chacun ne croit que ce qui convient à ses goûts, à ses inclinations naturelles.

Qu'est-ce donc que votre Foi, M. F.? n'est-elle plus parmi vous qu'un vain nom, ou bien est-ce encore la Foi des apôtres? Suis-je ici dans l'assemblée des disciples de Jésus-Christ qui n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme? ou bien me trouvé-je au milieu de l'une de ces sociétés monstrueuses, nées de l'orgueil et de la discorde, dans lesquelles chaque membre a ses principes et ses sentiments? Grand Dieu! qu'est devenue votre Eglise, et comment ceux qui la cherchent, pourront-ils la reconnaître sous tant de formes différentes!

Le troisième caractère de la Foi, c'est d'être ferme et courageuse, c'est-à-dire qu'un véritable enfant de l'Eglise doit être prêt à sacrifier ce qu'il a de plus cher pour soutenir sa croyance. Celui qui serait capable de trahir la vérité éternelle, n'est pas digne d'en être le disciple. Or, qu'est-ce que la Foi, sinon la manifestation de la vérité de Dieu même? Il ne s'agit pas seulement de croire dans son cœur; notre Foi doit éclater au milieu de ceux qui nous entourent. Si nous avons honte de la professer, si nous rougissons de Jésus-Christ, il nous en a prévenus, il rougira de nous au jour de ses vengeances. Cette vérité ne souffrit jamais la moindre contradiction parmi les vrais croyants. L'antiquité est pleine de sacrifices faits à la

Foi de Jésus-Christ. Abraham, qu'on ne peut trop citer dans la matière que je traite, Abraham, dont le Seigneur avait déjà éprouvé l'humilité et l'obéissance, reçoit l'ordre terrible d'immoler son fils de sa propre main. Consultez votre cœur, et voyez si celui d'un père pouvait être mis à une plus rude épreuve. Cependant il lève le glaive sur une tête si chère, et il va commencer son sacrifice, si un ange ne vient arrêter sa main prête à frapper Isaac. L'illustre mère des Machabées voit périr sous ses yeux sept enfants qu'elle chérit, et, soutenue par la Foi, cette femme incomparable a le courage de les exciter au martyre qui sera bientôt pour elle-même le digne prix de sa fermeté. Marie, la plus tendre des mères, voit immoler un fils qu'elle adore; chacun des cruels tourments qu'on lui fait endurer, perce son âme d'une douleur mortelle. Dieu a parlé; il faut une victime digne de sa justice. Marie le croit, Marie adore en silence cet ordre de son Dieu, et elle assiste sans se plaindre à cette scène déchirante. Mais pourquoi m'arrêter plus longtemps à vous rappeler des traits qui n'ont pu sortir de votre mémoire? Non, votre conscience, malgré votre conduite, ne vous permet d'oublier ni l'héroïsme des martyrs, ni la constance des confesseurs, ni le généreux dévouement des vierges en qui la Foi a fait disparaître la faiblesse naturelle à leur sexe et à leur âge.

Il n'est pas même nécessaire de remonter jusqu'aux

siècles passés pour trouver la condamnation de votre lâcheté. De nos jours, oui, de nos jours qui ne semblent présenter d'abord que des scènes d'horreur et de libertinage, on a vu la couronne du martyre ceindre la tête des confesseurs de la Foi. Et, en effet, comment appellerons-nous la mort héroïque de ce roi très chrétien qui refusa de revêtir de son autorité les blasphèmes des impies, si, à l'exemple du pontife vénérable, qui, imitant son courage, cueillait comme lui des palmes immortelles, nous ne l'appelons pas un martyr? comment appellerons-nous cette terre arrosée du sang de tant d'hommes, victimes de leur Foi, ce champ que nous pouvons visiter tous les jours, dans lequel les premiers Chrétiens auraient élevé des autels, si nous ne lui conservons pas le nom que lui a déjà donné la voix publique, *le Champ des Martyrs*.

Rougissez donc, M. F., rougissez en comparant votre conduite à celle de ces héros du Christianisme; vous que le respect humain, que la crainte ridicule d'une plaisanterie empêche de professer et de défendre notre sainte Religion; rougissez, vous qui courbez devant l'impiété, devenue impuissante à nous nuire, votre front marqué de la Croix de Jésus-Christ. Rougissez, vous qui, témoins de ces grands exemples, n'avez pas eu la force de les imiter. Rougissez surtout, ô vous, frères, parents, amis des confesseurs et des martyrs de nos jours, qui avez lâchement aban-

donné l'étendard sacré sous lequel ils combattaient pour une gloire immortelle.

Combien de temps encore porterez-vous le nom de Chrétiens sans remplir les devoirs qu'il impose? jusqu'à quand prendrez-vous le titre glorieux d'enfants du Seigneur, de soldats de Jésus-Christ, sans combattre pour votre Père, ni pour votre auguste Chef? jusques à quand vous verra-t-on chercher dans une fuite ignominieuse, le salut que vous ne pouvez trouver que dans un combat opiniâtre? Ecoutez enfin les paroles encourageantes que vous adressent du haut du ciel ceux qui vous ont précédés dans la carrière, et promettez, mais promettez sans détours, et tenez votre promesse, promettez que la crainte du ridicule, que le respect humain ne vous arrêtera plus désormais dans le chemin de la vertu.

La quatrième et dernière qualité de la Foi, c'est d'être agissante, c'est-à-dire que notre croyance doit diriger toutes nos démarches, régler toutes nos actions, inspirer tous nos sentiments. Ainsi, M. F., on doit voir, par la conduite d'un homme qui croit en Jésus-Christ, qu'il méprise les biens de la terre, ou du moins qu'il n'y attache pas assez de prix pour leur sacrifier son salut. On doit retrouver dans ses discours la pureté de morale qu'on admire dans l'Evangile et dans les autres livres saints, les grandes et magnifiques idées que la révélation nous a fournies, sur la puissance, la sagesse, la justice et la miséricorde d'un

Dieu créateur et rédempteur du monde. Il doit être occupé de ces graves pensées qui rappellent sans cesse l'éternité qui s'avance. Il doit ressentir en lui-même, lorsqu'on lui parle du ciel, sa véritable demeure, cette impatience, je dirai presque cet instinct de la patrie qu'éprouvent dans un exil rigoureux ceux que l'adversité a éloignés de la terre natale. Il doit être insensible aux plaisirs, aux honneurs, aux disgrâces même. Combien son âme doit s'élever au-dessus des folies et des vanités qui causent tant d'embarras et de soucis aux autres hommes. Que la terre est petite, quand on la voit des cieux! Pour tout dire, en un mot, il doit être parfait. Il doit être parfait! quelle triste conséquence pour nous, M. F.! il doit être parfait; les premiers Chrétiens l'étaient autant du moins que le permet la faiblesse humaine. Saint Paul nous dit lui-même que sa conscience ne lui fait aucun reproche. Il doit être parfait, grand Dieu! Eh! quel sera notre sort à nous tous, Seigneur, qui sommes si loin de la perfection! Dieu de miséricorde, venez vous-même calmer l'effroi que cette pensée terrible a jeté dans notre âme! Quel sera notre sort à nous tous, oui, sans doute, à nous tous? car qui aurait ici la présomption de se dire qu'il a toujours pris sa Foi pour règle? Encore une fois, quel sera notre sort? mais surtout quel sera le vôtre, ô vous, nos frères et nos amis, vous qui venez ici vous mêler à nos cérémonies, et qui méditez peut-être, en

présence des plus redoutables mystères, quelque projet de vengeance, d'ambition, de vanité et de libertinage? quel sera le vôtre, jeunesse imprudente et licencieuse, qui avez surpassé nos craintes dans les jours de désordre qui viennent de s'écouler, qui avez prolongé vos fêtes criminelles jusque dans le saint temps de la pénitence; vous, qu'on a vus, oserai-je le dire? oui, il en est parmi vous qu'on a vus quitter une danse scandaleuse pour assister à l'une des plus augustes cérémonies de la religion, et retourner ensuite reprendre leur place, sans que la cendre, qui couvrait vos têtes, ait pu vous faire souvenir du néant des plaisirs. Sortez, sortez de ce temple sacré; vos scandales attireraient sur nous la colère du Très-Haut, et nous devons craindre qu'il ne nous ensevelisse dans une ruine commune. Qu'êtes-vous venus faire parmi nous? Quels sont vos droits pour paraître encore dans l'église? n'avez-vous pas renoncé votre Foi? n'avez-vous pas renié Jésus-Christ et l'Evangile? ne vous êtes-vous pas donnés au démon? ne voyez-vous pas ouvert sous vos pas l'enfer, qui s'apprête à vous engloutir pour jamais!

Dieu de miséricorde, en traçant le tableau de tant de crimes, j'ai peut-être trop effrayé non pas les ennemis de votre nom, mais peut-être ces âmes timorées qui mettent toute leur gloire à vous servir avec fidélité; ces âmes privilégiées qu'on voit redoubler de zèle et de ferveur à mesure que les mondains s'éloi-

gnent de la vertu. Hâtez-vous donc de leur faire entendre votre voix consolante. Permettez-moi de leur dire en votre nom : mes amis, ce n'est pas pour vous que j'ai allumé la foudre, elle ne brisera que les têtes orgueilleuses qui ont méprisé ma colère. Je saurai vous reconnaître parmi les victimes que je destine aux flammes éternelles. Je vous couvrirai de mes ailes, tandis que j'épouvanterai l'univers du bruit de mes vengeances.

De vos vengeances, Seigneur! je sens qu'emporté par un zèle indiscret, j'ai mal interprété vos intentions paternelles. Aveugles que nous sommes, nous ne connaissons pas l'étendue du cœur de notre Dieu! nous oublions qu'il a prié pour ses bourreaux, et que son dernier soupir fut un soupir de miséricorde.

Plaignons donc nos frères malheureux, et ne les accablons pas de reproches qu'il ne nous appartient pas de leur adresser. Aidons-les à sortir de l'abîme, offrons-leur nos conseils et nos prières, mêlons nos larmes à leurs larmes, notre pénitence à leur repentir, tendons-leur une main secourable, et ne soyons pas plus sévères que celui qui a seul le droit de les juger.

O vous tous, que votre conscience accuse, et qui succomberiez peut-être sous le poids de vos malheurs, ranimez votre espérance : tout n'est pas encore perdu. Ouvrez votre cœur à la confiance; il est encore des jours de salut. N'achevez pas d'irriter votre Père en

méconnaissant sa bonté. Allez déposer aux pieds d'un ministre charitable le fardeau qui vous accable, et vous recouvrerez la paix et le bonheur. Soyez désormais humbles et soumis dans votre Foi, croyez tout ce que l'Eglise enseigne, suivez ses leçons avec courage, et les mettez en pratique. Profitez, profitez surtout du temps de la pénitence pour fléchir la justice du Seigneur. Toute l'Eglise va joindre ses bonnes œuvres aux vôtres, et vous aider à recouvrer vos droits à l'héritage céleste.

Ainsi soit-il!

# SUR LA FERMETÉ CHRÉTIENNE.

*Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam?*

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité par le vent?

*Saint Math.*, chap. 11, ℣ 7.

Jésus-Christ, M. F., voulant donner au peuple assemblé, pour écouter ses divines leçons, un témoignage authentique de l'estime qu'il avait pour Jean-Baptiste, commence ainsi son éloge : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? est-ce un faible roseau que le vent soumet à ses caprices? Par là il met au premier rang des vertus chrétiennes cette fermeté inébranlable, cette persévérance finale dans la foi et dans les œuvres qui sanctifia la vie du glorieux précurseur par la pénitence, et la couronna par le martyre. Par là encore le divin Sauveur consacre d'avance le courage des premiers fidèles. Comme Jean-Baptiste, au milieu des persécutions et des scandales, au sein

des divisions et des hérésies, ils surent conserver intact le dépôt de la foi et eurent le courage de régler leur conduite sur leur croyance. Qu'en reste-t-il parmi nous, M. F., de ces temps héroïques où les chrétiens, loin de redouter les ennemis de Jésus-Christ, cherchaient les occasions de verser leur sang pour lui? Comme des soldats impatients de combattre, ils défiaient la fureur des bourreaux et ne respiraient que pour la gloire éternelle. Que sont-ils devenus ces beaux jours de l'Église, où l'erreur et le libertinage lançaient inutilement leurs traits empoisonnés contre des fidèles armés du bouclier de la foi et revêtus de la cuirasse de la justice? pour parler comme l'apôtre saint Paul. Après les orages qui ont tonné sur la France et dont les coups devenus plus éclatants nous effraient encore, même en s'éloignant de nous, où sont les colonnes qui n'ont pas été renversées, où sont les rochers qui ont résisté à la violence de la tempête? Qui de nous oserait dire, s'il n'a pas été entièrement brisé, que le souffle des doctrines impies ne l'a pas fait flotter quelques instants comme un fragile roseau?

Si l'on doit passer quelque chose aux malheurs des temps, si nous devons jeter un voile sur les égarements d'une époque désastreuse, ce n'est pas à dire qu'il ne faille profiter du retour de la sérénité pour réparer les brèches du sanctuaire et rendre à l'Eglise, notre mère, l'éclat dont nous l'avons dépouillée. Or,

M. F., pour parvenir à ce but si désirable, il faut désormais qu'on puisse dire de nous ce que le Messie disait de Jean-Baptiste; il faut que malgré l'incrédulité nous soyons fermes dans la foi; il faut que malgré le libertinage nous soyons fermes dans la justice et la piété. L'Evangile nous apprend ce que nous devons croire, ce que nous devons penser de la vie, des biens et des maux qui l'environnent; il faut que notre esprit ne soit jamais détourné de cet enseignement salutaire par les discours sacriléges des enfants du mensonge, que notre cœur ne soit jamais séduit par leurs promesses trompeuses. L'Evangile nous apprend ce que nous devons faire; il faut que notre conduite soit l'image vivante de cette règle sacrée. Pour vous exposer en deux mots tout mon dessein : fermeté dans les principes, fermeté dans la conduite, tel est le partage de cette instruction.

## PREMIÈRE PARTIE.

Vous sentez, M. F., que dans une matière aussi étendue que celle que j'embrasse, il est impossible que j'entre dans tous les détails. Il faut nécessairement que je me trace à moi-même des bornes, et qu'en exposant les maximes générales, je vous laisse le soin de vous en faire une application salutaire. Je déclare donc, en commençant, que je n'adresse ici la parole qu'à ceux d'entre les enfants de l'Eglise qui n'ont pas

perdu la foi, ou du moins qui se flattent encore d'en conserver quelque étincelle. C'est à eux que je dis : Soyez fermes dans les principes que Jésus-Christ a posés dans l'Evangile et que les apôtres et leurs successeurs ont développés dans leur enseignement. Quels sont-ils ces principes que l'on cherche, depuis si longtemps, à obscurcir par les ténèbres de l'impiété et du libertinage? Ils sont, M. F., la vérité et la justice de Dieu même, manifestées aux hommes par la loi qu'il leur a inspirée. Sans la foi, dit l'apôtre, il est impossible de plaire à Dieu : *Sine fide impossibile est placere Deo*. Or la foi a réglé toutes nos pensées, tous nos jugements, tous les désirs qui doivent naître dans nos cœurs. L'enseignement de l'Eglise rapporte tout à ce premier des êtres, à ce Créateur unique, dans le sein duquel toutes choses doivent rentrer, de même que toutes choses en sont sorties. Les principes de la foi placent Dieu au centre du monde spirituel, comme sa main toute-puissante a placé le soleil au centre du monde terrestre pour qu'il répande la chaleur et la vie sur toutes les parties de l'univers. C'est de Dieu que nous tenons l'existence, c'est lui qui soutient, qui prolonge ou tranche à son gré le fil des jours que nous recevons de lui. C'est sa Providence qui nous conserve, sa lumière qui nous éclaire, sa bonté qui fournit à nos besoins. Dans les principes de la religion, la mort n'est que le dernier pas vers le but que Dieu s'est proposé en nous donnant la vie. Lui seul a le

droit d'exiger les fruits d'un bien qui lui appartient et dont nous ne sommes que les dépositaires. De lui seul nous pouvons attendre la récompense de notre conduite, comme le mercenaire ne compte que sur le salaire de celui qui a loué ses travaux et ses sueurs. De là il est naturel de conclure que l'affaire la plus importante ou plutôt la seule affaire de la vie, c'est de plaire à Dieu. De là, par conséquent, il est naturel de conclure que tout ce qui a rapport à Dieu, tout ce qui nous conduit à lui, tout ce qui nous le fait connaître, tout ce qui peut nous aider à faire sa volonté, doit occuper le premier rang dans nos sentiments comme dans nos pensées. De là, enfin, il est naturel de conclure que c'est faire injure à Dieu que de mettre aucune doctrine en comparaison avec la doctrine de Dieu, de préférer aucun avantage temporel aux biens éternels de Dieu. En continuant de parcourir les conséquences de ces vérités éternelles, je prends l'homme à son berceau et je le conduis comme par la main jusqu'au terme de sa vie. Il naît, l'Eglise répand sur lui l'eau salutaire du Baptême. Le premier rayon qui l'éclaire suffisamment lui montre son origine et sa destinée. Il est l'enfant de Dieu, son premier regard doit être pour le ciel, sa première pensée pour l'éternité, le premier mouvement de son cœur pour la reconnaissance, son premier soin doit être d'étudier et d'apprendre parfaitement cette religion consolante, dont les éléments lui découvrent déjà des

choses si merveilleuses et si dignes de fixer son attention. Ses mains pures doivent s'élever, comme celles du juste Abel ou du jeune fils de Jacob, vers le ciel, sa patrie, et porter jusqu'aux pieds du trône de l'Eternel ses vœux encore innocents. O pureté, ô simplicité du jeune âge! pourquoi faut-il que tu sois livrée à des mains profanes qui ternissent ton éclat et ta beauté! O enfance si heureuse sous l'aile de la vertu, si touchante et si belle avec les charmes de l'innocence! pourquoi des mères cruelles étouffent-elles dans ton cœur les semences de grâces que le Baptême y a jetées avec abondance? pourquoi des pères sans principes façonnent-ils ta bouche au langage de l'imprécation, aux blasphêmes de l'impiété? pourquoi leurs exemples et leurs discours impriment-ils sur ce front si brillant de candeur et de naïveté, les traces repoussantes du vice et des remords? O parents, chargés par la religion de cultiver ces jeunes plantes et qui les laissez dépérir avant même qu'elles ne soient développées, tremblez : votre sort éternel est attaché à leur sort; vous vivrez avec eux ou vous périrez avec eux! Mais poursuivons la carrière de l'homme. Son corps prend de l'accroissement et des forces, son esprit acquiert de nouvelles lumières, son cœur sent naître de plus vastes désirs. Le monde alors déroulant à ses yeux éblouis la perspective trompeuse de ses biens, de ses honneurs, de ses plaisirs, s'efforce de séduire son âme encore neuve et de faire du jeune

homme, destiné à régner dans le ciel, un vil esclave du libertinage, un élève présomptueux de l'incrédulité. L'orgueil, la vanité, l'indépendance, le respect humain, l'attrait funeste des mauvais exemples, les avantages spécieux d'une conduite sans joug et sans frein, se pressent autour de son cœur, si je puis parler de la sorte, pour y trouver entrée. Mais le soleil de justice dissipe à sa vue tout ce fragile éclat, comme l'astre du jour fait pâlir et disparaître les flambeaux de la nuit. Déjà la religion qui a protégé son enfance est devenue son conseil et son appui, déjà ses principes sacrés lui ont prêté leur force inébranlable. Il triomphe malgré la violence du combat; il sait que Dieu a compté dans sa sagesse le nombre des jours qu'il passera sur la terre, il a appris que ce nombre est borné et que cette courte durée est traversée par mille chagrins, malgré que le monde lui promette un bonheur sans nuages. Il se rappelle à son Créateur de toute l'ardeur de son âge, et sa résistance est pleine de courage et d'amour.

O jeunesse! ô espérance de l'Eglise affligée, qui pourrait parler de toi, qui pourrait même penser à toi, sans verser des larmes sur tes funestes égarements! Tu ne connais ni ton Dieu ni ses bienfaits; dans les premiers siècles du christianisme tu faisais l'ornement de nos augustes cérémonies; ta place était marquée dans nos temples; ta voix chantait les hymnes du Seigneur, au pied de nos autels tes mains présen-

taient l'encens et les parfums des sacrifices, et maintenant la place de la jeunesse est vide dans nos saintes assemblées. On n'entend plus ses cantiques touchants, et l'Eglise gémit comme autrefois Rachel sur la mort spirituelle de ses plus chers enfants.

Arrive pour l'homme l'âge des entreprises sérieuses et des soins importants. Il serait tenté peut-être de s'attacher à cette vie passagère lorsque, malgré sa fragilité, elle semble se fixer un instant pour lui : mais les principes qui calmèrent les passions de sa jeunesse, malgré leur violence, doivent encore rompre les liens que des pensées plus mûres, des désirs plus arrêtés, lui feraient contracter avec la terre. Dieu doit être le premier objet de son culte, et les affaires du monde ne tiendront que le second rang dans son esprit comme dans son cœur. Abraham et les anciens patriarches ne prenaient pas la peine de bâtir des maisons solides, qu'ils regardaient comme inutiles à la brièveté de la vie ; ils logeaient sous des tentes qu'ils pouvaient ployer en un instant et transporter dans une autre contrée. De même l'homme qui s'est pénétré des principes de la foi doit être toujours prêt à quitter ce lieu d'exil ; au premier signe de la volonté divine, il doit ployer sa tente et partir pour la région dans laquelle Dieu l'appelle. Si l'injustice, si la calomnie, si les révolutions, si la perte de sa fortune, viennent tour à tour assaillir son âme, Dieu est là qui lui dit : Soumets-toi et pardonne, souhaite du bien à

ceux qui te persécutent, et le chrétien, ferme dans sa foi, doit courber humblement la tête sous la main qui le châtie.

Enfin, car je m'abstiens de faire aucunes réflexions sur le temps de la vie dont je viens de parler, quoiqu'elles se présentent en foule à mon esprit attristé de l'égarement des hommes; enfin, la vieillesse et ses infirmités viennent détruire en nous les restes de ce souffle divin qui nous anime. Sorti de la poussière, le vieillard va bientôt rentrer dans la poussière. Inébranlable jusqu'à la fin, il se rappelle avec une sainte joie les combats qu'il a soutenus, les victoires qu'il a remportées, et sur son lit de mort il étend ses mains défaillantes pour recevoir la couronne éternelle que sa foi lui découvre au sein de Dieu même.

Telles doivent être, M. F., et telles sont en effet la vie et la mort de celui qui n'a jamais abandonné les leçons salutaires de la religion, qui en a fait la nourriture de son âme et la règle de ses pensées. Le tableau que je viens de vous présenter, tout imparfait qu'il est, suffira, hélas! pour couvrir de confusion presque tous les chrétiens de nos jours. Qu'il me soit donc permis de vous interroger un instant sur les principes que vous suivez dans vos désirs, dans vos jugements, dans vos projets, car il ne s'agit point encore ici de vos actions extérieures.

Vous occupez-vous de plaire à Dieu, faites-vous de sa volonté l'objet de vos soins constants, vous qui,

sans cesse tourmentés du désir de plaire aux hommes, de vous insinuer dans leur esprit, étudiez leurs goûts, leurs passions criminelles pour vous y conformer? Faites-vous de Dieu le centre de vos projets, vous qui ne rêvez que des piéges pour l'innocence, qui faites briller l'or à ses yeux éblouis, qui couvrez de fleurs les bords du précipice dans lequel vous cherchez à l'entraîner; vous qui calculez froidement la ruine d'une famille honnête qui s'oppose à vos projets; vous qui adorez votre trésor et qui songez à l'augmenter du denier de la veuve et de l'orphelin; vous, pères et mères, qui, tout occupés de l'établissement de vos enfants, de leur avancement dans le monde, ne pensez jamais à leur assurer une fortune éternelle; vous, jeunesse, disciple de la vanité et du mensonge, qui ne songez qu'à l'éclat frivole des parures mondaines, qui, malgré la misère générale, cherchez à couvrir de l'appareil du luxe l'indigence où vous reçûtes le jour, qui laissez égarer votre imagination dans des rêves romanesques et vous donnez plus de soin pour apprendre et retenir le langage des passions que les préceptes de la religion? Êtes-vous fermes dans vos principes, vous qui nourrissez dans votre âme des doutes volontaires sur la foi, qui, toujours flottants entre la morale de l'Evangile et les fausses maximes du monde, laissez écouler votre vie sans savoir si vous combattrez pour Dieu, ou si vous prendrez parti contre l'Eglise? Êtes-vous fermes dans

vos principes, vous que nous avons vus l'année dernière, confus de vos égarements, ouvrir vos cœurs à la grâce, écouter en gémissant la voix de l'éloquence et de la vertu apostolique, et qui, maintenant retombés dans votre funeste assoupissement, vous endormez chaque jour plus profondément du sommeil de la mort éternelle? Vous qui, repentants lors de la mission, n'avez pas même conservé jusqu'aux Pâques suivantes les fruits de salut que vous aviez reçus! Ah! M. F., que de roseaux agités par le vent des passions! que d'inconstance, que de faiblesse, que de lâcheté parmi les enfants de Dieu, parmi les soldats de Jésus-Christ! Faut-il s'étonner de voir les ruines de l'Eglise s'élargir et se multiplier, puisqu'il est malheureusement vrai qu'il n'y a presque plus dans son sein de cœurs généreux qui connaissent le prix des biens éternels, et qui renoncent pour les obtenir aux espérances si courtes de cette vie passagère. Empressez-vous donc de former vos idées, de régler vos désirs sur la loi de vérité et de justice qui vous a été donnée. Attachez-vous fortement à cette colonne inébranlable; portez dans votre conduite la fermeté de vos principes. C'est le sujet de ma seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Quoique l'esprit et le cœur soient la source des bonnes et des mauvaises actions, comme des bonnes

et des mauvaises pensées, cependant il ne suffit pas pour être ferme dans la foi, d'en conserver intérieurement les principes : il faut qu'ils se manifestent au dehors par les paroles et la conduite. En vain direz-vous que vos intentions demeurent toujours les mêmes, que vous avez été forcés, par la crainte ou par tout autre motif, de céder à des circonstances fâcheuses, à la violence de la tentation; jamais, jamais aux yeux de la justice éternelle vous ne pourrez vous excuser de prévarication. Dieu n'entre point dans les calculs de la faiblesse humaine, quand cette faiblesse nous écarte de la vérité et de la justice. Sans doute il n'ignore pas nos misères, puisqu'il a donné sa vie pour nous en délivrer; mais c'est précisément parce qu'il les connaît et qu'il les guérit, quand il le juge à propos, qu'il a exigé que nous fussions pleins de confiance et de fermeté! Et quoi de plus raisonnable, en effet, que de prouver sa foi par sa conduite? N'est-ce pas encore là une des conséquences immédiates des maximes générales que vous avez entendues au commencement de cette instruction? Si Dieu doit être le maître de nos pensées, pourquoi n'aurait-il pas le même droit sur nos actions? S'il a créé nos âmes, n'est-ce pas par sa toute-puissance qu'il a formé nos corps? S'il est permis de renfermer sa piété dans son cœur, pourquoi Jésus-Christ et ses apôtres ont-ils établi les sacrements, les professions de foi, les cérémonies publiques? Pourquoi nos pères ont-ils élevé

ce temple, pourquoi vous ont-ils donné l'exemple de vous prosterner devant la majesté du Très-Haut? S'il est permis de renfermer sa piété dans son cœur, si l'on peut, sans être infidèle, céder au torrent de la persécution ou du mauvais exemple, pourquoi l'Eglise a-t-elle fait gémir si longtemps, sous le sac de la pénitence, les chrétiens dont la fureur des bourreaux avait, dans les premiers siècles, fait chanceler le courage? Éléazar aurait pu racheter sa vie en feignant de manger de la viande défendue : Dieu me préserve, s'écrie ce saint vieillard, de donner un si funeste exemple à la jeunesse! Suzanne, en cédant à d'infâmes désirs, n'avait rien à craindre aux yeux du monde, ni pour son honneur ni pour sa vie : Il vaut mieux, dit cette sainte femme, souffrir une mort courageuse que de pécher en présence du Seigneur. Si l'on peut, sans être prévaricateur, abandonner les plus saintes pratiques, manquer à la religion par la crainte du monde ou par les obstacles qu'on rencontre en la suivant, l'honneur que nous rendons aux reliques des martyrs n'est donc qu'un hommage insensé. Renversez donc les autels élevés sur leurs cendres sacrées, profanez ces restes sans honneur de fanatiques qui n'ont pas su céder aux circonstances. Déchirez, traînez dans la boue ces images qui nous rappellent leurs combats inutiles. Mettez à leurs places les noms des apostats qui trahirent leur foi pour conserver leur vie. Ah! ce n'est pas ainsi que pensaient ces sœurs de Saint-Vincent

qui, dans le temps des horreurs révolutionnaires, moururent généreuses victimes de leur fidélité : leurs ossements précieux reposent encore sans gloire au milieu de ce champ que la piété a décoré du beau nom de Champ des Martyrs; mais bientôt, sans doute, Dieu rendra lui-même à ses saints l'honneur qui leur est dû. Il permettra que leur puissante intercession se manifeste par des prodiges, et ce ne sera pas en vain que les parents, les amis de ces nobles témoins de la vérité, auront invoqué leur secours auprès du Seigneur. Souffrez seulement, répétaient, au lieu du supplice, à ces vierges sans tache, les exécuteurs sanguinaires des arrêts que dictait l'impiété, souffrez seulement que nous disions que vous vous êtes soumises, et vous échapperez à la mort. Mais rien ne peut ébranler leur courage ni altérer leur sérénité. Voulez-vous d'autres exemples, M. F.? rappelez-vous tout ce qu'ont souffert sous vos yeux, dans vos maisons peut-être, où vous aviez la générosité de leur donner un asile, ces ministres du Seigneur, ces confesseurs de la foi, qui furent si longtemps en butte aux recherches des persécuteurs, et dont un si grand nombre porta sa tête sur les échafauds ennoblis alors comme la croix de Jésus-Christ par le sang du juste. Voulez-vous d'autres preuves de l'esprit de l'Eglise? Rappelez-vous ces rétractations, ces désaveux publics qu'elle a exigés de ceux qui avaient eu le malheur de faillir. Et qu'on ne dise pas ici que c'est réveiller les haines,

rouvrir des plaies à demi-fermées, que de chercher des preuves dans des temps si rapprochés de nous. A Dieu ne plaise que nous soyons un sujet de scandale pour les faibles. Non, nous ensevelissons avec plaisir dans le plus profond oubli les noms de ceux qui causèrent nos maux; mais il n'est pas juste de condamner au même silence l'héroïsme des confesseurs généreux, dont le dévouement console du souvenir affligeant de ces jours de désordres. Soyez tranquilles, M. F., tant que nous ne présenterons à vos yeux que des exemples pareils, la malignité pourra bien abuser des efforts de notre zèle pour calomnier nos intentions et peut-être notre conduite, mais elle n'empêchera pas que ces exemples ne produisent un effet salutaire sur les cœurs vraiment chrétiens.

Maintenant, M. F., que vous êtes convaincus de la nécessité de former votre conduite sur les principes de la religion que vous avez embrassée, faisons ensemble quelques retours sur nous-mêmes, et voyons jusqu'à quel point vous avez été fidèles à la grâce de l'Evangile.

Quand on nous appelle au lit de la mort, pour nous demander les consolations et les secours que le monde ne peut fournir, quand nous interrogeons les moribonds sur leurs principes de croyance, il est très rare qu'ils ne répondent pas qu'ils ont toujours respecté l'Evangile. Ils assurent ordinairement qu'ils n'ont jamais cessé de croire, et que s'ils se sont éloignés de

l'Eglise, c'est par erreur de jeunesse, par mauvais exemple, par faiblesse, plutôt que par incrédulité. Accordons qu'il y ait quelques esprits systématiques qui aient raisonné leurs doutes, et qui aient réussi à se faire une espèce de religion qui ne ressemble point à celle du peuple, comme ils le disent insolemment, comme si devant la majesté de Dieu tout n'était pas peuple, même les têtes couronnées! Ces raisonneurs à part, et c'est le très petit nombre, on peut dire avec assurance que le reste croit, du moins dans les moments de réflexion, comme dans une maladie dangereuse, par exemple. Or, je demande ici aux pauvres qui croient à une autre vie, qui savent que Jésus-Christ est né dans une crèche et mort sur une croix, pourquoi ils cherchent dans les murmures, dans les emportements, dans les blasphêmes, un soulagement qu'ils ne doivent et ne peuvent attendre que de la résignation. Je ne prétends pas étouffer la voix de la nature qui se fait quelquefois entendre malgré que ses soupirs soient au moins inutiles; mais je dis : quelqu'affligeante que soit votre position, est-elle plus dure que celle de Job qui passa tout à coup d'un palais sur un fumier? Voilà le modèle de la classe la plus nombreuse de la société. Ah! c'est pour vous surtout, pauvres de Jésus-Christ, si chers aux âmes sensibles et chrétiennes, c'est pour vous qu'il est important d'appeler au secours de votre faiblesse les grands principes de la foi; c'est pour vous surtout qu'il est

utile, qu'il est indispensable de se souvenir que cette vie n'est qu'une vallée de larmes, et que le chemin de la croix conduit à la gloire éternelle. Je demande à la jeunesse, qui croit au compte terrible que Dieu lui demandera un jour, pourquoi elle se laisse séduire par l'éclat du monde? pourquoi elle recherche avec tant d'ardeur les assemblées profanes? pourquoi elle se plaît dans des entretiens licencieux? pourquoi elle profane les membres de Jésus-Christ, le temple de l'Esprit-Saint par des actions honteuses? Je ne prétends pas que, dans le feu des passions, il soit très facile de leur mettre un frein et de résister aux mauvais exemples; je n'assure pas que, pendant les saillies d'une imagination brûlante, il n'en coûte rien pour rétablir dans son cœur le calme et l'harmonie; mais je dis aux jeunes gens : êtes-vous plus exposés que Tobie pendant la captivité, que Daniel à la cour des rois de Babylone, que Joseph dans le palais de Pharaon? Voilà les modèles que vous devez suivre, si vous voulez vivre selon votre croyance. Je dis aux jeunes personnes que la vanité séduit, que le plaisir égare : avez-vous plus à combattre que la jeune Esther à la cour d'Assuérus, où tout se réunissait pour flatter les sens et faire oublier la sagesse? Je demande aux pères de famille, qui croient à des biens éternels, pourquoi ils profanent le saint jour du dimanche par le travail, par leur commerce? pourquoi ils ne font que paraître un instant dans nos temples? Je ne prétends pas que

leur maison, leur famille, l'établissement de leurs enfants ne doivent être l'objet de leurs soins, Dieu même leur fait un devoir d'y penser sérieusement; mais je leur dis : Etes-vous plus occupés que David à la tête d'un grand royaume et d'une armée nombreuse? Cependant il nous apprend lui-même qu'il se retirait plusieurs fois le jour de ces affaires si importantes pour rendre gloire au Seigneur. Quoi! M. F., vous croyez, vous conservez les principes de la foi, dites-vous, et les riches ne pensent qu'à augmenter leur fortune, les artisans qu'à fournir aux besoins de leurs corps, les offensés qu'à venger une injure, les libertins qu'à satisfaire leurs brutales passions, les enfants indociles qu'à secouer l'autorité de leurs parents, les sujets du meilleur de tous les rois qu'à troubler la tranquillité publique par des bruits alarmants; vous croyez, dites-vous? mais vos paroles impures, vos chansons lascives, vos parures, vos négligences dans le service de Dieu, disent bien plus haut que vous : Ils ne croient point, ils n'ont plus la foi, ils sont également chancelants et dans leurs principes et dans leur conduite, ils ne pensent plus à l'éternité.

M. F., si en parlant de chacun de vous, je demandais à ceux qui vous connaissent, au moment même où ils reviennent de vous visiter : *Quid existis videre?* Qu'avez-vous vu dans le monde? S'ils voulaient répondre selon la vérité, ils diraient : Des roseaux que le souffle de l'impiété, de l'injustice, de l'ambition,

de la calomnie, du libertinage, agite et fait mouvoir à son gré.

O chrétiens, M. F.! ô adorateurs du divin Enfant qui va bientôt naître pour le salut du monde, la terre présentera-t-elle donc toujours au ciel un spectacle propre à irriter sa justice! Dans les maux qui affligent notre belle patrie, autrefois chérie de Dieu comme la terre promise, n'entendra-t-on toujours que des murmures et des blasphèmes? Les Français, courbés depuis si longtemps sous la verge de la colère, ne relèveront-ils leur tête superbe que pour attirer de nouveaux châtiments sur eux? Ne reconnaîtront-ils point enfin la cause de leurs malheurs? Cette inconcevable légèreté, qui les fait flotter au gré des doctrines impies, ne fera-t-elle point place à quelques réflexions sérieuses qui les ramènent à des pensées plus saines, à une vie plus chrétienne? Faudra-t-il que ceux qui ont déjà parcouru une partie de leur carrière, descendent dans la tombe, sans avoir revu quelques-uns des beaux jours qui éclairèrent leur jeunesse? Faudra-t-il que ceux qui sont nés sous l'empire de l'irréligion ne puissent jamais espérer de voir finir les maux qui entourèrent leur berceau et attristèrent leur enfance!

O Seigneur! j'unis ici mes vœux aux soupirs de toutes les âmes généreuses qui connaissent encore le prix de la foi, qui sont encore prêtes à tout sacrifier, comme elles l'ont déjà fait, pour l'honneur de votre

nom; daignez répandre sur nous l'esprit de lumière et de force qui renouvelle la face de la terre; que votre nom y soit adoré, votre volonté respectée, vos bienfaits reconnus, votre colère apaisée, votre gloire proclamée, votre Evangile observé; que l'aurore qui commence à luire sur nous, ne soit point une aurore trompeuse; qu'elle ramène les beaux jours de l'Eglise et de la France!

Ainsi soit-il.

# LETTRES

## DE L'ABBÉ GOURDON.

## I.

*Conseils à une jeune personne qui faisait son entrée dans le monde.*

« Ma bien chère fille,

» J'attendais depuis que j'ai reçu votre lettre un instant de loisir pour vous remercier. Je n'ai pu vous répondre ces jours-ci, tant les détails de ma vie de pasteur sont nombreux, tant il dévorent mes jours trop tôt écoulés. Je pense bien que ce retard vous a causé plus d'une impatience, et que vous m'avez souvent accusé de vous laisser si loin de moi sans marque de souvenir, sans signe de vie. Consolez-vous pourtant, ma chère enfant, je ne vous oublie point, je ne vous délaisse point, je pense à vous dans toutes mes prières, et je demande pour vous l'amour de Dieu, ce bien suprême devant lequel nos joies passagères, nos consolations d'un moment, disparaissent et s'effacent comme des rêves.

» Je vous vois, ma chère enfant, au milieu des

personnes qui vous environnent; je ne veux pas que vous soyez trop intimidée dans une société un peu nouvelle pour vous; cependant ne soyez pas familière, car la retenue et la discrétion de votre âge font votre plus bel ornement.

» Quelque plaisir que vous éprouviez loin de vos occupations, dans la liberté et l'agrément d'une vie toute de délassement, ne perdez pas de vue les pieux projets que nous avons tant de fois renouvelés devant celui qui vous appelle à la perfection.

» Je veux croire, ma chère enfant, que vous n'abandonnerez jamais la pieuse pensée de consacrer votre vie, quelle que soit la position que la Providence vous destine, à devenir chrétienne en esprit et en vérité; c'est un parti pris, n'est-ce pas? et pris pour toujours : j'y compte, comme vous voyez, et je vous engage bien à profiter de vos loisirs pour méditer, sans fatigue pourtant, sur la vanité de nos désirs, de nos goûts naturels, de nos illusions continuelles. Les caractères d'une grande sensibilité et les imaginations vives sont, bien plus que les âmes froides, à même de faire des expériences qui leur prouvent que rien n'est complet ici-bas, qu'aucune jouissance, même la plus légitime, ne suffit à l'étendue de nos besoins de bonheur. Vous avez éprouvé, depuis que je vous connais, bien des impressions diverses, et, malgré votre jeunesse encore si peu avancée, vous savez déjà que ce qui vous a le plus touchée n'est point pour

vous sans un mélange d'inquiétude et d'amertume, ou réel ou imaginaire, ce qui se ressemble pour l'effet. Dieu ne vous montre-t-il pas par ces épreuves, ce que je vous ai tant de fois répété, qu'il vous veut sans partage, confiante et immolée, prenant en lui la source de toutes vos consolations, et lui en reportant le bienfait avec l'abandon d'un enfant. »

## II.

*A une jeune personne que sa famille fait voyager pour sa santé. — Manière de sanctifier ses voyages.*

« Je suis charmé, ma chère E., que vos bons parents prennent avec tant de soin la peine de me donner de vos nouvelles. Il est vrai que ce n'est pas une peine pour eux, puisqu'ils trouvent dans les entretiens dont vous êtes le sujet, l'occasion d'épancher leur tendresse pour vous, et qu'ils savent bien à qui ils confient ce qu'ils ont de plus cher au cœur.

» Vous aurez très bien compris ma surprise à la nouvelle d'un départ inattendu, et dont pourtant, vous en êtes persuadée, je n'ai point pensé que vous eussiez eu l'intention de me faire un secret : il n'y en a point entre nous.

» Je vous assure, ma chère E., que je me réjouis bien d'apprendre que le mouvement et le changement d'air fortifient votre santé : c'est aussi la joie de vos

parents, et c'est cette pensée qui leur fait supporter votre longue absence; ils sont bien isolés quand vous n'êtes pas auprès d'eux. Ils ne sont pas seuls à regretter votre éloignement, mais aussi nous aurons bien du plaisir à vous revoir. Vous nous reviendrez avec plus d'expérience des choses du monde; les observations que vous aurez faites ne seront perdues ni pour votre esprit, ni pour votre cœur, ni pour votre raison, ni pour votre piété. Vous trouverez à chaque instant des preuves de la vérité des sentiments que Dieu vous a donnés dans sa miséricorde. Lui seul est grand, lui seul est parfait, lui seul est heureux, lui seul mérite de fixer d'une manière durable et complète les facultés de notre âme. Les œuvres des hommes, les merveilles de leur activité, les prodiges des arts, ne sont vraiment que quelques fleurs jetées sur notre rapide passage : la vie n'en est pas moins le chemin qui conduit par les sacrifices au port de l'éternité.

» J'ai pensé que vous aviez été un peu fâchée qu'on me remît votre premier billet que vous aviez écrit en déshabillé et pour vos parents tout seuls. J'ai été bien aise de faire cette petite blessure à votre amour-propre, puisque vous nous avez quittés : il n'est pas juste que vous ayez tous les plaisirs de notre amitié en nous en laissant les chagrins. Faites en sorte de nous consoler bientôt.

» Je vous offre mille respectueux sentiments. »

## III.

*A une Dame, à l'occasion de la mort de sa fille.*

« MADAME,

» Les personnes les plus étrangères aux épreuves que Dieu vous envoie, ne peuvent apprendre sans émotion avec quel courage vous les supportez. Vous avez déposé votre cœur de mère, si profondément et si souvent déchiré, aux pieds de Celui qui a bu jusqu'à la lie le calice de la douleur, et vous avez éprouvé la vérité de ces divines paroles : *Je puis tout en Jésus-Christ qui me fortifie.*

» Ne doutez pas, Madame, que je ne me souvienne de vos bontés pour moi, et que je ne prenne une part bien vive à ce que vous souffrez. Je sais que vos plaies ne se fermeront qu'au ciel; mais j'ai le besoin de vous dire combien vos sacrifices me donnent de confiance pour votre avenir éternel.

» J'attendais le retour de Madame de *** pour entendre de sa bouche le récit des derniers moments de l'ange qui nous précède au séjour du bonheur, je voulais qu'elle me parlât de vous, de M. de ***, de cette admirable Madame ***, en qui la tendresse et la foi opèrent des merveilles. Ce que j'ai recueilli au milieu des larmes que nous avons versées ensemble, a surpassé l'idée que j'avais déjà de votre dévouement

à la volonté de Dieu. J'en bénis sa miséricorde à laquelle il faut rapporter nos sentiments et nos œuvres. La faiblesse humaine a bientôt épuisé ses ressources dans ces terribles occasions. Vous continuerez, Madame, à mériter par votre persévérance la couronne qui vous est destinée, et que des mains si pures et si chères tiennent, pour ainsi dire, suspendue sur votre tête du haut des célestes demeures. Votre tristesse sera changée en joie, car c'est par beaucoup de tribulations, dit le Sauveur lui-même, que nous entrerons dans le royaume des cieux.

» Priez pour moi, Madame; je n'oublierai ni vous ni aucun de ceux qui vous intéressent. »

## IV.

*A un jeune enfant, au sujet de la mort de sa grand'-mère, et aussi à l'approche de sa première communion.*

« Mon cher ***,

» Je sais combien vous êtes désolé de la perte irréparable que vous venez de faire : il est bien juste que vous soyez affligé. Vous étiez si tendrement aimé par celle que vous ne reverrez plus qu'au ciel! Aussi, mon cher enfant, je m'empresse de vous dire combien je suis touché de la bonté de votre cœur, et combien je désire que Dieu vous conserve dans vos bons sentiments.

» Vous êtes bien jeune, mon cher ***, et pourtant vous voyez déjà que la vie est remplie de douleurs et de sacrifices. Oh! qu'il est nécessaire de penser sérieusement à remplir tous ses devoirs et à mériter que Dieu nous console et nous protége dès nos premières années! Qu'ils sont à plaindre, ceux qui n'aiment pas le Dieu du ciel, puisqu'ils seront pour toujours séparés de leurs parents chrétiens et dévoués à sa volonté éternelle! En priant de tout votre cœur, mon cher ***, pour que votre bonne maman soit reçue parmi les anges, désirez qu'elle vous y prépare une place à la fin de votre vie, désirez que votre communion prochaine devienne pour vous le gage du bonheur éternel.

» C'est pour vous faire souvenir de cette grande action que j'ai voulu vous adresser quelques lignes, que vous regarderez, j'espère, comme l'expression de mon attachement bien sincère. »

## V.

*A une Dame de ses amies.*

» Madame,

» Je crains d'être ici pour plusieurs jours encore. J'y suis arrivé dans un mauvais moment. Madame ***,

a été obligée de garder le lit, et je n'ai pu lui remettre la santé. Elle est pourtant mieux aujourd'hui. Elle me charge pour vous des plus aimables choses, tout en disant que c'est à moi qu'elle doit le désir que vous exprimez de faire sa connaissance. M. *** étant absent, je suis dans une solitude entière, et je devrais faire des choses superbes; mais je n'avance à rien; je ne sais quand je finirai ce que je commence à peine. Madame *** ne s'inquiète que de sa conscience, et comme sa fièvre n'est pas un péché, elle ne s'en tourmente point. Je serais donc vraiment bien tranquille ici si j'étais mieux disposé à travailler.

» Je dis, comme à Angers, la messe à neuf heures. Je prie de tout mon cœur pour les affligés. La petite chapelle est plus propre au recueillement que notre grande église. J'espère que vous êtes bonne, et qu'à mon retour je vous retrouverai telle que je veux vous voir. Vous savez bien que ce n'est pas par intérêt personnel que je vous veux encore meilleure; car, pour ce qui me regarde, que pourrais-je désirer de plus? Rien, sans doute, que l'occasion plus fréquente de vous témoigner les sentiments de respectueux dévoûment, dont je vous prie, Madame, d'accepter le bien sincère hommage. »

## VI.

*A la même dans l'affliction.*

« Ma bien chère fille,

» Je suis encore réduit, pour ce soir du moins, à vous répéter mes regrets bien sincères. J'ai voulu faire un petit essai pour me servir de mon pied; il ne m'a pas réussi : il a fallu me remettre au lit. Je suis beaucoup mieux cependant, et je veux espérer pour demain. J'ai eu de vous de bien bonnes nouvelles ce matin. Votre mari, qui sera désormais en état de vous soigner, m'a dit que vous vous reposez sur la Providence, tristement sans doute, mais chrétiennement et raisonnablement. Je crois pouvoir vous promettre, en son nom, des consolations dont la douceur vous fera oublier les jours mauvais que vous subissez. Il me tarde bien de vous entendre, de vous parler, de nous entretenir ensemble des hautes pensées de la foi, qui vous font tant de bien, et de celles de l'amitié que vous avez bien voulu accepter, pour toujours, dans les trop courts moments que vous passez parmi nous.

» Votre excellente amie ne me laisse rien ignorer de ce que vous souffrez, de ce que vous éprouvez. Je pourrais dire que je n'ai pas besoin de l'apprendre : vous savez vous-même combien je vous comprends et vous apprécie. »

Jeudi, 28 avril.

## VII.

*A la même.*

« Encore une déception! Encore une espérance qui me fuit! Encore un jour de retard! Tout le monde conspire contre moi. Les médecins, comme ceux qui ne le sont pas, crient qu'il serait trop imprudent d'aller plus loin que l'église. Hélas! tous ces cris ne me feraient pas grand'peur, si je pouvais me servir de mes jambes. Le matin, après le repos de la nuit, je fais des projets superbes. Je ne doute de rien, je me promets tout ce que je désire : le soir tout s'évanouit, excepté, toutefois, ce qui ne s'évanouira jamais, ni le matin ni le soir.

» Mille assurances de tous mes sentiments. »

Vendredi, onze heures du soir.

« Ma bien chère fille,

» Je dois à l'amitié si vive que vous porte Mademoiselle A ***, le plaisir bien doux de me rappeler à votre souvenir, et de vous exprimer combien je suis heureux d'en avoir l'occasion. Je pourrais bien, dites-vous, écrire sans intermédiaire. Hélas! ma bien chère fille, vous avez raison, et pourtant je n'ai pas tort. Vous qui connaissez ma vie, vous comprendrez que

je vous avais promis bien plus que je ne peux tenir. Cependant j'étais sincère : ce qu'on désire, ce qui plaît au cœur, ne paraît jamais difficile. C'est l'exécution des projets de l'amitié qui lui fait sentir à elle-même qu'elle serait plus sage de borner ses engagements. Je n'ai plus de temps, bien moins encore que pendant que vous veniez vous asseoir et vous reposer dans mon cabinet. C'est ma destinée ou plutôt ma vocation de ne pouvoir plus dire qu'à Dieu mes sentiments et mes désirs, même pour vous. Je ne me plaindrai pas de la part qui m'est échue. J'ai les ennuis de la vie; vous en avez les douleurs. Il est vrai que j'ai partagé tout ce que vous avez souffert. Oh! combien de fois j'ai demandé que la Providence vous fît profiter de ces longs et tristes jours, dont la pensée m'effraie encore quoique vous nous donniez vous-même des nouvelles plus consolantes. Combien de fois j'ai formé le dessein de partir, sans bruit, en me réjouissant d'arriver au chevet de votre lit avec des paroles de consolation et d'encouragement. Ce n'était qu'un rêve peut-être partagé. Je n'ai pas pris un jour de vacances depuis votre départ : je ne peux pas, en effet, appeler de ce nom une course faite dans ma famille pour être témoin d'une catastrophe, la mort inattendue de l'un de mes beaux-frères, père de six enfants.

» Vous voyez, ma bien chère fille, que je ne dois oublier ni la croix ni la soumission à la volonté de

Dieu, dont je vous ai si souvent entretenue. Croyez-bien que je demande pour vous les grâces dont j'ai besoin pour moi-même. Entre un père et une fille telle que vous, tout doit être commun dans la prière.

» Je n'ai pas le temps de voir Madame de ***. Elle se plaint de moi comme vous vous en plaignez sans doute; mais je suis lié par des devoirs sans nombre, et j'aurais tort de les rompre. La main qui les impose rend le fardeau léger quand elle le soutient elle-même, elle le soutient toujours, ma bien chère fille, quand elle trouve des cœurs qui la comprennent et qui l'adorent. »

## VIII.

*A une jeune Dame sur la mort de sa mère.*

« Ma bien chère dame,

» J'apprends, par une lettre de Madame ***, le triste événement qui met le comble à vos longues douleurs de fille si tendre et si pieusement dévouée à votre bonne mère. Je ne vous consolerai point par des paroles humaines, par des assurances de dévouement et de regret pourtant bien sincères. Je sais trop, par ma propre expérience, que la mort d'une mère est irréparable; je sens trop quelles tristes conséquences elle entraîne pour le reste de notre vie. Il y a des plaies que la main de Dieu peut seule adoucir. Il faut

laisser à Celui qui frappe le soin de guérir les blessures qu'il a faites. Le monde n'apparaît jamais plus impuissant et plus faible que devant un cercueil qui renferme ce que nous avions de plus cher. Heureusement, ma bonne et chère fille, vos espérances chrétiennes garderont votre cœur désolé et lui donneront du courage. Il faut aussi regarder les chers enfants qui vous rendront un jour ce que vous avez fait pour votre mère; c'est un devoir de vous conserver pour eux et de leur donner, malgré leur âge, l'exemple de la soumission aux desseins de la Providence.

» Les souvenirs de la conduite d'une mère, animés par la foi, restent gravés dès la première enfance dans le cœur de ses enfants tout occupés, surtout quand elle pleure, de recueillir ses paroles et de considérer son visage. Hélas! ils sont bien jeunes pour être déjà témoins d'une scène si déchirante, mais ils ne peuvent apprendre trop tôt qu'il n'y a rien de durable ici-bas. Leurs jeunes âmes le sentent avant même de pouvoir en rendre compte.

» Je voudrais bien, ma chère fille, aller prier avec vous dans cette douloureuse circonstance, avec vous dont je suis séparé depuis si longtemps : je me figure que ma présence ne vous serait pas inutile. Je suis retenu par des motifs dont je donne le détail à votre chère belle-sœur.

» J'ai la confiance de vous voir trouver dans la piété et dans la protection de la Consolatrice des af-

fligés, les seules consolations que je vous désire. Profitez de ces cruels moments pour vous attacher encore plus à ce que la mort ne peut nous ravir.

» Recevez, etc. »

## IX.

*Conseils à une Dame qu'il dirigeait sur la conduite à tenir dans le sacrement de Pénitence.*

« Ma bien chère fille,

» J'ai toujours l'intention de vous rappeler nos conversations sur Dieu, sur la vie chrétienne, sur vos défauts et sur vos rechutes; il me faudra un peu de temps et de santé. Vous avez encore été malade, et bien plus que moi, depuis votre retour. Hélas! je voudrais vous guérir encore plus l'âme que le corps. Pour cette guérison parfaite, pour vous retrouver telle que je vous vois dans ma pensée, je donnerais volontiers ma santé et ma vie. Je reviens sans cesse à mes idées dominantes, à la perfection que je vous souhaite. Je vous les répéterai peut-être jusqu'à vous ennuyer; je ne sais pas dire autre chose; je ne sais pas vous aimer autrement; et pourtant il me semble que vous trouvez vous-même que je ne vous aime pas si mal.

» Je désire bien, ma chère enfant, que vous ne

différiez point à recourir à Dieu par les sacrements : sans ce recours, il ne peut y avoir de piété; on s'épuise en désirs stériles. Souvenez-vous de mes conseils. Vous êtes souvent tourmentée par une pensée qui n'est pas juste : vous croyez que lorsque vous cherchez, même en vous faisant bien comprendre, à éviter des expressions qui coûtent à votre timidité, vous ne faites pas ce que votre conscience demande; vous me disiez : ne voyez-vous pas que je crains de m'humilier? Sans doute, mon enfant, si votre réserve allait jusqu'à supprimer ce que vous devez avouer, vous seriez coupable; mais je vous ai dit ce qui suffit, et comme vous n'avez pas fait vœu d'aller jusqu'au plus parfait, vous serez en paix en vous tenant à mes recommandations. Vous me comprenez : soyez confiante, simple, libre et pénitente devant le Père des miséricordes, et vous atteindrez le but de nos communs désirs.

» Je suis charmé de vous savoir au sein de votre famille; jouissez des consolations que vous y trouvez. Ces plaisirs-là ne blessent point le cœur. Je ne m'inquiète point d'apprendre que votre petite fille devient un diablotin : elle est si jeune! Soyez bonne, patiente envers elle et envers tout le monde. Je me figure que vous étiez comme elle à son âge : c'est peut-être ce qui fait que je l'aime.

» Mesdames de *** sont venus savoir de mes nouvelles pendant que je gardais la chambre; j'irai les

voir et leur parler de vous. Votre jeune amie me regarde d'un air d'attendrissement qui me fait bien voir qu'elle espère qu'elle aura par moi quelque souvenir de vous.

» Adieu pour bien peu de temps, j'espère, ma chère enfant. Vous savez que mon amitié vous porte sans cesse aux pieds de Celui dont je vous ai tant parlé comme l'unique source de la paix, de la vertu, des consolations de notre exil, des espérances de notre avenir.

» Recevez, etc. »

## X.

*A une amie au sujet de ses enfants. Conseils qu'il lui donne pour elle-même.*

« MADAME ET BONNE AMIE,

» Vous devez être bien fatiguée de courir au-devant du facteur de la poste. Je vous assure que j'ai un peu de honte et beaucoup de chagrin de vous avoir laissée si longtemps sans vous donner signe de vie. J'avais espéré un peu de loisir après les Pâques finies : il semble, au contraire, que les occupations sortent de terre partout où je pose le pied. Ce n'est qu'hier au soir que j'ai pu voir Mademoiselle ***, et convenir de l'heure de notre départ. Si je n'ai pas

écrit, du moins j'ai pensé à vous; j'ai prié pour vous et avec vous selon vos désirs pour vos regrets et pour vos affections.

» Je me fais un véritable bonheur de vous revoir et de trouver Mademoiselle *** un peu plus forte. Cependant je vois, d'après ce que vous me dites, que vous n'avez pas encore lieu de vous réjouir tout-à-fait, si ce n'est dans l'espérance d'un meilleur avenir. J'ai vu M. *** qui a été bien aise d'apprendre que sa malade a été au salut. Il m'a paru qu'il ne croyait pas qu'elle prît de sitôt des forces suffisantes pour une si longue course. Je me propose bien de me servir de toute mon autorité, en supposant qu'on m'en accorde l'usage, pour défendre toute imprudence et pour persuader que le plus parfait, quand on est une bonne âme, est de faire le sacrifice de sa volonté. Je dînerai demain, à trois heures précises, chez M. votre frère. Nous monterons en voiture vers cinq heures, et nous voyagerons en assez bonne compagnie pour qu'il ne nous arrive aucun accident.

» Je voudrais bien, Madame et bonne amie, passer le jeudi chez vous; ces deux jours me feraient du bien au cœur et à la santé; mais je n'ose encore rien promettre. Je ne veux rien arrêter d'avance : j'aime à m'abandonner à la Providence et à lui remettre mes projets.

» Je désire bien que vous ne vous tourmentiez point, que vous vous reposiez aussi sur la Providence

de toutes les inquiétudes et de toutes les épreuves de la vie. Nous sommes créés pour jouir un jour de la paix, pour en goûter les douceurs éternelles. En attendant que nous arrivions au but de notre passagère et fragile existence, il est impossible que nous ne soyons pas souvent ballotés par les flots; mais comme c'est un article de notre foi que le Père céleste ne nous dispense les tribulations que dans des vues de miséricorde, et qu'il sait mieux que nous ce qui conduit au port, il est juste que nous nous reposions en lui-même pendant les tempêtes, et que nous espérions en lui pour en supporter les effets. Il n'est pas toujours possible de souffrir avec joie, pas même toujours avec calme, mais il nous suffira pour qu'il nous récompense, que nous souffrions avec soumission. C'est la grâce que je demande pour vous bien souvent. Nous ne pouvons mieux reconnaître le prix de l'amitié, qu'en chargeant Dieu lui-même d'acquitter nos dettes envers ceux qui nous prouvent de la bienveillance et du dévoûment.

» J'offre à Mademoiselle *** mes respectueux souvenirs, et je lui souhaite tout le courage dont elle a besoin. Je serai bien aise de trouver Mademoiselle *** dans les pensées habituelles dont nous sommes convenus ensemble. J'espère qu'elle n'a pas oublié nos entretiens, et je me propose, comme l'une des satisfactions du voyage, de les renouveler. »

## XI.

*A Mademoiselle ***. Initiation à la vie chrétienne.*

« Ma bien chère fille,

» Il me semble que la dernière fois que nous avons parlé de Dieu ensemble, vous avez pris de bien bonnes résolutions. Je pense que vous les avez tenues, ma chère enfant, et que je dois vous retrouver, quand nous aurons le plaisir de nous revoir, toute bonne, toute dévouée, toute sacrifiée aux saintes obligations de la charité et de la patience. Vous savez combien je désire vous voir faire des progrès dans le chemin que la volonté de Dieu vous a tracé. Je sais comme vous qu'il en coûte à la nature pour renoncer à ses goûts, pour recommencer tous les jours les mêmes efforts et les mêmes combats. Mais si vous ne vous découragez point, si, après quelques inégalités qui nous surprennent trop facilement, vous revenez à vos bons desseins, vous vous soutiendrez et vous avancerez.

» Votre vocation, ma chère et bonne E ***, est de rendre tout ce qui vous entoure heureux et content de vous, même aux dépens de ce qui vous plaît davantage. Vous comprenez bien que vous ne pouvez remplir les desseins de Dieu sur vous que par la confiance. Soyez donc toujours comme un enfant, mais

un enfant qui croit à la bonté de son père céleste, et qui compte uniquement sur son appui. Nous prions ensemble, nous prions l'un pour l'autre avec les mêmes espérances et les mêmes désirs. Cette pensée fait du bien au cœur, n'est-ce pas, ma chère fille? et porte notre amitié bien au-delà de la vie si courte et si agitée. J'espère que vous m'écrirez et que vous n'aurez point peur : car ce serait bien mal d'avoir peur de celui qui vous assure de toute la sincérité de son affection. »

## XII.

*A la même. Même sujet.*

« Ma bien chère enfant,

» Il y a déjà bien longtemps que nous ne nous sommes vus et que je n'ai entendu parler de vous. L'hiver nous avait accoutumés à des rapports plus fréquents qu'il ne nous rendra que l'année prochaine. Ce serait bien aimable à vous, ma chère fille, de me dédommager des privations de l'absence par quelques petites lettres écrites sous l'inspiration de votre bon cœur. Vous me diriez comment vous êtes avec votre conscience et vos résolutions : vous savez ce que je désire sous ce rapport. Je veux surtout que nous ne nous découragions jamais. Je vous écris avec bien du plaisir aujourd'hui, jour de l'Ascension, parce que

cette fête nous offre, par ses magnifiques espérances, un ample dédommagement aux sacrifices que la fidélité nous commande. Elle me rend plus hardi à vous rappeler ce que je vous dis souvent : Dieu veut que vous soyez immolée tous les jours et à chaque instant, que vous soyez prête au premier signe de sa volonté, à lui sacrifier vos goûts, vos désirs, vos peines et vos consolations. Cette vocation est dure et fatigante pour notre amour-propre, mais elle est sûre pour le bonheur dont nous célébrons aujourd'hui le souvenir. La gloire des saints vaut bien la peine d'un travail persévérant. La récompense sera si grande, ma chère E ***, que nous ne pouvons pas la comprendre pendant que nous traversons les ténèbres de notre exil. J'espère que nous nous reverrons bientôt. Je ne pourrai pourtant pas aller à B *** avant la communion des enfants, mais Madame votre mère a des affaires qui la ramèneront et vous avec elle.

» Je pense à vous; je prie pour vous, ma bien chère enfant; j'aime à croire que vous priez aussi pour moi. Je sais que vous travaillez pour mes pieds malades qui sont à peu près revenus à leur état naturel. Je vous fais d'avance mes remercîments; je vous en dois bien d'autres. Je tâcherai de m'acquitter par le sincère attachement avec lequel je suis, etc. »

## XIII.

*A Mademoiselle ***. — Vie chrétienne pratique.*

« Mademoiselle,

» Je n'ai pu, malgré mon désir bien sincère, vous remercier plus tôt de votre excellente lettre que Monseigneur *** (M. Paysant, évêque d'Angers), a lue avec un véritable attendrissement. Elle peignait si bien celui qui fait l'objet de tant de regrets, et de regrets si justes! Je pense que notre bon Evêque vous remerciera lui-même à son retour; en attendant, je remplis ses intentions en vous assurant du plaisir que vous lui avez fait, ou plutôt de la consolation que vous lui avez procurée, car il ne peut y avoir de plaisir dans un si douloureux événement. Maintenant, Mademoiselle, que cet étonnant dessein de la Providence est accompli, et qu'il nous force à courber la tête sous la main toute-puissante qui ne nous frappe que pour nous rendre meilleurs, il faut que vous repreniez des forces, que vous ménagiez votre santé, pour donner des soins à la veuve désolée dont l'amitié vous fait partager les chagrins. Hélas! les paroles, même les plus sincères et les plus tendres, sont bien faibles près d'elle, les pensées humaines bien stériles et bien vagues. Les chrétiens des temps anciens qui vivaient de la foi, qui étaient habitués à lui rapporter toutes leurs impres-

sions heureuses ou malheureuses, n'avaient besoin que de la vue de la croix pour ranimer et soutenir leur courage. C'est donc dans les espérances si douces de la foi, et non dans les discours impuissants du monde, que Madame *** trouvera des adoucissements. Vous l'aiderez à porter le poids de ses épreuves, vous, Mademoiselle, qui connaissez par expérience combien le cœur goûte de paix dans le sein de la résignation.

» J'aspire aussi moi au moment où je pourrai me réunir aux meilleurs amis de celui qui n'est plus. Mercredi ou jeudi, j'espère, je serai à B***, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour consoler les affligés.....

» Madame votre mère m'a paru bien fatiguée; je l'engage bien aussi à ménager sa santé, devenue plus nécessaire que jamais. Je ne vois point Mademoiselle votre sœur; j'ai bien regretté qu'elle n'eût point fait une petite apparition à la cure.

» Soyez, je vous en prie, Mademoiselle, mon interprète auprès de Madame ***, à qui je ne peux offrir en ce moment que le faible secours de mes prières. Je suis mieux, car vous avez appris que je me suis cru malade pendant quelques jours. Cependant, je ne suis pas encore dans mon état ordinaire. Je suis forcé de retrancher quelques séances de confessional. J'espère que l'air de la campagne, surtout celui de B***, me remettra en état de reprendre mes travaux.

» Priez pour moi, Mademoiselle, et croyez au dévouement respectueux avec lequel je suis, etc... »

## XIV.

*Même sujet.*

« Mademoiselle,

» J'ai reçu un petit mot de Madame votre mère, qui m'annonce que vous toussez moins et que vous n'avez plus de fièvre. Je me réjouis bien sincèrement de cette heureuse nouvelle. Je prie Dieu, ma chère fille, de vous rendre la santé pour sa gloire et pour votre sanctification. Je n'oublie pas non plus dans ce désir votre excellente mère, qui aurait été si malheureuse de vous voir exposée à de continuelles souffrances. Je sais bien que la soumission est le principe et l'abrégé de nos faibles mérites ici-bas; mais il ne nous est pas défendu cependant d'exposer nos pensées à celui qui les juge et qui les accomplit, quand il le veut, pour nous prouver sa bonté, même sur cette terre d'exil et de purification.

» Je ne suis ni surpris ni effrayé de ce que vous m'écrivez de vos dispositions par rapport à la mort; je n'y vois rien qui doive vous décourager. Les biens infinis, le bonheur inestimable de voir Dieu, de l'aimer toujours, de transformer en lui notre esprit et notre cœur, pendant les siècles des siècles, sont bien

propres sans doute à exciter notre ardeur et à nous faire hâter, par des vœux sincères, le jour de notre délivrance. On a vu des saints éprouver cette pieuse impatience et recevoir, avec une joie céleste, l'annonce de leur dernier moment; mais beaucoup d'entr'eux ont ressenti comme nous le déchirement cruel pour la nature d'une séparation sans retour. Saint Augustin dit que l'horreur de la mort n'est point une opinion, mais un sentiment qui tient à l'humanité même. J'approuve donc entièrement, ma chère fille, la bonne pensée que Dieu vous a donnée, celle de puiser dans une connaissance plus claire de votre faiblesse une confiance plus complète dans la bonté et la puissance du Créateur.

» Il n'en est pas moins vrai, ma chère fille, que dans les desseins de la Providence la vie ne nous est donnée que pour nous préparer au ciel. Les ennuis, les souffrances, les contradictions qui croissent et se multiplient, à mesure que nous avançons en âge, sont autant de moyens d'acquitter nos dettes envers la justice du Seigneur. Plus je vieillis, plus je me pénètre de cette vérité, et plus je m'étonne de la facilité avec laquelle je l'oublie dans les occasions où le souvenir en serait plus nécessaire. En général, ce n'est pas par ignorance que nous péchons; nous savons tout ce qu'il faut savoir pour bien faire. La réflexion et la prière manquent à l'ensemble de nos jours; et ce double défaut rend inutiles et les lumières que nous avons

et les résolutions qui naissent si souvent dans nos âmes.

» Je vais essayer de revenir fréquemment pendant la retraite ecclésiastique que je me propose de suivre, autant que je le pourrai, à ces deux fondements de la vie spirituelle, la réflexion et la prière du cœur qui consiste principalement dans l'impression habituelle de la présence de Dieu. J'espère que vous penserez à moi dans ces jours de grâces dont je voudrais bien profiter.

» Je vous engage donc, ma chère fille, à méditer de plus en plus, les saintes vérités et les adorables mystères de notre foi. Je vous exhorte à revenir sans cesse sur les exemples de calme, de douceur et d'indulgente charité de notre bon maître, afin d'être l'image de sa perfection dans vos pensées, dans votre soumission, dans votre langage et dans vos sacrifices. Je vous exhorte surtout à prier pour l'accomplissement de vos inspirations. Notre Seigneur disait à ses apôtres : Vous ne pouvez rien faire sans moi. L'expérience nous prouve que c'est assez souvent au moment où nous nous croyons le mieux disposés, que nos projets de zèle ou de résignation s'évanouissent. Il n'y a que la prière qui nous puisse soutenir. Je ne parle pas seulement de prières vocales et réglées : à celles-là, il faut être fidèle comme à des obligations proportionnées au temps disponible, aux forces et à la santé; j'entends par la prière les dispositions jour-

nalières et constantes d'une âme qui aime à penser à Dieu, à s'entretenir avec lui et à vivre dans sa présence.

» Voilà un bien long sermon, ma chère fille, et bien inutile, sans doute, puisque je ne fais que répéter ce que vous savez si bien : vous verrez du moins dans cet abandon le désir de répondre à vos idées, et la preuve de la respectueuse et sincère affection avec laquelle je suis, etc. »

## XV.

*Même sujet.*

« Ma bien chère fille,

» Vous n'aurez de moi qu'un petit mot, quoique je vous aie donné bien des pensées depuis votre départ et bien des regrets, quand vous avez passé quelques instants dans notre ville. Jusqu'à présent je n'ai point encore de liberté. J'espère que le repos viendra et que je pourrai vous aller voir.

» En attendant, ma chère enfant, j'aime à penser que vous êtes bonne et que vous gardez vos résolutions de sacrifices à la volonté de Dieu par la soumission, et à la volonté des autres par la charité et le détachement de vous-même. Ne vous découragez jamais. Reprenez-vous dès que vous avez été surprise; demandez pardon: vous l'obtiendrez. C'est votre

vocation à vous, ma chère enfant, de vous immoler tous les jours de votre vie. Il ne faut pas vous plaindre de la part que Dieu vous a faite, car il est avec vous pour vous aider à boire le calice qu'il vous a préparé. Je suis aussi avec vous dans mes prières et dans mon affection.

» Il faut absolument que Dieu domine et conduise notre volonté en toutes choses. Tant que nous ne serons pas arrivés à pouvoir lui dire : je veux tout ce que vous permettez; j'accepte tous les ennuis, toutes les contradictions qui m'arriveront; je me repose en vous parce que je sais que vous êtes avec moi, que vous veillez sur moi, nous n'aurons rien fait de bon; nous serons dans la crainte, dans l'incertitude et dans le découragement. Or, le découragement produit l'inégalité de l'humeur. Pour vous, ma chère petite fille, l'inégalité est plus à craindre que pour personne, parce que vous êtes si sensible que votre cœur s'ébranle et s'agite au moindre choc. Vous êtes alors mécontente de vous-même, et les autres se ressentent de ce que vous éprouvez de pénible.

» Nous ne nous découragerons point; nous espérerons toujours; nous nous abandonnerons à la volonté de la sainte Vierge, et nous réussirons bientôt à devenir ce que nous devons être.

» Je vous renouvelle l'assurance, etc., etc. »

## XVI.

*Même sujet. (Jour de la Toussaint.)*

« Mademoiselle,

» Je suis heureux d'avoir un instant de liberté pour vous adresser un mot de remerciement de votre magnifique ouvrage, et plus encore de l'aimable et bonne lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Sans aucun doute, ma bien chère fille, il m'eût été bien agréable de vous voir et de vous entendre, de vous entretenir au moins en courant (car je suis toujours pressé) de ce qui doit faire le principal sujet de nos pensées pendant ces touchantes solennités ; mais puisque la volonté de Dieu vous a encore une fois clouée à votre cheminée ou au chevet de votre lit, c'est un dédommagement de vous lire. Je crains seulement que votre plume ne vous fatigue : il ne vous est pas permis d'abuser du peu de forces que vous avez. Quelque fragile que soit notre existence, elle appartient à celui qui nous l'a donnée pour un temps ; nous n'avons pas le droit d'avancer l'heure, où il nous demandera compte de l'usage que nous en aurons fait.

» Je vous assure que je me charge bien volontiers de la messe de dimanche que vous avez manquée, et de toutes les autres obligations que vous ne remplirez point, jusqu'à ce que les personnes qui vous con-

naissent et qui vous entourent, jugent que vous pouvez sortir sans inconvénient. Je suis assez votre directeur, ma bien chère fille, pour vous imposer cette règle et vous donner le mérite de l'obéissance, si vous êtes assez docile pour vous y conformer. Le roi des saints n'a pas besoin de nos faibles services. Quand il nous réduit à rien et qu'il ne nous laisse à dire que ce qu'il nous a appris lui-même : « *Que votre volonté soit faite!* » il est content de nous, pourvu que nous le disions du fond du cœur.

» Mon premier mouvement, en lisant votre lettre, a été de rendre grâces à Dieu qui vous fait sentir le prix des nouvelles épreuves qu'il vous envoie. Ce n'est pas que je ne désire bien sincèrement et bien vivement de vous trouver guérie mercredi soir, où j'espère coucher à B***; mais je partage, vous le savez bien, entièrement votre pensée. Le sentiment des choses éternelles s'accroît et se fortifie à mesure que le néant de la vie nous apparaît plus clairement dans toute sa fragilité. Je suis bien persuadé que les habitants de la céleste patrie, dont nous célébrons le bonheur, ne se souviennent plus de leurs tribulations passagères. L'apôtre bien-aimé, qui avait mérité de s'endormir d'un si doux sommeil sur le cœur de son bon maître, nous assure que les peines passées ne laisseront aucune trace, et qu'elles ne troubleront point la félicité des élus. Il n'y aura plus de larmes, plus de soupirs, plus de douleurs, plus de cris de

détresse : comment pourrions-nous penser sérieusement à d'autres soins qu'à celui de mériter un pareil sort! »

## XVII.

*Le cœur d'un véritable prêtre.*

« Madame et bonne amie,

» On vient de me remettre votre lettre et de m'apprendre le malheur inexprimable dont elle m'annonce la trop douloureuse certitude. Tout le monde savait, autour de moi, un événement dont les suites sont irréparables pour vous, pour votre paroisse et surtout pour une mère et pour des enfants abandonnés à la garde de la Providence. On n'avait pas osé m'en parler. Je sors d'une fièvre violente qui m'a brisé. Une indiscrétion de l'un des ecclésiastiques de la retraite, qui est venu savoir de mes nouvelles, m'a appris ce qu'on voulait me cacher. Ma première pensée a été celle de votre douleur. Alors mes domestiques ont été obligés de me remettre votre lettre. Je quitte mon lit pour vous dire ce que vous pensez bien, ce que vous croyez bien; c'est que je suis anéanti de ce coup inattendu. Quel rapprochement entre le deuil si légitime de ces jours et la joie si pure, si complète du passage de l'Evêque, du charmant discours de celui qui n'est plus! Que d'espérances détruites! que de projets

anéantis! quelle nouvelle pour le pauvre curé au milieu des pensées de la retraite! Mon premier mouvement a été de recommander à Dieu cet homme de foi, choisi sans doute entre les autres pour les engager à vivre comme lui, afin d'être toujours préparés à mourir. J'espère, Madame et bonne amie, que vous trouverez dans votre cœur tout ce qu'une pareille épreuve exige de résignation aux décrets de la Providence. Mademoiselle *** aurait besoin de forces pour se soutenir elle-même et pour vous consoler. Dieu lui en donnera, je n'en doute pas. Je vous plains bien sincèrement. Je souhaite que ma santé, un moment ébranlée, me permette bientôt d'aller vous voir et de mêler mes larmes aux vôtres. Il me semble qu'il y a bien longtemps que nous ne nous sommes parlé. Je n'ai plus de fièvre. J'ai pu bénir le mariage de Mademoiselle D***, que j'ai trouvée toute triste de la position où elle sait que vous êtes : je n'ai pas eu la force de dire la messe. Je pense que Mademoiselle E *** a bien besoin aussi de soutien dans un moment qui a dû lui faire une grande impression. Je ne vous dis rien pour Madame ***. Il n'y a que vous qui puissiez lui donner quelqu'adoucissement. Que Dieu soit béni! que sa sainte volonté soit faite! qu'il nous réunisse un jour à ceux que nous avons aimés dans le séjour de la paix! N'est-ce pas là ce qu'il faut penser, ce qu'il faut dire sans cesse dans cette triste vie!

» Je vous renouvelle, etc., etc. »

## XVIII.

*Consolations dans le malheur.*

« MADAME ET BONNE AMIE,

» Je souffre bien cruellement de ne pouvoir aller vous exprimer combien je suis tourmenté de l'état de douleur accablante où vous a jetée le triste événement que nous déplorons. Ma santé, qui exige des précautions auxquelles je ne suis pas accoutumé, m'a privé même de la consolation de me réunir aux nombreux et sincères amis de celui que nous avons perdu, le jour de son service funèbre. Il me paraissait si convenable de lui donner cette preuve d'affection et d'estime, et cette démarche aurait fait du bien à mon cœur ! Je n'ai pu suivre mon désir. J'aurais abordé sans crainte, c'était bien mon intention, la veuve si justement inconsolable qui a besoin d'entendre parler de son mari et de voir sa mémoire chérie pour toujours, de ceux qui avaient eu le bonheur de connaître cet homme accompli, qu'il fallait regarder comme une exception dans le temps de légèreté et d'ambition où nous sommes. Dites bien à Madame J *** tout ce que j'ai éprouvé de regrets sincères. La veille je voulais vous écrire : une indisposition me retint au lit toute la journée.

» J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Madame ***, qui est revenue de B *** effrayée de vos fatigues et de votre changement. Je vous en prie, Madame et bonne amie, puisque la Providence vous a choisie pour porter le poids du malheur des autres avec vos propres chagrins, ne vous laissez point abattre. C'est une belle vocation aux yeux de la foi, et Celui qui vous l'a confiée vous donnera la force de l'accomplir. Il n'est certainement pas nécessaire que nous nous réjouissions des épreuves que Dieu nous envoie : c'est la haute perfection que d'aimer les souffrances, et tous les disciples de la croix n'arrivent pas jusque-là; mais il est indispensable de croire, et c'est la consolation la plus solide de la vie, que tout ce qui arrive tourne en bien pour ceux qui aiment Dieu : c'est un article de foi. Je ne veux point que vous soyez inquiète de moi; je n'ai point de fièvre; ce n'est qu'une excitation nerveuse, suite de la chaleur et des occupations. J'irai à B *** dès qu'il paraîtra prudent à mon médecin que je fasse ce voyage. En attendant, prions les uns pour les autres.

» Je n'ose écrire aujourd'hui à Mademoiselle *** : on me recommande de ménager ma tête. Monseigneur a été charmé de sa lettre. Il m'a chargé à plusieurs reprises de lui en faire ses remerciements, en attendant qu'il puisse y répondre. Il partage les regrets de tout le pays, et il rapproche comme nous le jour de son entrée si brillante et si joyeuse avec le triste jour

qui l'a suivi de trop près. Il est parti pour Caen ; il reviendra pour la fête de saint Maurice.

» Je vous renouvelle, etc. »

## XIX.

*Même sujet.*

« Madame et bonne amie,

» Je suis revenu de B *** avec les fruits ordinaires de ce voyage, c'est-à-dire mieux portant de corps et d'esprit. Je voudrais que ma vie de chaque jour fût moins embarrassée de petites affaires pour me reposer plus longtemps dans un lieu qui me porte bonheur. Hélas ! il n'a pas été aussi heureux pour cet excellent curé de ***, dont la mort si déplorable vous rappelle sans doute une autre perte plus sensible à votre cœur. Je vis hier votre curé tout confondu de cet événement : j'en suis moi-même très affecté. Il semble qu'un prêtre ne devrait point finir sa carrière d'une manière effrayante : et cependant ces événements prévus de toute éternité, par celui de qui ils dépendent, montrent combien les pensées de Dieu sont au-dessus des nôtres. Il faut les adorer et s'y soumettre.

» Il est certain, Madame et bonne amie, que la Providence prend un soin particulier pour nous tenir, par des avertissements continuels, dans la dispo-

sition la plus propre à nous préparer à nos derniers moments. C'est, en effet, la chose la plus essentielle pour nous. Si en quittant la terre, avec ses épreuves souvent bien douloureuses, nous entrons dans la joie des saints, si nous sommes reçus dans le sein de notre Père céleste, nous ne nous souviendrons plus de nos épreuves ni de nos combats. C'est donc une obligation pour nous d'accepter et de souffrir ces pénibles émotions si souvent renouvelées, pour nous élever vers le séjour de la paix inaltérable qui nous est promis. »

## XX.

*Causeries. Réflexions chrétiennes.*

« Madame et bonne amie,

» Je ne suis point étonné, mais bien reconnaissant, de l'intérêt que vous prenez à ma guérison. Il y a longtemps que je ne souffre plus du tout. Cependant je ne puis encore me chausser élégamment, parce qu'il me reste toujours un peu d'enflure à la cheville du pied. Je porte toujours ma canne dans les rues, et je boite tant soit peu : c'est un moyen de me rendre intéressant.

» Je m'inquiétais de la journée d'hier. Elle a été fatigante ; mais je ne m'en sens plus aujourd'hui, parce que j'ai très bien dormi cette nuit.

» J'ai bien pris part à vos joies de grand'mère, si

légitimement causées par la gentillesse de vos petites filles, qui auront un jour tout l'esprit et toutes les bonnes qualités de leur mère. Il a bien fallu qu'un petit nuage vînt passer sur le jour du départ, parce que la Providence ne permet pas que nos plaisirs soient sans mélange : notre cœur s'attacherait trop à ce que nous aimons.

» J'aurais bien désiré, Madame et bonne amie, aller me préparer à B *** aux travaux de la première communion. Madame Z *** et Mademoiselle sa sœur auraient été très disposées à faire cette course, mais nous commençons mardi les examens; les confessions suivent; la retraite commence dimanche : il n'y a pas moyen de s'échapper. Dès que je serai libre, j'irai me délasser dans le bon air que vous respirez et que vous savez faire respirer aux autres plus doux encore et plus pur. Madame *** est toujours très faible. Elle revient pas à pas vers la vie. Il n'en est pas ainsi de ma pauvre belle-sœur qui s'affaiblit de jour en jour, et dont les médecins ont désespéré tout-à-fait. C'est un sacrifice à faire : il est grand : il me porte bien vivement au cœur. Dieu est le maître; il nous rappelle que le chemin du ciel est celui de la croix. Nous avons besoin de recevoir souvent de ces avertissements; car il nous en coûte pour accepter les souffrances et nous y soumettre.

» Nous enterrons demain Madame P *** : elle est morte d'un cancer intérieur : elle a horriblement souf-

fert. Le pauvre M. S***, jeune et vigoureux comme un chêne dans sa force, mourut subitement dimanche en arrivant de Paris, où il était allé soigner son fils qui est depuis longtemps indisposé. Vous voyez qu'il y a des douleurs pour toutes les familles et des leçons pour tout le monde. »

## XXI.

*Résignation.*

« MADAME ET BONNE AMIE,

» Je m'afflige avec vous des souffrances si prolongées de Mademoiselle M***; mais je suis loin de désespérer de son retour à une meilleure santé. Je lui recommande les précautions qu'exige son état : elle est trop prompte à user de ses forces quand Dieu lui en donne tant soit peu. Pour vous, Madame, vous éprouvez, par moments surtout, combien la vie est pénible, combien il faut que le cœur et l'esprit souffrent avant de jouir du bonheur vers lequel nous sommes attirés par nos espérances. Je crois que non-seulement nous ne devons pas nous étonner des misères de ce monde, mais encore que nous devons les regarder comme une marque de la bonté du ciel.

» Il est certain, Madame, que ni vous ni moi n'aurions le courage de nous imposer volontairement toutes les inquiétudes et les angoisses qui nous sont

envoyées d'en haut. Puisqu'il est nécessaire que nous fassions pénitence, comment acomplirions-nous cette juste et dure obligation, si nous n'étions pas châtiés dans nous-mêmes et dans ceux qui nous sont chers?

» Qui ne reconnaît pas, qui ne dit pas parmi nous qu'il n'a presque rien fait pour réparer les illusions de la jeunesse? « Vous ne pouvez pas avoir deux joies, dit le pieux auteur de l'Imitation, celle de la terre et celle de l'éternité. »

» Vous voyez, Madame, qu'en considérant vos craintes, vos ennuis, vos contrariétés, comme des visites de la divine miséricorde, elles deviendront et plus utiles et plus légères. Vous avez heureusement pris cette habitude depuis longtemps.

» Quand vous recevrez ce petit mot, je serai rendu à Chemillé avec le malheureux Clemot. J'ai l'intention de revenir le soir coucher chez vous et respirer un peu l'air de l'amitié et celui de la chambre que vous voulez bien me destiner. »

## XXII.

*Le prêtre et le paysan vendéen mourant.*

« Madame et bonne amie,

» La préparation à la belle fête de tous les saints m'avait fait différer de vous répondre et de vous remercier de votre bonne lettre. La vue de votre écri-

ture me fait toujours du bien, quoique ce soit pour moi une nouvelle occasion de me reprocher mes retards. Vous en connaissez la cause et vous m'excusez dans votre bonne amitié. Hélas! j'ai bien besoin de votre affection au milieu des épreuves que la Providence renouvelle sans cesse pour mon cœur de père : car c'est ainsi que je dois me considérer relativement à ma nombreuse famille. Il ne survient pas une douleur dans les six métairies qu'elle habite, que cette douleur ne doive m'arriver droit à l'âme. Je serais trop heureux si je savais les sanctifier comme je les ressens.

» Je crois vous avoir parlé, Madame et bonne amie, des inquiétudes que me causait une attaque de paralysie survenue à l'un de mes beaux-frères. Toute la semaine dernière je n'eus que de mauvaises nouvelles. Enfin, samedi au soir, je pris le parti d'arriver près de ma sœur, dimanche. Je la trouvai comme je le pensais, bien épuisée de soins, de fatigues et de veilles prolongées depuis deux mois. Son mari était à l'agonie, mais jouissant encore de toute la liberté de son esprit. Ma présence fut pour lui une dernière consolation sur cette terre de larmes, à la porte de la vie que la mort ne doit plus attrister. Il me prit la main et ne la quitta plus que pour faire le signe de la croix, ou pour presser sur son cœur qui cessait de battre, l'image de Celui qui a passé lui-même par les ombres du tombeau. Menuau est mort comme meurent les fermiers de la Vendée, avec la foi et l'espérance d'un

chrétien. C'est une grande consolation au milieu de grands chagrins, mais elle ne peut me faire oublier une veuve désolée et six jeunes enfants qui n'ont d'autre fortune que les exemples et les admirables conseils de leur père. La bonté de Dieu veillera sur eux et sur quatre autres orphelins, privés, il y a dix-huit mois, d'une mère de trente-deux ans. Je me félicite d'être arrivé à temps pour prendre ma part du calice qui m'était préparé, et pour adoucir la triste position de ma sœur. La sépulture aura lieu demain à dix heures. Je passerai le reste de la journée avec la famille désolée, et je me rendrai à Angers mercredi. Je suis sur la route du bateau à vapeur : ainsi je ne reprendrai point la route de B***. J'ai pris gîte chez le bon curé du Pin, mon ancien camarade, parce que je n'ai pu arriver jusqu'au bourg de Saint-Quentin, qui est la paroisse de mon beau-frère. Je me recommande, et celui que nous avons perdu, aux prières de Mesdemoiselles vos filles. Je ne puis écrire aujourd'hui à Mademoiselle ***. J'ai à peine pris un moment pour vous expliquer mon silence. J'ai dû passer la journée avec ma sœur et ses enfants, auprès du lit de mon frère; car il aurait été inutile de chercher à les en éloigner : c'était une résolution arrêtée et qui leur faisait du bien.

» Je vous renouvelle, etc., etc. »

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES.

